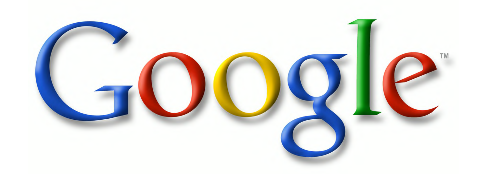

Google









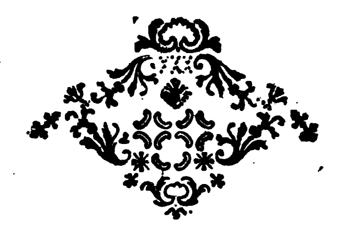
HISTOIRE
DE
L'OPERA BOUFFON,

Contenant les jugemens de toutes les Piéces qui ont paru depuis sa naissance jusqu'à ce jour.

Pour servir à l'Histoire des Théâtres de Paris.

SECONDE PARTIE.

Sublato jure nocendi.

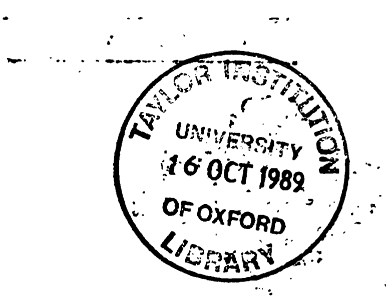


A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez GRANGE', Libraire, Pont Notre-Dame, au Cabinet Littéraire, près la Pompe.

M. DCC. XLVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 OCT 1989
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE DE L'OPERA BOUFFON.

ANNÉE 1763.



E mercredi 26 Janvier, les Comédiens italiens représenterent pour la premiere fois le *Guy de Chêne* ou la *Fête des Druides*, comédie en un acte & en vers libres, mêlée d'ariettes avec un divertissement; les paroles sont de Monsieur de *Junquieres* le fils, & la musique de M. *la Ruette*, acteur de la Comédie. Le Guy de Chesne.

Cette Piéce, sans exciter dans le Public cet enthousiasme avec lequel on reçoit actuellement les Drames du nouveau genre, a obtenu des applaudissemens dont

les Auteurs doivent être ſatisfaits. En effet cette jolie Bagatelle eſt, au gré des Connoiſſeurs, infiniment au-deſſus des Bouffonneries qui ont ſi ſouvent occupé la ſcéne : tout y eſt d'un ton agréable, gay & décent, tout y reſpire le goût & la fineſſe, & la ſévere raiſon peut y rire ſans honte. L'intrigue en eſt ſimple, le dialogue aiſé, & la muſique remplie de ces graces françoiſes qui, en dépit de la mode, plairont toujours lorſqu'elles paroîtront à leur place.

EXTRAIT du Guy de Cheſne.

ACTEURS.

Le Grand Druide, *M. Rochard.*

ZELI, Berger, Amant de Thiamie, *M. Clairval.*

TYAMIE, jeune Bergere, *M.me la Ruette.*

MACÉ, vieille Bergere, aimant Zéli, *Mademoiſelle Deſglands.*

COLAS, Payſan, *M. Caillot.*

La fête célébrée avec le plus de pompe chez les Gaulois nos ancêtres, étoit celle du renouvellement de l'année : ils

appelloient ce jour, celui de l'A Guy, l'An-neuf. Dans ce jour tous les jeunes gens du hameau s'empressoient à trouver le Guy de Chêne, qu'on regardoit comme un rameau divin qui présageoit le bonheur de l'année dans laquelle on entroit. Le grand *Druide* choisissoit la plus aimable fille, & la main de cette jeune bergere devoit être la récompense du jeune homme qui, le premier avoit découvert le Guy.

Zéli jeune berger est l'amant aimé de *Tyamie*, & est recherché par la vieille bergere *Macé*, qu'il déteste. On est près du moment où la plus belle du canton va être nommée pour servir de prix au vainqueur, & tous les jeunes garçons vont bientôt entrer dans la forêt pour y chercher le Guy. Pleine de son trouble, la bergere Macé ouvre la scéne par l'Ariette suivante, qui fait connoître son caractere & développe ses intentions.

ARIETTE.

En vain l'an qui se renouvelle,
Semble m'avertir qu'il est tems
De ne plus songer aux amans:
Jamais fille profita-t-elle

De pareils avertissemens ?
Ah ! j'aime encor comme à quinze ans.
Mais rendons, s'il se peut, la fête
Qui s'apprête
Utile à mon amour ;
Enlevons en ce jour
Sans retour,
A Zéli l'objet qui l'engage :
Peut-être alors, à cet ingrat
Plairai-je davantage.
L'amour à mon âge
N'est pas délicat.
En vain . &c,

L'amoureux *Zéli* vient chercher *Tyamie*, il fait agréablement l'éloge de ses charmes, mais elle ne vient point : il croit l'entendre, elle vient... non, le charme cesse, ce n'est que *Macé* : cette vieille bergere, dit-il, a toujours la fureur d'aimer quelqu'un & c'est malheureusement mon tour. *Macé* qui feint d'arriver, joue le scrupule ; elle craint qu'on ne regarde dans le village, comme un rendez-vous, le hazard qui lui fait rencontrer si souvent *Zéli*. Le hazard, répond *Zéli*, n'en est point cause, il ne se répete pas. *Macé* est certaine que l'ardeur de chercher le Guy & l'espérance de le

trouver, est ce qui empêche *Zéli* d'être galand : elle ne doute pas qu'il n'aspire à la main de la plus belle, qui doit être le prix du vainqueur. Moi je veux le cœur, dit *Zéli*.

ARIETTE.

Qu'amour nous donne
Une Couronne,
Tout nous rit :
Que la fortune
Nous en donne une :
Tout languit.

Il déclare à *Macé* que *Tyamie* est l'objet de ses vœux, & lui en fait ainsi le portrait.

Elle a les yeux fripons d'un amour qui s'envole,
Après avoir lâché son coup,
Son teint... C'est une fleur que toute sa figure.

MACÉ.

Traître, j'aurai raison de cette injure.

ZÉLI.

Eh! quoi, *Macé*, vous prenez mal ceci?
Vous êtes une fleur aussi,
Mais cette fleur pour moi se pressa trop d'éclore.

Macé sort furieuse. *Zéli* entend la voix de *Tyamie* qui l'appelle. Les deux amans se font les plus tendres caresses, ils fixent l'époque de leur bonheur au moment qu'ils se sont aimés. *Zéli* a sacrifié à sa chere maîtresse l'avantage accordé au berger qui le premier découvre l'A-Guy, & *Tyamie* n'est pas tentée d'être déclarée la plus belle du village, elle ne veut être aimable qu'aux yeux de *Zéli*. *Ciel! qu'elle crainte subite*, dit *Zéli*, ah! *Tyamie*, on nomme la plus belle.

ARIETTE.

Pour les graces que tu rassembles
Un Druide eut toujours des yeux:
Il voit chaque jour les Dieux;
Et tu leur ressembles.
Il te choisira,
Crois en mes allarmes,
L'excès de tes charmes...
Me perdra.
Pour les Graces, &c.

Tyamie tâche de le rassurer; elle lui apprend que le *Druide* ne juge de la beauté d'une bergere que par la valeur des présens qu'elle lui apporte. Le grand *Druide* arrive avec sa suite. Il a été gagné

par les préſens de la vieille *Macé*, & pour lui ménager la poſſeſſion de *Zéli*, il nomme *Tyamie*, & quelques efforts que faſſent les deux amans, ils ne peuvent faire révoquer cet arrêt rigoureux.

Au milieu de ſa douleur, *Tyamie* propoſe à *Zéli* de chercher le Guy lui-même & lui promet de faire enſorte d'arrêter ſes concurrens. Dans ce moment on voit voler une *Grive*. Cet oiſeau aime la graine du Guy, il la cherche ; *Zéli* court, ſuit ſon vol des yeux, & ſi ſa légéreté le ſeconde, il reviendra vainqueur.

La ſcéne ſuivante ſe paſſe entre *Macé* & *Tyamie*. La jeune bergere fait accroire à cette jalouſe que *Zéli*, indifférent pour la fête, eſt dans les champs à garder ſon troupeau.

Colas prêt à partir pour aller découvrir le *Guy*, avec d'autres Payſans, vient faire compliment à *Tyamie* ſur le choix du *Druide*. La bergere met tout en œuvre pour l'arrêter. D'abord elle lui chante l'ariette qui ſuit

ARIETTE.

Vous qui ſous l'amoureuſe étoile,
Voulez des flots tenter le ſort,

Mettez promptement à la voile,
Et ne vous arrêtez qu'au port.

Des Syrenes enchanteresses,
Sur-tout n'écoutez point les chants :
Leurs accens,
Leurs caresses,
Sont des écueils plus dangereux
Que les vents furieux.
Vous qui, &c.

Ensuite elle feint d'être effrayée & d'avoir vu un loup se cacher derriere un buisson ; elle prie *Colas* de ne la pas abandonner. *Macé* vient qui a découvert la ruse & qui annonce à *Colas* que *Zéli* est depuis une heure à chercher le Guy, mais dans le tems que *Colas* prend sa course, on entend chanter *Victoire*, *Victoire*. *Tyamie* est au comble de la joie, son amant a trouvé le *Guy*. *Macé* est furieuse.

ARIETTE,

Mon désespoir, (dit-elle)
Ne se peut concevoir :
La rage dont mon cœur pétille. . . .
Perdre en même-tems
Zéli, mes présens,
Et puis rester fille. . . &c.

Elle propose à *Colas* de l'épouser, mais *Colas* s'enfuit en criant *Nanin, nanin.* Les deux amans se félicitent de leur bonheur & terminent la Piéce par ce Duo.

> Que jamais notre ardeur ne cesse,
> Quand l'hymen aura nos sermens :
> Soyons époux pour nous aimer long-tems.
> Soyons amans pour la tendresse.

Quelques critiques ont reproché à cette Piéce un peu de langueur. Cela vient, si je ne me trompe, du foible parti que l'Auteur a tiré de son rôle de *Colas*. Si ce Personnage eût été plus *nécessité* dans cette Comédie, si sa jalousie ou son amour eussent été établis dès le commencement & qu'il ne se fût pas présenté purement comme accessoire, sans doute il auroit donné plus de jeu aux divers mouvemens de la jeune *Tyamie*, & la petite ressource du loup & d'une chanson, étrangere au sujet, n'auroient pas été nécessaires.

Quoi qu'il en soit, cette Piéce mérite les applaudissemens qu'elle a reçus, & il y a lieu d'espérer qu'une seconde tentative confirmera le Public dans la juste opinion qu'il a des talens de l'Auteur.

Il y avoit déja quelque tems qu'on La Bagarre.

menaçoit les amateurs du genre à la mode, d'une production nouvelle ; aussi le 10 Février les Comédiens italiens offrirent à leur censure, *La Bagarre*, Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de Monsieur *Poinsinet* le jeune, musique de Monsieur *Vanmalder* ; ce Drame, dont le sujet est pris d'un conte de *Douville*, intitulé les *Accidens*, éprouva toute la sévérité des jugemens du Public, malgré l'indulgence qu'il accorde à tous les Ouvrages qui lui sont présentés, sous la *sauve-garde* d'une musique agréable. Cette Piéce, est le premier Opéra-comique qui ait éprouvé ce triste sort, depuis la réunion ; elle n'a pas reparue.

Par une juste prévoyance, l'Auteur des paroles les avoit fait imprimer avant la réprésentation : dans une Préface qui y est jointe, il se plaint amerément des *petits chagrins* qu'il a essuié de la part du Public, & dont les Journalistes ont été forcés de rendre compte.

Il est naturel qu'un pere tendre aime ses enfans, quelques difformes qu'ils soient ; mais cette amitié aveugle ne le met pas en droit d'exiger qu'on leur prodigue des caresses, ni qu'un peintre gra-

cieux les choisisse pour modèle.

Si quelques légeres remarques sur les petits défauts d'un Poëme, entrent dans la classe des *petits chagrins* de certains Auteurs, la justice qu'ils se rendent & les louanges que leurs amis accordent, avec profusion, à leur modestie, à leur goût & à leur jugement, font bientôt disparoître ces *petits chagrins* causés par d'indiscrets Journalistes.

Il faut bien remarquer à l'égard de cette Piéce, que la musique, dont il reste une idée favorable, ne doit pas être confondue dans sa chute.

Pour réparer le vuide que leur laissoit la déroute de *la Bagarre*, les Comédiens risquerent le 19 Février le *Bon Seigneur*, Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes; paroles de Monsieur *Deshoulmiers*, musique de Monsieur *Desbrosses*, que le Public proscrivit sans espoir de retour. Le bon Seigneur.

Tout ce qu'un Ouvrage de société, fait pour une circonstance particuliere, peut avoir d'agréable & d'intéressant, est absolument perdu pour le Public. Une louange, peut-être fine, échappe, une allusion frappante, n'a point de sel : l'en-

nui s'empare du ſpectateur, la Piéce tombe & l'Auteur même eſt forcé de convenir qu'elle ne devoit pas réuſſir.

La Bienfaiſance eſt une vertu d'autant plus recommandable, qu'elle eſt rare, mais elle n'eſt point théatrale : c'eſt une vertu tranquille, qui ne fournit nul jeu au caractere de celui qui la poſſéde, à moins que des ſituations bien amenées ne paruſſent forcer ſa façon de penſer, lors même qu'il doit n'être pas généreux & bon. Ainſi un ſeigneur bienfaiſant, reçu dans ſa terre avec joie, qui cherche à faire le bonheur de ſes vaſſaux & qui en reçoit le tribut de louanges qu'il mérite, ſans embarras, ſans actions, ſans intrigue, eſt un perſonnage admirable dans la ſociété; mais ſur le théatre, peu intéreſſant pour le Public.

Le Bucheron, ou les trois Souhaits.

Le 28 Février on a donné pour la premiere fois le *Bucheron* ou les *Trois ſouhaits*, Comédie en un acte, en proſe, mêlée d'ariettes, paroles de MM. *Guichard* & *C....*, muſique de Monſieur *Philidor*.

Le ſujet de cette Piéce eſt tiré d'un conte de feu *Perrault*, écrit avec légéreté, & dont voici une courte analyſe.

Un Bucheron excédé de fatigue & las d'être toujours misérable, appelle la Mort à son secours. Jupiter lui apparoît & lui permet de former trois souhaits qu'il exaucera. De retour au logis, il fait part à sa femme de ce qui lui est arrivé : il la consulte sur les souhaits qu'il doit faire, & comme il est auprès d'un bon feu,

Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise,
Pendant que nous avons une si bonne braise;
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos.

Le souhait est accompli, le boudin paroît. La femme se met dans une colere affreuse de l'imprudence de son mari, qui de mauvaise humeur à son tour, dit :

Peste soit du boudin & du boudin encore,
Plût à Dieu, maudite Pécore,
Qu'il te pendît au bout du nés!

Aussitôt dit, aussitôt fait, le boudin pend au nés de Margot. Le Bucheron pouvoit laisser sa femme dans ce ridicule état, mais il l'aimoit & fut

Trop heureux d'employer le souhait qui restoit,
(Foible bonheur, pauvre ressource)

A remettre sa femme en l'état qu'elle étoit.

La morale de ce conte se présente d'elle-même.

Ainsi que Blaise, tous les hommes
Se plaignent de leur sort & forment des souhaits.
Songeons plûtôt, songeons imprudens que nous sommes
A bien user des dons que le Ciel nous a faits.

Voyons, avec quelle adresse, les Auteurs ont mis ce joli conte en action.

EXTRAIT du Bucheron.

ACTEURS.

BLAISE. Bucheron, *M. Caillot.*
MARGOT, femme de Blaise, *Mme Bérard.*
SUZETTE, fille de Blaise, *M. la Ruette.*
COLIN, amant de Suzette, *M. Clairval.*
SIMON, vieux Fermier amoureux de Suzette, } *M. Champville.*
LE BAILLI, *M. la Ruette.*
Une Meuniere, Une Commere, } *Mlle Desglands.*
Un Cabaretier, Mercure. } *M. Saint-Aubert.*

Suzette & *Colin* ouvrent la scéne. *Suzette* vient de porter à déjeuner à son Pere qui travaille dans la forêt, elle ne peut

écouter *Colin* qui veut l'arrêter, ſa mere la gronderoit.

ARIETTE.

Quel bruit hier, pour un bouquet!
Tu me l'offris d'un air ſi tendre;
Je ne pus me défendre
D'en parer mon corſet.
Devois-je m'attendre
Que maman s'en fâcheroit?

Ah! dit-elle, en colere,
D'où vient ce bouquet là?
Quelqu'un cherche à vous plaire,
Je n'entend point cela:
Qu'on me le donne,
Je crois qu'elle raiſonne,
Sa voix, ſes yeux, tout marquoit ſa fureur.
Je tremblois de frayeur.
Quel bruit, &c.

Elle inſtruit ſon amant qu'on a deſſein de la marier à *Simon*; on entend des coups de cognée & tous deux ſe ſauvent dans la crainte d'être vûs par *Blaiſe* qui arrive, en ſe plaignant de ſon ſort.

ARIETTE.

Dès le matin
Je prends en main

Ma lourde cognée,
Et dans le bois voisin.
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant,
Abbattant,
Han, han;

Qu'on a de peine
Pour un petit gain;
Mais un peu de vin
Me redonne haleine;
Mais un peu de vin
Me remet en train.

Ma besogne achevée,
Je n'ai pas plus de repos:
Sergent, taille, corvée,
Sont les moindres de mes maux.
A la maison,
Un vrai Démon
Me querelle,
Méchante femme & point de pain,
Ah! quel destin!

Dès le matin, &c.

Il n'a pas cessé de chanter, qu'on entend gronder le tonnerre; *Mercure* paroît & lui annonce qu'il aura trois souhaits à former qui seront accomplis, & lui re-

commande en partant, de profiter de la grace de Jupiter. *Blaiſe* exprime d'abord ſon étonnement, il ſe livre à la joie, il rêve à ce qu'il ſouhaitera, il eſt bien embarraſſé, tout ce qu'il ſe propoſe, il le rejette. Il avale le reſte de ſa bouteille, comptant que cela lui ouvrira l'eſprit, *Margot* ſa femme, le ſurprend, elle le gronde ſur ſon oiſiveté, lui reproche ſon peu d'amour pour elle, pour ſes enfans, lui dit qu'il ne ſonge point à établir *Suzette* leur fille, que *Simon*, riche fermier la demande en mariage : à ce nom, *Blaiſe* hauſſe les épaules. *Margot* le queſtionne & ſon mari la met aſſez difficilement au fait de l'heureuſe aventure qui lui fait mépriſer *Simon*. Elle ſe radoucit, flatte ſon mari autant qu'elle l'a querellé. Il ſort pour aller conſulter le Bailly & appaiſer ſes créanciers. *Margot* ſeule ſe fait un portrait extravagant de ſa grandeur future & ſaute de joie. *Simon* vient s'informer quand il épouſera *Suzette* : pour toute réponſe on lui rit au nés : arrive un *Cabaretier* & une *Meuniere* qui ſont des créanciers ; on les reçoit de même. Au mot de *Tréſor*, que lâche *Margot*, ils ceſſent leurs ménaces, lui

font les offres les plus obligeantes & se retirent persuadés qu'elle a trouvé un *Trésor*. *Simon* est aussi dans cette erreur ; *Suzette* la confirme en venant parler gaiement de la richesse prochaine de son Pere. *Margot* lui impose silence & lui enjoint de ne plus penser à *Simon* : elle avoue ingénuement qu'elle n'y a jamais pensé, & sur ce que sa mere dit qu'elle lui réserve quelqu'un qui sera mieux son fait ; la jeune fille, croiant que c'est de *Colin* son amant dont il est question, le nomme, *Margot* s'emporte. *Suzette* répond :

AIR.

Je voudrois bien vous obéir,
Maman pour cela je suis faite ;
Mais si vous chérissez Suzette,
La voulez-vous faire mourir ?

Quel chagrin pour Colin lui-même
Si mon cœur alloit le trahir,
Non, non, je n'y puis consentir,
Quel mal fais-je donc quand je l'aime ?

Simon qui triomphe de voir *Margot* traversée dans son projet, rit, & *Suzette* s'obstine à vouloir *Colin*. L'absence de *Blaise* inquiéte l'ambitieuse *Margot*. Elle

ſort pour l'aller joindre, en ordonnant à ſa fille de reſter avec *Simon*, homme âgé, qu'elle craint moins que le jeune *Colin*. Empreſſemens de la part de *Simon*. Eloges contraſtés de *Colin* : cet amant ſurvient, le bon fermier touché de leur amour naïf, fait un retour ſur lui-même & promet de les ſeconder auprès de *Blaiſe*.

Blaiſe améne le *Bailly* qui vante beaucoup ſes conſeils, & qui ne fait que boire & manger en preſcrivant toujours la modération. Le *Bucheron* rempli de ſes idées de fortune, entend avec peine une propoſition de mariage qui retarde l'accompliſſement de ſes trois ſouhaits, il ſe débarraſſe de *Suzette* & de *Colin* par des promeſſes vagues, & retient *Simon* qui le complimente. *Margot* revient, on ſe met à table, chacun donne ſon avis, conformément à ſon goût : on mange quelques petits poiſſons. *Blaiſe* excite ſes convives & ſurtout le *Bailly*, » encore, s'écrie-t il, que n'avons-je à » la place, car je ſçais que vous les ai» més..... là.... une belle anguille ? il en paroît une dans le plat toute accommodée. *Blaiſe* ſe dépite, *Margot*

l'invective : le *Bailly* & *Simon* mangent & boivent. La colere & le déluge de propos de la femme réduisent le mari qui ne peut l'adoucir par les deux souhaits qu'il dit avoir encore à former, à souhaiter sans y songer qu'elle devienne muette : elle veut continuer ses injures, mais en vain, de rage elle renverse les bancs & sort désespérée. Le *Bailly* conseille, *Blaise* se désole, *Simon* plaisante. *Suzette* arrive en pleurant, elle se plaint que sa mere l'a battue, elle se console dans l'espérance qu'on la mariera avec *Colin*, & s'afflige après l'explication des deux malheurs, sçavoir, l'anguille & la perte de la parole. *Colin* vient demander si *Margot* consent enfin à l'accepter pour gendre ; on le renvoye à *Blaise*, qui gémit de n'avoir plus qu'un souhait. *Margot* reparoît amenée par une *Commere* qui lui sert d'interprête : *Blaise* propose à sa femme de la faire Reine par son dernier souhait. *Reine & ne point parler*, dit le *Bailly*, *Non*, *non*. Cela met dans une grande perplexité le mari, il s'attendrit, il maudit son indiscrétion. Tout le monde se joint pour l'engager à rendre la parole à la pauvre *Margot*, il

hésite long-tems, il céde. Elle ne tient plus en place, ce sont des remercimens & un caquet infinis. Le *Bailly* promet d'appaiser les créanciers, on unit *Suzette* & *Colin*, & le *Bucheron* reprend de bon cœur sa cognée, il chante.

ARIETTE.

Reprenons gaîment, reprenons
Le chemin de notre chaumiere,
Consolons-nous, ces bras sont bons,
Ils écarteront la misere.
Du vin, de la gaîté,
Ménagere gentille,
Sur-tout de la santé,
C'est par où Blaise brille;
De la tranquillité,
Tout le reste est vétille,
Reprenons, &c..

La Piéce est terminée par un joli Vaudeville, dont voici le couplet adressé au Parterre.

Auteurs avides du suffrages
Pour parvenir à votre but,
Dont la Route ou la Gloire engage
Ne pressez pas trop le Début;

Du Public qui tient la Balance,
Etudiez long-tems le Goût :
Trop de pétulance,
Gâte tout. .

Il y a dans cette Piéce plus de conduite qu'il ne s'en trouve ordinairement dans ces ſortes de Drames. Les rôles de *Blaiſe* & de *Margot* ſont bien ſoutenus. Le ſtyle, en général, eſt ſimple & bien coupé. Il y regne une gaieté franche proportionée aux caracteres des acteurs & à la ſituation où ils ſe trouvent. Les plaiſanteries répandues dans les ſcénes ont de la fineſſe, & les traits de morale qui y ſont jettés ſans prétention ne manquent pas de force. La muſique de M. *Philidor* & le jeu vrai, vif & animé de Monſieur *Caillot* ont aſſuré le ſuccès de cette Piéce. Rien de plus heureux que l'ariette des plaintes du *Bucheron* ſur ſa miſere. Le *Quatuor* des créanciers, le *Trio* des conſultations, le *Septuor* de la fin, morceaux détaillés ſans confuſion, ſont les airs qui ont paru faire le plus grand effet. On a remarqué avec quelle intelligence, ſans ceſſer d'être auſſi har-

moniste, Monsieur *Philidor* a sçu plier son génie à cette mélodie agréable & phrasée que notre langue exige & sans laquelle on ne parviendra jamais à rendre l'expression du dialogue.

Le Public paroissoit désirer depuis long-tems, que les Auteurs tirassent le nouveau genre, le genre favori, du ton de la Pastorale ou de celui de la Bouffonnerie. Le succès de Monsieur *Sédaine*, dans le *Roi* & le *Fermier*, justifioit ce souhait & il ne paroissoit plus douteux que la conduite, l'intérêt, enfin un plan régulier ne fussent soufferts dans un Drame mêlé d'ariettes.

En conséquence de ce nouveau moyen de plaire, Monsieur *Poinsinet* le jeune risqua de faire représenter le 21 Avril *Appelle & Campaste*, Comédie héroique en deux actes, en vers, mêlée d'ariettes, musique de Monsieur *Gibert*. Appelle & Campaste.

Cette Piéce essuia encore plus de désagrément que l'infortunée *Bagarre* dont nous venons de parler. On ne put s'accoutumer à voir *Alexandre le grand* remplir le premier personnage d'un Opera-comique, en prendre le langage & s'énoncer en ariettes. Cette circonstance à

cependant produit une eſpece de révolution dans les eſprits, ſur le compte de ce fameux Conquérant, en ce qu'elle juſtifiera ſa mémoire du reproche d'un orgueil inſenſé, d'avoir voulu n'être peint que par Appelle.

Ce qui eſt arrivé à cette repréſentation prouve que la précaution d'*Alexandre* étoit fondée & qu'elle n'auroit pas été de trop de la part d'*Appelle* pour ſon compte, ſi l'un & l'autre euſſent prévû ce qui leur arriveroit tant de ſiécles après eux.

Les deux Couſines.

Le 21 Mai, les Comédiens repréſenterent pour la premiere fois les *Deux Couſines* ou *La bonne amie*, Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de Monſieur de la *Ribadiere*, muſique de Monſieur *Desbroſſes*.

Une mere veut marier ſa fille à un vieux Campagnard, qui reſſemble au *Douillet* de l'*Ami de tout le monde*; ce campagnard, indifférent ſur tout, y conſent pourvû que ce lien n'interrompe point ſes promenades & ne l'oblige à aucun ſoin. La fille aime un jeune ſeigneur du canton, qui eſt infidele & conte fleurette à une couſine qui eſt ſous l'aîle de la

la mere. La cousine trahit son amie & écoute le jeune homme. Elle consent à se laisser enlever, cependant elle a honte de sa trahison ; moi trahir Julie, dit-elle,

AIR.

Amis, amans, accourez, jugez-moi,
Suis-je coupable ?
Lequel des deux est préférable ?
Duquel faut-il suivre la loi ?

L'amitié dans mon ame
Doit-elle anéantir l'amour ?
Ou l'amour dont je sens la flamme,
Doit-il triompher en ce jour ?

La cousine fait l'aveu de son crime à la jeune fille, elle lui propose de prendre sa place dans le rendez-vous qu'elle a donné au jeune seigneur. L'amant, au désespoir de son inconstance, arrive, il avoue à la fausse cousine combien il déteste sa conduite ; tout se développe & la cousine épouse le *Campagnard* qu'elle avoit refusé.

La joie publique a toujours fait naître celle de M. *Favart* & personne n'a — Les Fêtes de la paix.

chanté le bonheur de la Nation a plus de talens & plus de vérité. Tout retentissoit encore des applaudissemens mérités que venoit de recevoir sur le Théatre François la jolie piece de l'*Anglais à Bordeaux*, lorsque le 4 Juillet il donna aux Italiens les Fêtes de la paix, divertissement en un acte, à l'occasion de l'inauguration de la statue du Roi & de la publication de la paix.

Une Piece inspirée par le cœur est à l'abri de la critique. On n'y doit chercher ni conduite, ni liaisons de scénes, ni caractères décidés ; l'ivresse des sentimens, la joye naïve, le tumulte, doivent faire de ces sortes de drames, un tableau mouvant, d'autant plus expressif, qu'il représente au vrai l'agitation bruyante d'un peuple qui adore son Roi & qui commence à goûter les prémices de la paix qu'il lui donne. Telles sont à peu près les sœurs aînées des *Fêtes de la paix*, *les Amours grivois*, *le Bal de Strasbourg*, qui dans d'autres circonstances, ont tracé l'image de l'allégresse publique.

EXTRAIT des Fêtes de la Paix.

ACTEURS.

Premier Cent-Suisse, *M. Lobreau.*
Second Cent-Suisse, *M. Champville.*
Le Roi d'armes, *M. Caillot.*

Bouquetieres,

Mme Favart, Mme. la Ruette, Mlle. Collet.

Jardiniers,

Messieurs Champville & Lobreau.

COLAS, *Mme Riviere.*
BABET, *Mme. la Ruette.*
Un faux Abbé, *M. Clairval.*
Une petite Bourgeoise précieuse, *Mme. Bognioli.*
Un Grenadier, *M. la Ruette.*
Un Précepteur, *M. Rochard.*

Pastres.

Mrs Baletti, la Ruette, Champville, le Clerc.

Pastourelles,

Mlle. Collet, Ursule, &c.

COMBAUT, *M. Caillot.*
MACÉ, *Mme. Favart.*
NICETTE, *La petite Léonore.*
L'Officier des Grenadiers, *M. Lobreau.*

Grenadiers,

Messieurs Champville, Clairval, Desbrosses, Dehesse.

Le Carillonneur, *M. la Ruette.*
La Carillonneuſe, *Mlle Deſgland.*
L'Artificier, *M. Caillot.*
Une Femme du peuple, *Mme. la Ruette.*
Une autre Femme du peuple, *Mme. Favart.*
Un Marinier, *M. Lobreau.*

Le Théâtre repréſente la Place de LOUIS XV.

Un cœur des Cent-Suiſſes, alternatif avec un cœur des gens du peuple, ouvre la ſcéne. Le Roi d'armes paroît & annonce la paix.

ARIETTE.

Bruyans organes de la guerre,
Trompettes, fifres & tambours,
Ceſſez d'épouvanter la terre,
Nous n'avons plus que de beaux jours.
Les tonnerres de Bellonne
Sont éteints par les amours;
Si le bronze encor raiſonne,
C'eſt pour annoncer les beaux jours.
Jouiſſez tous d'un ſort tranquille,
Ma voix vous annonce la paix,
La paix regne dans cet aſyle.
D'un Roi qui vous la donne, honorez les bienfaits.

Des Bouquetieres viennent offrir leurs bouquets & chanter quelques couplets;

aux Bouquetieres succédent des Jardiniers, qui chantent aussi, & consentent d'unir leurs bouquets à ceux des Bouquetieres.

Babet attend *Colas* qui lui a donné rendez-vous. *Colas* arrive & vient lui faire hommage d'un nid qu'il a trouvé dans le bois de Boulogne. *Babet* exige qu'il mette les petits en liberté, il le veut, pourvû que Babet lui engage la sienne.

Un Précepteur arrive avec ses Écoliers ; il les invite à admirer la statue du Roi,

> Qu'à jamais (dit-il) dans votre mémoire,
> Plus encor dans vos cœurs, soient imprimés les traits
> D'un Roi qui nous donne la paix.
> La vaste ambition, l'orgueil de la victoire,
> Ne rendent point un Monarque plus grand;
> Un Prince pacifique efface un Conquérant,
> Le temple de la Paix est celui de la Gloire.

Au *Précepteur* succédent une Bourgeoise & un soi-disant Abbé : ils sont reconnus par un Grenadier mari de la Bourgeoise. Le faux Abbé juge à propos de se retirer, & les deux époux se raccommodent en faveur de la paix gé-

Gombaut ancien Grenadier, Macé sa femme & Nicette leur petite fille, avec une troupe de Pastres & de Pastourelles, viennent se réjouir du commun bonheur. Tandis que le fléau de la guerre ravageoit des contrés, ils goûtoient les douceurs de la paix dans leur village.

Si nous avons chez nous, (dit Macé) ignoré ces
malheurs,
(*Montrant la Statue du Roi.*)
Vers ce Prince élevons nos cœurs.

La petite Nicette demande à son Grand-pere ce que c'est que la guerre; voici le portrait qu'il lui en fait.

ARIETTE.

Vous souvient-il de ce cruel orage
Qui saccagea tous les biens du village?
Nicette à peine avoit-elle six ans.
Nos moissonneurs étoient à leur ouvrage,
Tout à coup un sombre nuage,
Epais & noir, couvre le tems,
En roulant, roulant dans ses flancs
Et l'épouvante & le ravage.
Nos épis dispersés par le souffle des vents,
Avec des tourbillons de feuilles, de poussiere,
S'élevent dans les airs & cachent la lumiere,
(*A sa petite fille.*)

Nous te serrons entre nos bras tremblans.
Nous cherchons un asyle au creux d'une montagne;
De là nous voyons des torrens
Précipiter leurs eaux, innonder les campagnes,
Entraîner des troupeaux & des berceaux d'enfans.
La terre retentit sous leurs flots écumans;
De toutes parts les tonnerres qui grondent
Se répondent,
Se confondent,
Et font pâlir nos habitans.
En vain chacun au Ciel adresse ses prieres;
La foudre éclate, tombe, embrâse nos chaumieres;
Et les toits du Château sont des débris fumans.
La grêle, les torrens, les vents & le tonnerre,
Tous les fléaux qui désolent nos champs,
Voilà l'image de la guerre.

On entend un bruit de tambour, *Macé* flotte entre la douleur & la joye: elle a son fils à la guerre, elle voit des soldats qui reviennent de l'armée, elle voit .... c'est son cher fils qu'elle serre dans ses bras. *François* a hérité des bons sentimens de son pere *Gombaut*; il reçoit ses parens avec toute la sensibilité d'un cœur bien placé, il se fait un honneur de leur devoir le jour. Cette scéne est écrite avec cette simplicité éloquente qui pénétre l'ame. La piece finit

par un *quinque* & des vaudevilles.

Le cadre que choisit ordinairement M. Favart dans les occasions d'éclat, est susceptible d'additions : aussi ne manqua-t-il pas d'ajouter à celui-ci plusieurs scénes d'un comique vif, gai & analogue à la circonstance.

Jacot, artisan grossier, appaise les reproches de *Javotte* sa femme, dans un *duo* contradictoire, en lui disant que sa besogne d'aujourd'hui est de bien boire,

> Ce n'est pas à tes dépens,
> (*dit-il en chantant*)
> Monsieur le Prévôt des Marchands,
> Qui ne se mocque pas des gens,
> Veut qu'on boive & qu'on danse,
> Il nous baille du vin pour çà
> Et des violons de l'Opera,
> La, la, la, la, la, &c.

Javotte qui n'a pas d'éloignement pour le vin & pour la joie, se prête facilement à cette idée. *Jacot* a ramassé des gros & des petits écus, que, dit-il, des Messieurs dorés jettoient à la douzaine.

Cette abondance réjouit fort *Javotte* & lui donne beaucoup d'amitié pour son

mari : elle lui demande bien des petits présens pour son ajustement ; *Jacot* s'en effraye, il n'aura plus rien pour lui. Sa femme le rassure, en lui disant qu'un mari qui a une femme aimable ne doit se plaindre de rien, qu'il faut être brave à Paris, qu'il le demande à ces Bourgeois.

Femme sur le bon pied fait honneur aux maris,
A quoi *Jacot* répond, pas toujours, pas toujours.

Il vient un Chansonnier avec son tableau qu'il fait voir, & dont il détaille les sujets. Il invite à venir écouter ses chansons : en voici un couplet.

Voyez sur ce cabriolet,
Ce petit fringuant à plumet,
Qui roule sans dire, gare, gare,
En faisant clic, clac, claquer son fouet,
Au milieu d'une bagarre.
Il perce,
Il traverse,
Renverse,
La foule,
Il roule,
Il passe,
Casse,

En

Fracasse
La glace
D'un vis a-vis ;
Arrête, arrête Monsieur le Marquis,
Marchand du quartier Saint-Denis.
V'la l'zavantures
Lure ; lure, lure, lure,
V'la l'zavantures
De Paris.

A cette scéne succède celle d'un Procureur & de sa femme qui veulent prendre place sur un échafaud pour mieux jouir du coup d'œil de la place. *Javotte* en embarasse l'entrée ; la Procureuse s'en plaint avec cette hauteur qu'une Bourgeoise affecte pour les gens du peuple. La Loueuse de chaise dit qu'elle va appeller un Suisse pour faire faire passage. La querelle s'engage entre *Javotte*, la Procureuse, le Procureur & le Suisse. Dans cette scéne où le jargon poissard est très-bien imité, *Javotte*, n'épargne pas tous les juremens que souvent les gens de son espece employent lorsque l'esprit naturel est échaufé par un peu de colere. La Procureuse quitte la partie pour aller s'évanouir & *Javotte* triom-

phante s'égaye sur le compte du Procureur. La musique de cette piece est harmonieuse, pleine d'images & digne, au jugement des connoisseurs de la juste célébrité dont jouit M. Philidor.

Le 25 Juillet on donna la premiere représentation des *deux Chasseurs & de la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées d'ariettes, paroles de M. *Anseaume*, musique de M. *Duni*. Les deux Chasseurs & la Laitiere.

Tout le monde connoît ces deux fables du plus naïf & du plus élégant de nos Poëtes. Le bon goût a inspiré à M. *Anseaume* de les lier ensemble & d'en former un sujet dans lequel il ne s'est permis, ni épisodes, ni intrigue étrangere. C'est le récit simple mis en action de la maniere la plus agréable & la plus naturelle.

Extrait des deux Chasseurs.

ACTEURS.

COLAS, *M. la Ruette.*
GUILLOT, *M. Caillot.*
PERRETTE, *Mme. la Ruette.*

Colas & Guillot sont des paysans fort pauvres qui se sont associés pour tuer un

ours dont ils comptent vendre la peau. L'un deux a déja emprunté du vin sur le prix qu'ils croient en retirer, & l'autre l'aide à le boire. Ils s'impatientent de ne pas voir arriver l'ours, mais à son approche ils sont saisis de frayeur & chacun prend un prétexte pour éviter le danger. Pendant que *Colas* est à la guête de l'ours, *Guillot* s'amuse à fumer. *Perrette* arrive : elle va vendre son lait au marché. Il lui compte fleurette, mais Perrette le rebute à cause de sa misere, elle fait l'énumération de tout ce que lui vaudra son lait, elle aura des poulets, de l'argent des poulets, des brebis, les brebis, en multipliant, feront un troupeau, des produits du troupeau, des vaches, des chevaux &c. *Guillot* se vante aussi de l'argent qui lui réviendra de l'ours. *Perrette* s'en moque, parce qu'il ne tient pas l'ours & qu'elle tient son lait. Ils se quittent ; *Colas* revient poursuivi par l'ours, *Guillot* se sauve sur un arbre, *Colas* tombe par terre & contrefait le mort. Voilà l'ours manqué deux fois. *Colas* qui a pensé en être la victime, s'est sauvé sur une masure où il s'est endormi. *Guillot* est descendu de son ar-

bre, & ne sçait où est son camarade. La petite *Laitiere* a renversé son pot & répandu le lait qu'il contenoit, elle revient en pleurant son malheur. *Guillot* de son côté dans son désespoir ne voit point d'autre parti pour lui que de se pendre avec son baudrier qui doit lui servir de licol. En voulant l'attacher pour cela à la masure, les coups qu'il donne pour y enfoncer un morceau de bois, la font tomber, & *Colas* tombe avec la masure. Les trois personnages de l'action se trouvant ensemble, déplorent leur désastre. *Guillot* presse la Laitiere de l'épouser au moins par charité & ne fût-ce que pour garder ses moutons. *Perrette* est devenue moins fiere & tous trois reconnoissent qu'il ne faut pas trop compter sur des espérances mal fondées. *Colas* leur dit que l'ours lui a parlé. On le presse de rapporter ce qu'il lui a dit : c'est une leçon qu'il n'oublira jamais. Cette leçon est la moralité de la fable qui établit les refreins d'un joli vaudeville par lequel la piece est terminée.

Premier couplet.

COLAS.

J'étois gissant à cette place,
Et je tremblois de tout mon cœur,
Pour aujourd'hui je te fais grâce,
M'a-t-il dit, calme ta frayeur,
Mais va-t'en dire à ton confrere
Qu'un fol espoir trompe toujours;
Et ne vendez la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

Couplet de PERRETTE.

Sur la vertu la plus austére,
Un époux fonde son bonheur;
Il croit que sa femme préfére
Aux faux plaisirs son cher honneur,
Pauvres maris n'y comptez gueres,
Un amant s'empare du cœur,
La tête tourne, & par malheur
Voilà le pot au lait par terre.

Cette piece a fait & fait encore le plus grand plaisir. Tel est l'effet que produit sur l'esprit du public la simplicité d'action, l'expression naïve & la bonne morale. La musique de M. *Duni*, analogue au ton naturel de la piece, & à ce

caractere de notre langue, a obtenu les plus vifs applaudissemens.

Les deux Talens comédie en deux actes & en prose, mêlée d'ariettes, paroles de M. de *Bastide*, musique de M. le Chevalier d'*Herbin*, fut représentée pour la premiere fois le 11 Août. Les deux talens

Une courte analyse fera juger du mérite du poëme. A l'égard de la musique, les applaudissemens qu'elle a reçue sont très propre à encourager l'amateur qui l'a composée & qui déja plusieurs fois a donné des preuves de son goût & de ses connoissances dans cet art.

Extrait des deux Talens.

ACTEURS.

ORONTE, *M. la Ruette.*
ELEONORE, *Mme la Ruette.*
LEANDRE, *M. le Jeune.*
Un Poëte, *M. Champville.*
Un Musicien, *M. Caillot.*

Eléonore & *Leandre* se sont vûs dans une Fête & ont conçus de l'amour l'un pour l'autre. *Eléonore* n'estime rien à l'égal de la Poësie & de la Musique. *Léandre* est *Poëte* & *Musicien*, mais il

cache ses talens à sa nouvelle maîtresse ; ce qui occasionne entre eux une petite brouillerie, qui donne lieu à *Léandre* d'introduire dans la maison un *Poëte* & un *Musicien* de profession, sous prétexte qu'ils recherchent la main d'*Eléonore*. Le *Poëte* a sçû captiver la bienveillance d'*Oronte*, infatué des Auteurs anciens & de la Philosophie, & le *Musicien* s'est adressé à *Eléonore*. C'est dans cette position que se trouvent les Acteurs, lorsqu'Oronte ouvre la scéne.

Oronte revient de la campagne, exprès pour marier sa fille. Il paroît en colere contre une suivante qui n'est qu'une *pécore*, & qui méprise les anciens Philosophes. Il propose à *Eléonore* qui arrive un Philosophe pour époux : on doit lui amener cet homme admirable & il se flatte que sa fille lui fera l'accueil le plus favorable : *Eléonore* reste seule. Elle est inquiéte de ce que *Léandre* ne se présente point, elle l'aime toujours, quoique secrettement, malgré le mépris qu'il témoigne pour la musique. *Léandre* paroît ; pour punir sa maîtresse du chagrin qu'elle lui a causé dans leur derniere entrevue, il veut

continuer à montrer un parfait dégoût pour les talens qu'il aime & qu'il possede. *Eléonore* commence par s'excuser d'avoir mis trop de chaleur dans leur derniere dispute. *Léandre* lui reproche qu'elle va se marier. *Non*, répond Léonore, je n'estime pas assez les hommes.

ARIETTE.

À parler bien sincerement,
Un mari n'est qu'un vrai tourment.
S'il est aimable, il est volage,
S'il est sot, il devient sauvage,
Et ne veut jamais voir que nous;
S'il est sensible, il est jaloux,
S'il est jaloux, quel esclavage!
Et s'il est froid, il nous outrage.

Léandre fait entendre à Eléonore que s'il avoit sçû la musique, il auroit espéré de faire des progrès dans son cœur, il ose lui baiser la main & chante.

ARIETTE.

Quand je vous vis le mois passé
A la fête, au village,
D'honneur, je n'aurois pas pensé
Qu'aimer fût un outrage,

Vos yeux demandoient de l'amour ;
Qu'en vouloient-ils donc faire ?
Puisqu'ils devoient au premier jour
Me dire le contraire.

Eléonore est dans le plus grand étonnement d'entendre chanter *Léandre*, il continue.

Ce n'est pas moi qui vous déplaît,
C'est mon amour sincere :
Pour la gloire de vos attraits
Vous ne voulez que plaire.
L'amour est un plaisir commun ;
S'y borner, c'est folie :
Plusieurs amans prouvent mieux qu'un,
Combien on est jolie.

La surprise d'*Eléonore* augmente & *Léandre* lui déclare qu'il n'a feint d'être ignorant que pour s'amuser, elle ne le peut croire & pour être convaincue, elle exige qu'il chante encore ; il obéit, & se retire, en la saluant ; l'air que *Léandre* vient de chanter & dont il a composé sur le champ les paroles, fait croire à *Eléonore* qu'il l'abandonne : quelque chagrin qu'elle en ressente, elle se promet de n'en laisser rien paroître &

elle se retire, en voyant arriver son pere avec le Poëte.

Le Poëte fait un éloge pompeux des avantages de la poësie & rabaisse autant qu'il lui est possible la musique, car, dit-il,

C'est une affaire de poumons,
Un homme va chanter tout un chœur de démons,
Pour peu qu'il ait l'haleine forte.
Quand deux commeres à leur porte
Dans leurs fiers démêlés, font retentir les airs,
Faut-il donc applaudir à leurs bruyans concerts?
C'est pourtant un Duo. . . . .

Eléonore revient avec le *Musicien*, & malgrè le peu de goût d'*Oronte* pour la musique, elle l'engage à entendre cet homme fameux. *Oronte* applaudit au chant du *Musicien*; mais, dit-il *les paroles vous ne les avez pas faites*. Le *Musicien* ne s'amuse point à ses bagatelles. Cette réponse excite la bile du Poëte. Le Musicien pour prouver qu'il a raison de s'embarrasser peu de la poësie, lit au plus mal les couplets suivans qui lui ont été envoyés, & ensuite pour faire sentir toute l'énergie que la musique peut prêter aux paroles, il les fait chanter à Eléonore.

J'aime un amant volage
Qui trahit ses sermens,
Mais quoiqu'il se dégage,
Mes feux seroient constans;
Est-il dans le bel âge
De fideles amans?

Souvent dans la prairie
Son rival suit mes pas;
Sur sa lyre chérie
Il chante mes appas:
De peur d'être attendrie,
Je ne l'écoute pas.

On doit être fidéle
A son premier penchant;
Une chaîne nouvelle
Est un nouveau tourment:
On quitte un infidéle
Pour suivre un inconstant.

La querelle s'échauffe de plus en plus entre les deux concurrens. Le *Musicien* rassemble tous les mots parasites de l'Opera, comme *la foudre*, *les éclairs*, &c. pour former un brillant tableau de musique: le *Poëte* se rit du bruit que fait le *Musicien*. Tous deux s'invectivent, dénigrent réciproquement leur art (c'est l'usage.) & l'acte finit par un quatuor.

Eléonore ouvre le second acte, elle est triste, elle se reproche d'avoir rebuté *Léandre*. Elle imagine un projet pour le ramener. *Léandre* arrive. Sous prétexte qu'un amateur de musique, à qui son pere la destine, doit chanter le soir même avec elle, *Eléonore* le prie de lui faire répeter un *duo* ; il s'en défend foiblement & y consent pour lui plaire.

DUO.

Aimons-nous d'une ardeur fidéle ;
L'amour nous attend,
Pour être garand
De notre chaîne mutuelle.

Eléonore se plaint de ne pas mettre assez de sentiment dans son chant.... (ils poursuivent)

Dans tes yeux je vois mon bonheur,
Et ta flâme
Dans mon ame,
Ranime encor mon ardeur.

Mieux *Eléonore* chante, plus elle affecte de se dépiter contre la maussadérie de son chant, ce qui amene une explication & un raccommodement. Alors

les deux amans chantent le même *duo* de suite & avec accompagnement. Cette scéne est délicate & ingénieuse. *Oronte* arrive. *Eléonore* lui annonce que *Léandre* qu'il vit le mois passé avec regret n'être ni Poëte ni Musicien, a pour lui plaire fait des progrès rapides dans ces deux arts. Le pere n'en veut rien croire, Aussitôt *Leandre* débute par un impromptu. *Oronte* en est émerveillé & pour l'éprouver, il lui propose de faire des vers à la louange de sa fille, ce que Léandre exécute de la sorte,

AIR.

Depuis que l'on voit des belles,
On n'en voit point comme vous,
Vous effacez jusqu'à celles
Que nous nous disputions tous,
On diroit que sur ses aîles
L'amour apporte des Cieux
Les graces toujours nouvelles,
Qu'il fait briller dans vos yeux,

Le respect & la tendresse
Etoient perdus sans retour;
Le caprice & la foiblesse
Prenoient le nom de l'amour

Dans un accès de folie,
On parloit de sentiment;
Mais après la fantaisie
On changeoit en un moment.

Maintenant que mille flâmes
Sont le prix de vos attraits,
L'amour renaît dans les ames,
Nos soupirs sont vos bienfaits.
Pour moi j'ai peine à comprendre
Ce que je deviens par vous:
Un plaisir ne peut se rendre,
Et je les éprouve tous.

Oronte ne revient point de ce que Léandre est devenu Poëte, Musicien, Philosophe, en un mois. Ce phénoméne échauffe le vieillard, il chante à son tour: les amans applaudissent à la philosophie contenue dans les paroles dont il s'avoue l'auteur. » Nous sommes enchantés » de vous ma fille & moi, dit-il à *Léandre*, votre pere est mon ami, deve» nez mon gendre, mais ne renoncez » jamais à la poësie; ni à la philosophie, » ni à la musique, ajoute Eléonore, un » *duo* est quelque chose de si agréable » à chanter. »

Le Poëte & le Musicien reviennent

ensemble, ils se sont raccommodés, & le Musicien chante les couplets suivans.

AIR.

On vous doit ce qu'on doit aux Dieux;
Car le bonheur est votre ouvrage,
Qui vous connoît est trop heureux,
Qui vous entend l'est davantage.

L'amour que l'on prend dans vos yeux,
Ne peut jamais être volage,
Vos talens charmeroient sans eux,
Par eux ils charment davantage.

L'amour paroît vous animer,
Du plaisir vous êtes l'image;
Celui qui sçaura vous charmer,
Pourra vous louer davantage.

Du bonheur dont il jouira,
La louange est le premier gage;
Nous croirons tout ce qu'il dira,
Et nous en croirons davantage.

Léandre avoue le stratagême dont il s'est servi, afin que ne voyant que des rivaux moins empressés que lui, il put obtenir plus aisément la préférence,

Oronte l'assure qu'il ne pouvoit manquer de l'obtenir. » Allons, dit-il, ne » songeons

» ne ſongeons plus qu'à former des con-
» certs charmans, je ferai les vers, vous-
» autres, la muſique, & mes petits en-
» fans battront un jour la meſure ſur
» mes genoux.

Si la muſique a jamais pû entrer naturellement dans une Comédie, c'eſt ſans contredit dans celle-ci, où tous les acteurs doivent néceſſairement chanter. Ce n'eſt pas un petit mérite que d'avoir ſçu éviter un défaut qui fera toujours de ces ſortes de darmes un genre très imparfait.

Ce fut après la repriſe de cette derniere piece, que Mademoiſelle Beaupré débuta par les rôles de *Ninette*, *la ſervante maîtreſſe*, *Liſe dit maître en droit*, & *Annette*. Le public reconnut en elle d'heureuſes diſpoſitions, qu'il s'empreſſa d'encourager par de fréquens applaudiſſemens. Une voix un peu foible, mais conduite avec art, une grande netteté dans l'articulation, tout ce qu'il faut pour exprimer les différens degrès du ſentiment, une figure aimable & intéreſſante, voila les qualités ſur leſquelles les connoiſſeurs fondent leur

Mademoiſel. le Beaupré

prévention en faveur de Mademoiselle Beaupré.

Zélie & Lindor. Le 12 Novembre les Comédiens représenterent pour la premiere fois *Zélie & Lindor*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de M. *Pelletier*, musique de M. *Rigade*. Quelques ariettes furent applaudies.

Le 8 du même mois les Comédiens donnerent le *Rendez-vous*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, paroles de M. *Legier*, musique de M. *Duni*. Le public toujours disposé à rendre justice aux vrais talens de M. *Duni*, donna des éloges à plusieurs morceaux de cette production, dont les vers sont écrits legerement, mais dont le fond manque peut-être de ces petits ressorts qui donnent du piquant à ces compositions dramatiques.

Le Sorcier. Les Comédiens italiens représenterent pour la premiere fois sur leur Théatre le lundi 2 Janvier, le *Sorcier*, Comédie lyrique, mêlée d'ariettes, en deux actes, paroles de Monsieur *Poinsinet* le jeune, musique de Monsieur *Philidor*.

Monsieur Poinsinet, dans une Epître

adressée à Monsieur C.... avoue que c'est la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser son travail par des suffrages, que n'altére aucune amertume. Cet aveu est une preuve convaincante que le Public sans acception d'Auteur, n'accorde ses applaudissemens qu'aux ouvrages qui en sont dignes. C'est souvent avec peu de justice qu'on attribue la chute d'une Piéce aux efforts de la cabale : ce qui paroît saillant dans une lecture de société, peut manquer son effet au grand jour du théatre & l'auditeur à qui l'on a anuoncé du plaisir, ne trouvant que de l'ennui, peut bien sans méchanceté marquer son mécontentement. Ces sortes d'accidens prouvent que ce n'est pas assez que de l'esprit pour faire une bonne Piéce, qu'il faut sçavoir de plus choisir heureusement son sujet, faire parler convenablement ses personnages, & selon leurs caracteres, lier son intrigue, distribuer ses scénes & ne se permettre que des plaisanteries faites pour entrer dans le quadre de l'action qu'on traite. Toutes les cabales, s'il en existe, ne seront pas capables de faire tomber une Piéce asservie à ces régles

& qui surtout sera soutenue de l'harmonieuse musique de M. *Philidor*.

EXTRAIT du Sorcier.

ACTEURS.

JULIEN, *M. Caillot.*
BLAISE, *M. la Ruette.*
BASTIEN, *M. Clerval.*
AGATHE, *Mme. la Ruette.*
SIMONE, *Mme. Berard.*
JUSTINE, *Mlle. Colet.*

Agathe seule devant une table où elle repasse du linge, chante l'ariette suivante.

ARIETTE.

De ce linge que je repasse,
Chaque pli disparoît soudain;
De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude & le chagrin.
Ce feu qu'en soufflant j'allume
Est l'image de mon cœur;
L'amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

Elle réfléchit sur ses malheurs & regrette *Julien* son amant. *Blaise*, vigneron qui la doit épouser, pendant qu'elle

eſt ſeule, veut lui ravir un baiſer ; mais *Agathe* qui n'a pas perdu l'eſpoir de revoir ſon amant, quoiqu'il ſoit parti depuis trois ans, reçoit mal les careſſes de *Blaiſe*. Il lui reproche qu'elle ne l'aime point. Elle avoue que ſans être ſorcier, il a deviné la vérité. A ce nom de ſorcier, *Blaiſe* dit qu'il ſçait bien que ſi elle oſoit, elle iroit conſulter celui qui eſt dans le village pour apprendre des nouvelles de *Julien*. Il l'avertit qu'il doit l'épouſer demain, que ſa mere y conſent & que ſi elle fait la moindre difficulté, il eſt décidé à continuer le procès que les procureurs font durer depuis dix ans entr'eux. *Simone* qui arrive, écoute les plaintes de *Blaiſe*, elle a intérêt de ſe débarraſſer de ſa fille & lui ordonne de demander excuſe au vigneron. *Blaiſe* ſoutenu de ſa prétendue belle-mere, fait un long éloge de ſon état, & ſort pour avertir le notaire de tenir le contrat prêt pour le ſoir même. *Agathe* en vain repréſente à ſa mere, qu'elle eſt promiſe à *Julien*, qu'elle l'aime, qu'il peut revenir : en vain elle la prie de lui permettre d'aller conſulter le devin qui fait tant de bruit dans le vil-

lage : *Simone* ne veut rien entendre. *Justine* sa filleule & sœur de *Julien* absent, vient prier sa marreine de lui donner un mari ; tout en lui disant qu'elle n'aime pas *Bastien*, l'éloge naïf qu'elle en fait, fâche *Simone*, qui voit avec chagrin cette petite fille prétendre à un garçon sur lequel elle a des vues pour elle-même. Elle lui défend d'y penser, mais *Bastien* qui survient, loin d'entrer dans les vues de *Simone*, proteste qu'il n'a jamais aimé que *Justine*. La bonne femme très-piquée, congédie ses filles ; elle envoye *Agathe* joindre *Blaise* & le notaire qui l'attendent, défend à *Justine* de jamais causer avec un garçon & sort elle-même en faisant à *Bastien* quelques caresses qui lui ouvrent les yeux sur les prétentions de la mere, mais elles le privent de *Justine*. Le retour de *Julien* pourroit aider à son bonheur, il détermineroit *Justine* qui, jeune encore, ne voit pas clair dans son cœur. C'est en s'occupant de ces idées & en instruisant les auditeurs de la naissance & des progrès de son amour que *Bastien*, seul alors sur la scéne, chante cette jolie romance, imitée d'un sonnet italien du Chevalier *Zappi*.

Nous étions dans cet âge encore,
Où chacun ignore
L'amour & l'espoir,
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul désir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour *Justine*,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,
Sur sa bouche encore enfantine,
Le plus doux baiser fut pris.

Aujourd'hui la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublirai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

Bastien qui, ainsi qu'*Agathe*, n'attend son bonheur que du retour de *Julien*, se détermine à consulter aussi le sorcier dont on a parlé. Un soldat arrive, *Bastien* l'envisage ; ce soldat est *Julien* qui revient des Indes & qui né pour servir, a choisi le parti le plus honorable. Cet état, dit-il à *Bastien*, rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, & tout bien compté, l'honnête homme y gagne ; il lui fait ensuite ainsi la description d'une tempête.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux,
Bientôt du Ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un tems nébuleux.
Le vent croît, s'éleve,... s'augmente...
On le voit des flots qu'il tourmente
Précipiter les roulemens,
L'éclair brille.., la foudre éclate;
En vain les matelots tremblans,
Se courbent sur la rame ingrate,
Des cables, des flots & des vents,
On entend les mugissemens;
L'horrible bruit de la tempête,
Du rocher le cri douloureux,
Frapent l'écho qui les répete,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore
Ramene un beau jour,
Le Ciel se colore,
Le Soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure,
Du nocher bannit les frayeurs:
Et le calme qui le rassure,
Régne sur l'onde & dans les cœurs.

Julien, après avoir raconté ses avantures à son ami, s'informe d'*Agathe*. Il apprend avec douleur qu'elle doit

épouser *Blaise*, à qui, avant son départ, il a confié tout son bien. Il s'abandonne à sa colere, il veut s'en retourner, mais avant de partir il songe à se venger. Tandis qu'il en cherche les moyens, *Bastien* s'avise de lui parler du sorcier; ce mot lui fait imaginer de passer pour tel. Il a heureusement rapporté avec lui l'habit d'un *Dervis indien*, il lui servira à se travestir, il sort avec son ami & termine l'acte par un Duo très-piquant.

Bastien ouvre le second acte suivi de *Julien* travesti. Il lui recommande de disposer sa sœur *Justine* à l'épouser. Elle paroît; *Bastien* se cache. La jeune enfant commence par avoir peur du sorcier qu'elle est bien loin de croire son frere. Peu-à-peu elle s'enhardit & avoue dans les couplets suivans sa tendresse pour *Bastien*.

Sur les gazons,
Loin des garçons,
Quand les fillettes du Village
Parloient d'amour, de mariage,
J'écoutois, sans comprendre rien.
Dès que j'ai vu Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.

Je ne ſçais ſi c'eſt mal ou bien,
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Baſtien.
Quand d'un bouquet
Frais & bienfait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prend ſans en faire uſage ;
Mais une ſimple fleur, un rien,
Qui me vient de Baſtien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne ſçais, &c.
Pour bien danſer
Sans me laſſer,
On me connoît dans le Village :
Mais quand c'eſt Baſtien qui m'engage,
Je perds la force, & le maintien,
Je ſuis laſſe d'un rien,
Puis le feu me monte au viſage,
Je ne ſçais, &c.

Tout le village informé de l'arrivée du ſorcier, ſe raſſemble pour le conſulter. A la vue d'*Agathe* & de *Blaiſe*, *Julien* a peine à ſe contenir. *Simone* eſt la premiere qui demande audience : tous les payſans ſe retirent. *Simone* ne croit pas trop aux ſorciers, mais il eſt de ſon intérêt de faire parler celui-ci conformément à ſes vues. Elle lui donne de l'ar-

gent en conséquence. En causant avec lui, elle lui dit beaucoup de mal de lui-même, ce qui semble le convaincre de l'infidélité d'*Agathe*. Elle sort avec *Julien*. *Agathe* arrive pour se livrer à sa douleur. *Julien* revient, il commence par des reproches, *Agathe* se justifie, il est attendri, il est prêt à se découvrir, mais *Blaise* le surprend & l'arrête. *Blaise* est jaloux, il n'aime pas qu'on parle à sa future, aussi la renvoye-t-il auprès de sa mere & se détermine à consulter le sorcier sur les suites de son mariage. *Julien* profite de la circonstance pour recouvrer le dépôt qu'il a confié à son perfide ami. Il en parle à *Blaise* qui commence par nier : mais épouvanté par les prétendues conjurations du sorcier, il avoue sa supercherie, il promet de tout rendre & sort pour aller chercher la cassette. C'est dans ce moment que *Bastien*, *Justine*, *Agathe* accourent rapidement pour confier au sorcier qu'ils sont perdus, s'il ne leur rend *Julien*, comme il la promis. *Julien* enchanté de ces marques sinceres d'amour & d'amitié, jette sa robe & se fait reconnoître. La joie succéde aux allarmes. *Blaise* arrive avec la cassette. A

la vue de *Julien*, il veut fuir, on l'arrête. *Simone* à son tour arrive. Elle fait d'abord mine de se fâcher, mais elle est obligée de céder. *Julien* reprend sa maîtresse & sa cassette, donne *Justine* sa sœur à son ami *Bastien*, & engage *Simone* à épouser *Blaise*. *Julien* a apporté de l'argent de ses voyages, il décide qu'il en achetera une petite terre, & là,

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour & de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous opposerons la gaieté,
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance,
Tout s'embellit par la propriété,
Mon jardin n'a point d'étendue,
Mais il est à moi,
Chez moi, je suis roi.
J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs presser les efforts;
Le travail est l'ami du corps;
C'est la paresse qui nous tue,
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime;
Oui, c'est là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connois pas.

Julien termine la Piéce par le vaudeville ſuivant adreſſé au Parterre.

Après avoir ſouffert des peines,
Mon bonheur ſurpaſſe mes vœux,
De l'hymen je ſerre les chaînes ;
Mes amis par moi ſont heureux :
Mais je brigue un autre avantage,
Meſſieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant. tant, tant, tant,
Qu'aſſuré de votre ſuffrage,
Je puiſſe à mon tour m'écrier,
Je ſuis ſorcier.

Ce Drame a par-deſſus ceux du nouveau genre, au moins pour la plûpart, l'avantage d'une conduite aſſez réguliere. Les ſcénes en ſont liées & filées avec art, le dialogue ne languit point & prête infiniment au génie du Muſicien. On ne peut trop exalter dans cette Piéce les talens de Monſieur *Philidor*, qui, par l'intérêt, le ſublime & le brillant qu'il a répandu dans la romance, le Duo du premier acte, la tempête, l'Ariette de *Blaiſe*, la reconnoiſſance de *Julien*, le monologue d'*Agathe*, enfin le vaudeville, a mis le ſceau à la réputation dont il jouit.

Rose & Colas.

Le Jeudi 8 Mars, les Comédiens Italiens donnerent pour la premiere fois sur leur Théatre, *Rose* & *Colas*, Comédie en un acte, prose & musique, paroles de M. *Sédaine*, musique de M. *Monsigny*.

Cette piece de pure invention, fut reçue avec transport & l'est encore aujourd'hui, malgré le nombre prodigieux des représentations. Une intrigue liée sans efforts & dénouée d'une façon vraiment neuve, des caracteres soutenus, un stile concis & naturel, convenable aux personnages & toujours ingénieux, pas un mot à retrancher, la plus legére phrase nécessaire & ne manquant pas son effet, voilà ce que le public a trouvé dans ce charmant ouvrage de M. *Sédaine* & ce qui, à tous egards, justifie les applaudissemens qu'il lui prodigue. Il n'a pas moins éxhalté la musique de M. de *Monsigny* qui, à la science, à l'harmonie, au goût, joint encore le talent si rare, d'exprimer les diverses nuances du sentiment, de faire parler les sons, de dialoguer la scéne & de marier, si j'ose me servir de ce terme, de marier la prose avec ses accords, au point d'en faire un tout, par le judicieux enchaîne-

ment des parties. On doit ajouter à cet éloge des auteurs, que jamais piece n'a été rendue avec plus *d'ensemble* & de précision, par les cinq acteurs qui en ont remplis les rôles.

ACTEURS.

COLAS, *M. Clerval.*
ROSE, *Mme la Ruette.*
MATHURIN, *M. Caillot.*
PIERRE LE ROUX, *M. la Ruette.*
La Mere BOBI, *Mme. Berard.*

Colas fils de *Pierre le Roux* vigneron, est amoureux de *Rose* fille de *Mathurin* fermier. *Colas* prend toujours le tems que *Mathurin* est dehors pour aller voir sa maîtresse. Le soir précédent il a été surpris par le pere & en se sauvant il a laissé tomber un arc qu'il avoit à la main. Cet arc a été trouvé par Mathurin, il lui donne de l'inquiétude & lui fait soupçonner que sa fille a quelque intrigue, il veut s'en éclaircir. C'est dans cette circonstance que *Rose* ouvre la scéne. Cette jeune fille attend *Colas*, mais il n'osera venir que *Mathurin* ne soit sorti, & *Mathurin* va & vient dans la maison pour tâcher de découvrir quelques preu-

ves de l'intelligence qu'il ſuppoſe.

La mere *Bobi* arrive. C'eſt une vieille femme qui a nourri & élevé les jeunes amans. Elle eſt entrée par une porte de derriere, elle examine, elle ſe fait montrer où eſt la chambre de Roſe, & prend de là occaſion de chanter.

ARIETTE.

La ſageſſe eſt un tréſor,
Un tréſor c'eſt la ſageſſe :
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'eſt pas richeſſe ;
L'argent, l'or & la richeſſe
Ne valent pas la ſageſſe.
La ſageſſe eſt un treſor,
Un peu d'or n'eſt pas richeſſe :
L'argent ne vaut pas de l'or,
L'argent, l'or & la richeſſe :
Hé, non, non, c'eſt la ſageſſe,
La ſageſſe eſt un tréſor.
Parce que j'eus ce printems
Quatre-vingt & quatorze ans ;
On penſe que je radote.
Bon Dieu ! les maudits enfans,
L'un me tire par ma cotte,
Que les enfans ſont méchans !
L'autre ſaute devant moi ;
Un petit me montre au doigt ;

Viens-y ; il y viendra;
Mais le premier qui viendra,
Le premier qui sautera,
Le premier qui dansera,
Je vous lui donne à l'instant,
Pan.
La sagesse, &c.

Rose est impatientée de ce radotage, mais dans la suite il produira son effet. *Mathurin* entre de mauvaise humeur, renvoye sa fille & chante.

ARIETTE.

Sans chien & sans houlette,
J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé,
Qu'une fillette,
Dont le cœur... dont le cœur a parlé.
Elle est si leste,
Elle est si preste :
L'oreille est en l'air,
L'œil est un éclair ;
Toujours folle
De plaisir,
Elle vole
Vers son desir :
Mais l'âge & le tems,
Qui tout mene,

Vengent ſes parens
De leur peine.
Mere de famille, la fille un jour
Chante à ſon tour :
Sans chien, &c.

Roſe revient & ſous divers prétéxtes, elle fait tout ce qu'elle peut pour engager ſon pere à ſortir. Arrive *Pierre le Roux*. Auſſitôt que *Roſe* s'eſt retirée, Mathurin demande à ſon ami, s'il connoît l'arc qu'il lui préſente. Oui, dit Pierre, c'eſt le mien que j'ai donné à mon fils. Sur cet aveu, *Mathurin* lui demande, ſi au lieu d'un garçon, il avoit une fille & que quelque jeune gaillard vint la voir en ſon abſence, ce qu'il feroit. Mais, répond *Pierre*, ſi le garçon ne me convenoit pas, je me mettrois en colere, je battrois... Et s'il vous convenoit, ajoute *Mathurin*... Ah pour lors, dit Pierre, j'irois trouver le pere... & nous parlerions. Eh bien ! replique *Mathurin*, hier au ſoir, j'ai vû en rentrant, quelque choſe qui marchoit, &c. j'ai trouvé cet arc ſous mes pieds, je ſuis ſûr que ce qui marchoit à quatre pattes, n'eſt autre choſe que votre fils... ainſi

recommandez lui bien de ne plus revenir ici . . .

Pierre eſt d'avis que ſi les deux amans s'aiment, il faut les marier. Les peres conviennent de ce qu'ils pourront leur donner en mariage, mais ils ne voudroient finir qu'après la moiſſon. Pierre voudroit même que ce fut après la vendange, s'il eſt poſſible dans l'hiver & propoſe pour cela des moyens. Ils refuſeront d'abord, & s'il le faut, ils feindront de ſe brouiller. Cela nous donnera de la peine, dit *Mathurin*; de la peine, répond *Pierre*, pas plus qu'à tendre la corde de cet arc. Il eſſaie, mais vainement. *Mathurin* n'en vient pas mieux à bout. Pendant ce petit débat ils apperçoivent *Roſe* qui peut les avoir écoutés, & pour exécuter leur projet, ils commencent par ſe dire des injures, enſuite ils veulent en venir aux coups. Cet endroit eſt d'une grande vérité théatrale & d'autant plus intéreſſant pour le public, qu'il eſt au fait de l'intention des vieillards. La tendre *Roſe* ſe précipite au milieu d'eux pour les ſéparer, elle n'en peut venir à bout. *Pierre* ſort avec l'apparence de la plus grande colere & *Ma-*

thurin le ſuit en fermant la porte à double tour.

Roſe ſeule, déplore ainſi la ſituation où elle ſe trouve.

ARIETTE.

Demandez-moi
Pourquoi,
Pourquoi cette colére !
Ils étoient de ſi bon accord.
Ah ! mon pere,
Mon pere a tort.
Il a grand tort, il a grand tort.
Voici l'inſtant que Colas va venir.
Hélas ! hélas ! que devenir ?
Il verra dans mes yeux que je me déſeſpere.
Hélas ! que devenir !
Ne ſe voir plus, il faut mourir.
Demandez-moi, &c.

Hélas ! j'étois ſi contente,
Dans l'attente
De le voir
Ce ſoir :
Que faire,
S'il va venir ?
Que faire....
Ah ! c'eſt à mon pere
Que je dois obéir.
Demandez-moi, &c.

Colas frappe à la porte, il appelle *Rose*: elle craint de lui répondre, elle ne peut lui ouvrir. *Colas* fait le tour de la maison, il se présente à une lucarne & ne voit point *Rose* qui vient de se cacher. Il jette à sa place le bouquet qu'il lui apporte, mais le bouquet tombe par terre & son chapeau en dehors. Il met le pied sur une cheville & se détermine à sauter dans la chambre pour ramasser le bouquet, ce qui amene une jolie ariette, mais d'un ton trop approchant de la pastorale, & par conséquent déplacée. Enfin *Rose* se montre & lui demande en grace de se retirer. Quelque soit son chagrin, *Colas* se met en devoir de lui obéir. On entend *Mathurin*, & notre amoureux a beau se hâter, il est forcé de rester sur la cheville, parce que la lucarne s'est refermée.

Mathurin qui ne s'est pas apperçu de ce qui vient de se passer, se divertit à chagriner sa fille, il chante.

ARIETTE.

Ah! ah! quelle douleur
pour le cœur
D'une fille

Qui séche, qui grille,
De voir son amant !
Ah ! c'est un grand tourment.
Quel âge a donc la pauvre enfant ?
Seize ans, seize ans bientôt
Hé, tôt, tôt, tôt,
Qu'on la marie.
Ah ! papa, je vous prie,
Ou c'est fait de ma vie :
La pauvre petite en mourra,
Ah! ah ! quelle douleur, &c.

Pendant ce tems *Colas* est dans une position furieusement contrainte. *Rose* est au désespoir & ne sçait comment son amant pourra se sauver. *Mathurin* se promene en grondant : l'envie de dormir lui prend & il va s'assoir sur une chaise, proche de la table qui est précisément sous la cheville où *Colas* est accroché, en ordonnant à sa fille de chanter pendant son sommeil. *Rose* obéit, & dans sa chanson elle avertit Colas de remonter ses jambes, qu'on peut appercevoir. Le pauvre garçon fait un mouvement pour les retirer, mais la cheville manque, il tombe & en tombant il entraîne avec lui une selle & une bride qui

sont sur une cheville à côté. *Mathurin* réveillé par ce bruit, croit que la maison est écroulée : *Colas* pour se retirer d'affaire, dit qu'il vient pour rapporter une selle & une bride. *Pierre le Roux* arrive. Les amans tremblent qu'il ne découvre tout ce qui se passe. *Colas* veut lui rendre compte d'une commission qu'il lui a donnée. Vient la *mere Bobi* qui en entrant, regarde la lucarne & s'assure, en l'examinant de la vérité de ce qu'elle a imaginé. Elle se plaint de *Rose*, de *Colas* & des deux peres qui ne veillent point à la conduite de leurs enfans. Tous se moquent de son radotage, mais petit à petit, elle éclaircit les faits & explique comment les jeunes gens s'y prennent pour se voir & se parler. A chaque parole, *Rose* & *Colas* la démentent. La vieille outrée, tient la preuve de ce qu'elle avance, elle tire de dessous son tablier le chapeau que *Colas* a laissé tomber en dehors. *Colas* au désespoir veut partir & abandonner le pays. Un *quinque* du plus grand effet, sert à discuter tous les intêrets. Les deux peres se consultent & ne sçavent à quoi se résoudre. *La mere Bobi* fâchée du mal que son

imprudence cause à ses nourrissons, essaie de flechir les vieillards, & s'efforce de consoler les jeunes gens : les deux amans se font de tendres adieux.

Pierre le Roux renvoye son fils & *Mathurin* ordonne à sa fille de monter à sa chambre ; il semble que leur parti est pris. Cela dérange nos mesures, dit Pierre. Il est tems, répond *Mathurin*, il n'y a hiver qui tienne. C'est bien naturel, ajoute la *Mere Bobi*. Les deux amans s'approchent doucement & la vieille chante.

VAUDEVILLE.

La mere BOBI.

Fournissez un canal au ruisseau,
Dont les eaux portent le ravage,
Secondez les efforts d'un rameau,
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudens, & croyez-moi,
Je pense qu'en cette aventure
Il faut seconder la nature,
Puisqu'elle vous fait la loi.

COLAS.

Ah ? mon pere,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans,
Quand on fit votre mariage,

Au

Au lieu d'un vous aurez deux enfans :
Soyez sûr que dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature,
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon pere, encor plus;
Si nos jours ne couloient ensemble,
Ses desirs deviendroient superflus :
Même nœud nous unit, nous rassemble,
Et nos enfans seront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre;
L'amour instruiroit la nature,
Si jamais j'oubliois sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avions résolu
De jetter bien loin cette fête,
Leur amour autrement l'a voulu,
Je croyois avoir plus de tête.
Mais contre un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure,
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfans, il sera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table.

Là, nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'instant favorable :
Viens, maman, à présent c'est moi,
Qui doit rendre ta marche sûre;
Il faut seconder la nature
Sitôt qu'elle fait la loi.

Rien de plus neuf & de plus agréable que ce dénouement, qui, dès le commencement & dans le cours de la Piéce, est préparé sans être prévu. Si la plûpart des ouvrages du jour étoient aussi *pensés*, aussi réfléchis, d'une touche aussi légere que celui-ci; il est à croire qu'ils réuniroient bientôt en leur faveur les antagonistes du nouveau genre, malgré la réunion peu naturelle du dialogue parlé, de l'ariette & du dialogue chanté.

Nanette & Lucas, ou la Paysanne curieuse.

Le 14 Juin les Comédiens représenterent pour la premiere fois *Nanette & Lucas* ou la *Paysanne curieuse*, comédie en prose en un acte, mêlée d'ariettes: paroles de Monsieur *Framery*, musique de Monsieur le Chevalier d'*Herbain*.

Le Public toujours prévenu en faveur des premiers efforts qu'on fait pour lui plaire, a accordé quelques applaudissemens à cette Piéce, dont le sujet est assez simple.

Extrait de Nanette & Lucas.

ACTEURS.

Le Seigneur du Village, *M. Lobreau.*
VALERE, son fils, *M. le Jeune.*
LUCAS, Vigneron, *M. la Ruette.*
NANETTE, sa femme, *Mme Favart.*
BABET, leur fille, *Mme. la Ruette.*

Lucas, *Nanette* & *Babet* sont devant leur porte occupés à divers ouvrages. Ils dissertent à leur mode sur l'amour & tâchent de le définir. *Babet* écoute avec simplicité. Elle demande si un jeune-homme bien vêtu est un amoureux, qu'elle en a rencontré un dans le bois. Cet aveu découvre à la mere que sa fille a de l'inclination pour ce jeune homme, qui est le fils du Seigneur du village. *Babet* rend compte ainsi de ce qui lui est arrivé.

ARIETTE.

Maman, s'il faut vous le dire,
Toujours je désire
Qu'il soit près de moi;
Sans le vouloir, je soupire.

Et j'y pense toujours sans trop sçavoir pourquoi.
Si c'est l'amour, dont mon ame
Eprouve la douce flamme,
C'est un grand malheur
Qu'il soit un Seigneur,
Mais cela n'éteint point l'ardeur
De mon cœur ;
Oui, c'est malgré moi, ma mere ;
Mais je ne sçais comment faire,
J'aimerois bien mieux
Qu'il fût amoureux,
Et qu'il brulât des mêmes feux,
Que ses yeux.

Maman chaque fois
Que je vais au bois,
Ah ! je crois entendre
Le son de sa voix,
D'un ton si flatteur,
Si plein de douceur,
Si tendre
Qu'il gagnoit mon cœur,
Il disoit tout bas ;
O Dieux ! que d'appas !
Que vouloit-il dire ?
Ne me trompez pas.
Il suivoit mes pas,
De mon embarras
Vouloit-il donc rire ?

S'il n'a point d'amour,
C'eſt un méchant tour
De venir ici
M'en donner ainſi,
Et n'en pas prétendre auſſi;
Moi! je l'oubliérois!
Non je ne ſçaurois,
Mon cœur conſervera ſes traits
A jamais.
Oui, j'oſe enfin vous le dire;
Maman, je ne puis m'empêcher
De l'aimer.
Sans le vouloir, je ſoupire,
Et c'eſt pour toujours qu'il a ſçu me charmer.

Lucas reſté ſeul, ſe plaint des peines qu'il endure, il maudit ſon état.

ARIETTE.

Penché ſans ceſſe vers la terre,
Courbé ſous le poids accablant
Du travail & de la miſere,
Qu'un vigneron a de tourment!
L'automne, ça ſeroit merveille:
Nul chagrin: le jus de la treille,
Quand on en a, ſçait l'adoucir;
Mais ce n'eſt qu'apparence vaine,
De ces biens il n'a que la peine,
Les autres en ont le plaiſir.

Nanette arrive fort en colere contre

ſa fille, qui ne veut pas ſe marier & refuſe un certain *Lubin* qui eſt riche & qui la recherche. Elle s'emporte contre ſon mari, parce qu'il ne prétend pas que *Babet* ſoit malheureuſe & qu'elle épouſe un homme qu'elle n'aime pas. *Nanette*, en feignant de la douceur & de la complaiſance, ramène *Lucas* à ſon avis, qui cependant lui reproche ſa curioſité & ſa déſobéiſſance continuelle, malgré ſes proteſtations contraires & à ce ſujet, il lui rappelle le conte de la *Barbe bleue* qui n'a fait ni dû faire un grand effet, quoique cette préparation ſemble néceſſaire pour annoncer le dénouement. *Nanette* ſe promet bien, ſi le cas ſe trouvoit, de n'être pas auſſi curieuſe que ſa fille qui a fait uſage de la clef défendue.

Le Seigneur du village arrive avec ſon fils : il s'eſt apperçu de l'amour que ce jeune homme a pour *Babet*. Il ſe rend juſtice & ſe reſſouvient qu'il ne doit qu'à la fortune la qualité de ſeigneur, & non pas à la naiſſance : il ſe propoſe d'unir ces deux amans, ſi l'inclination de *Babet* répond à celle de ſon fils. Il parle au pere & à la mere de *Babet* ſur ce qu'ils ont projetté pour marier leur fille. La mere

convient que cette derniere en aime un autre que celui qu'on lui destine. Il veut l'engager à ne la pas contraindre, mais elle allégue qu'il faut qu'à son exemple sa fille soit obéissante. Le seigneur se charge de trouver un mari à *Babet* & de payer les frais de la nôce, mais il impose une condition. Il confie à *Nanette* une boëte fermée avec défense de l'ouvrir; & si elle céde à la curiosité, il déclare que *Nanette* & *Lucas* ne seront plus maîtres de dispóser de leur fille. Ils y consentent. *Lucas* reçoit en garde la clef de la boëte : le seigneur le croit assez prudent pour ne pas la remettre à *Nanette*.

Valere a un entretien avec sa chere *Babet*, il lui surprend l'aveu d'en être aimé. *Nanette* & *Lucas* habillés superbement des bienfaits du seigneur, font fuir nos jeunes amans. Dans cette scéne *Nanette* examine curieusement la boëte mistérieuse. Elle se donne des airs & veut apprendre à son mari comment il faut être galand. *Babet* revient après le départ de ses parens, son amant la suit & lui demande pourquoi elle n'a pas encore changé d'habits : elle lui répond.

ROMANCE.

Je ne veux plaire à personne,
Si j'ai ſçu vous enflammer,
Toute parure m'eſt bonne :
De l'éclat que l'art ſeul donne,
Ai-je beſoin pour aimer ?

Mon amour eſt ma richeſſe ;
Votre cœur eſt tout mon bien,
Que j'en ſois toujours maîtreſſe :
Gardez-moi votre tendreſſe,
Je ne déſire plus rien.

Quoique la roſe nouvelle
Ne change point ſes couleurs,
Zéphir la trouve plus belle,
Zéphir chaque jour pour elle,
Sent accroître ſes ardeurs.

L'Auteur ſemble oublier dans ces couplets le ton de ſimplicité dont il a fait la baſe du caractere de la jeune *Babet*, & lorſque *Valere* paroît craindre que ſon pere ne veuille pas conſentir à leur mariage, elle lui répond : *Tenez, Valere, ne nous marions pas, je vous aimerai bien ſans cela.*

ARIETTE.

Oui, cher amant, goûtons le bien suprême :
Aimez Babet autant qu'elle vous aime :
L'amour suffit, & quand on s'aime bien,
Le nom d'époux ou d'amant ne fait rien.
 L'époux a-t-il donc tant de charmes,
 Pour le préférer à l'amant ?
 Et pourquoi chercher des allarmes ?
 Nous nous aimons trop tendrement
 Pour ne pas perdre au changement.
 Oui, cher amant, &c.

L'ignorance fait faire quelquefois des singulieres distinctions.

Le seigneur surprend son fils dans ce tendre entretien. Il interroge *Babet* en particulier, il s'assure de sa candeur & de ses sentimens. *Lucas* & *Nanette* reviennent sur la scéne avec la boëte. La femme brûle du désir de voir ce qu'elle contient. Le mari refuse la clef, mais il se laisse fléchir, parce que sa femme se trouve mal & le menace de mourir : elle ouvre la boëte & y trouve des bijoux, & entr'autres, un riche collier dont elle se pare. Le seigneur survient & la surprend. Suivant les conventions, le sort de *Babet* est à sa disposition, il la donne à son

fils & lui assure une fortune considérable.

Telle est la marche de cette piéce, dont les scénes manquent quelquefois de liaison. L'idée de la boëte paroît peu nécessaire pour engager *Nanette* & *Lucas* à accorder leur fille au fils du seigneur, & l'on ne voit pas trop quelle morale on peut tirer du dénouement. Plusieurs morceaux de musique répandus dans ce Drame, ont été justement applaudis & font désirer que l'amateur qui a bien voulu contribuer souvent aux plaisirs des connoisseurs, veuille ne pas quitter une carriere qu'il parcourt avec succès.

Les Amans de Village.

On donna le 26 Juillet la premiere représentation des *Amans de village*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, paroles de Monsieur *Riccoboni*, musique de Monsieur *Bambini*. Cette piéce dont l'intrigue n'est pas plus neuve que le titre, n'a pas été accueillie.

L'anneau perdu & retrouvé.

Le 20 Août on donna sur le théatre italien une premiere représentation de l'*Anneau perdu & retrouvé*, Opera-comique, en deux actes, mêlé de morceaux de musique, paroles de Monsieur

Sedaine, musique de Monsieur B....

L'Auteur nous apprend dans un avertissement, que le 5 Mars 1761, on représenta sur le théatre de l'Opera-comique, une piéce intitulée *Les bons Comperes*, ou *les bons amis*, qui n'eût point de succès, malgré les corrections qu'il s'engageât à y faire du jour au lendemain : cependant séduit par des beautés répandues dans la musique, il se mit en tête de raccomoder cette piéce, qui entre ses mains est devenue un ouvrage absolument neuf. Dans la premiere piéce, il n'y avoit que cinq personnages, & l'intrigue étoit double ; dans celle-ci, l'intrigue est simple, & il y a douze acteurs. Le plan, la marche, les mœurs, les caracteres sont différens.

EXTRAIT de l'anneau perdu & retrouvé.

ACTEURS.

M. LAURENT, moitié manant, moitié bourgeois, *M. la Ruette.*

Madame LAURENT, femme de M. Laurent, *Mme. Berard.*

COLIN, amant de Rose, *M. Clairval.*

ROSE, amante de Colin, *Mme. la Ruette.*

NICE, petite Payſanne, *Mlle Colet.*
Le Magiſter, *M. Lobreau.*
JACQUES, *M. Champville.*
THOMAS, *M. Desbroſſes.*
Madame THOMAS, *Mlle. Deſglands.*
GUILLAUME, *M. Audinot.*
Un Payſan, *M. Baletti.*
Deux Danſeurs.

Le théatre repréſente une campagne, une maſure démolie. Sur un des côtés eſt un orme creux avancé ſur la ſcéne. Le lieu eſt entierement ſauvage.

Madame *Laurent* & *Colin* ouvrent la ſcéne par un *Duo*. *Colin* lui dit qu'il a découvert que ſon mari aime ſa future; Madame *Laurent* n'en veut rien croire. *Colin* a tout appris de la petite *Nice* qui arrive : elle répete à ſa marreine : qu'étant dans la grange, elle a entendu Monſieur *Laurent* qui diſoit à *Guillaume* : » *Guil-* » *laume*, elle a perdu ſon anneau de ma- » riage, je l'ai trouvé, & je veux le lui » rendre par un ſtratagême...... il faut » que tu contrefaſſes le revenant. Tant » y a que mon parrein a chanté ſa chan- » ſon.

Madame *Laurent* veut qu'elle la diſe.

CHANSON.

Est bien venu quiconque apporte,
Soit un ami, soit un mari,
Et quand l'amour frappe à la porte,
Toc, toc, toc,
Il ne dit jamais que c'est lui:
Qu'importe?
On n'en dit pas moins grand merci.

Colin conseille à Madame *Laurent* & à *Nice* de dire qu'il part dans l'instant pour la ville, parce qu'il vient d'apprendre que son oncle est mort; que c'est le seul moyen de se venger de Monsieur *Laurent*. Il arrive: *Nice* l'a déjà instruit du prompt départ de *Colin*. Il vient partager le chagrin de son ami & l'affermir dans la résolution où il semble être de partir aussitôt, & il en donne pour raison, que lorsqu'un homme est mort, chacun cherche à piller la succession. *Rose*, avertie par Madame *Laurent*, accourt pour engager *Colin* à ne se pas mettre si tard en voyage. » Ne t'inquiète pas, lui « dit *Colin*, aye sur-tout soin de l'anneau » que je t'ai confié, si quelque sorcier se » trouvoit, il pourroit nous arriver mal» heur. »

Il est vrai que *Rose* a perdu son anneau, c'est ce qui la désespere ; restée seule, elle chante.

ARIETTE.

Tout en ce jour est un chagrin pour moi ;
Il part, il part pour un voyage,
Et j'ai perdu le premier gage
Que j'ai reçu de sa foi....
Cherchons... cherchons... je crois le voir.
Ciel ! non... Je perds tout espoir.
De cet anneau je ne regrette
Ni l'éclat, ni l'or, ni l'argent ;
J'en donnerois vingt fois autant,
Pour n'en être pas inquiéte ;
Mais je l'ai reçu de sa main ;
Mais le nom, le nom de Colin,
Mais son nom s'y lit en cachette,
Doux présage d'un doux lien,
Son nom s'y joint avec le mien.
Tout en ce jour, &c.

Le malin *Laurent* a vu *Colin* s'éloigner : il trouve *Rose* seule & saisit cette occasion pour exécuter son dessein. » Vous » avez perdu, dit-il, votre anneau de » mariage, ... où votre nom & celui de » *Colin* étoient écrits ; c'est un grand mal» heur, c'est le diable qui l'a. » Il lui con-

te ensuite qu'il y'en a déja neuf qui sont morts par un semblable accident, mais qu'il a un livre..... » Hé! que fait ce » livre, demande *Rose*? ce qu'il fait, » ah! ah! répond *Laurent*, avec sept » mots & trois syllabes qui sont dedans, » en les disant à rebours, il faut que le » diable rende tout. » Il apperçoit des paysannes qui s'approchent & recommande à *Rose* de ne parler à personne de ce qu'il lui a dit, & de venir le trouver, à la même place, une heure avant le lever de la lune.

Colin a informé le *Magister*, *Jacques*, *Lucas* du mauvais dessein de *Laurent* sur sa future; tous sont résolus de lui faire peur. Un garçon apporte une manne remplie de robes noires, de masques &c., qui ont été pris dans le magasin du château. Ils se déguisent. Madame *Laurent* & Madame *Lucas* arrivent, on leur recommande le silence. *Nice* avertit que *Laurent* & *Guillaume* approchent. Tous se cachent. *Guillaume* n'auroit pas accompagné *Laurent*, s'il avoit sçû qu'il eût voulu le mener de ce côté, où il y a un revenant. *Laurent* se moque de sa frayeur. Il n'est inquiet que de *Rose* qui n'arrive

point. Pendant qu'il écoute, *Colin* s'approche de *Guillaume* & lui fait toucher son masque. On juge de la frayeur de ce paysan. *Rose* arrive : elle se meurt de peur. *Laurent* lui fait entendre que le diable pourroit lui ordonner de l'embrasser, *lui Laurent*, & que *Colin* dans l'instant court un grand danger. Il lit dans son livre, & le chœur des paysans répete les dernieres syllabes : ce qui étonne *Laurent*. Pendant ce tems, *Colin* se glisse auprès de *Rose*, se fait reconnoître à elle, & l'engage à le suivre. Madame *Laurent* prend la place de *Rose*. *Laurent* cajole sa femme, croyant toujours parler à *Rose*, il lui baise la main, il veut l'embrasser, aussitôt il se fait un grand bruit & l'on enléve *Guillaume*, tandis que les autres paysans se jettent sur *Laurent*. Madame *Laurent*, qui craint que son mari ne soit assommé, se fait reconnoître. *Laurent* est bafoué, il rend l'anneau & la piéce est terminée par un vaudeville.

Cette piéce, dont le second acte surtout est une pure bouffonnerie, exige une précision singuliere dans le jeu des acteurs ; & ne doit point être jugée, à la lecture, avec sévérité. On peut la re-

garder comme une petite débauche d'esprit, & sçavoir quelque gré à Monsieur *Sédaine*, d'avoir ramené ce sujet à une sorte de décence dont il ne paroissoit pas susceptible.

Le samedi 27 Octobre, les Comédiens Italiens représenterent, à Fontainebleau, sur le théatre de la Cour, le *Dormeur éveillé*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. Le Dormeur éveillé.

Quoique les Auteurs des paroles & de la musique soient anonymes, & qu'ils ne fassent pas profession par état des arts dont ils donnent de brillantes productions, on ne doit pas laisser ignorer que la musique est du même amateur qui a tant été applaudi à la ville, dans la parodie du *Peintre amoureux de son modéle*, qui depuis l'avoit été à la Cour, dans un ouvrage du grand genre (Isméne & Isménias.) & qui, continuant à consacrer ses talens à l'amusement de son souverain & de son maître, paroît avoir rempli son objet dans cette derniere production; puisqu'après une premiere représentation, une seconde a été demandée.

Le ſujet eſt tiré des *Mille & une nuit*, contes très-connus & entre les mains de tous les lecteurs.

L'action du Drame commence après que, par ordre du *Caliſe Arourt Alraſchid*, un Bourgeois de *Bagdad*, nommé *Abouhaſſan*, a déja été enlevé une fois, pendant un ſommeil artificiellement procuré par le *Caliſe* lui-même, déguiſé en marchand. Tranſporté dans le Palais & ſur le trône du ſouverain des croyans, perſuadé qu'il l'étoit devenu, enſuite remis dans ſa maiſon, *Abouhaſſan* avoit été corrigé, comme fou, des prétendues viſions qu'il avoit racontées.

Le même *Caliſe* voulant s'amuſer une ſeconde fois du pauvre *Abouhaſſan*, & en même tems le conſoler des chagrins qu'il lui avoit occaſionnés, cherche à s'introduire encore dans la maiſon de ce Bourgeois. Il y parvient. *Abouhaſſan* eſt naturellement ami de la ſociété, mais devenu miſantrope par le nombre d'injuſtices & de perfidies qu'il a éprouvées, il a juré de ne revoir jamais deux fois le même convive, qu'il choiſit ordinairement parmi les étrangers qui arrivent à *Bagdad*. Malgré cette réſolution, le *Ca-*

life, sous la même forme de marchand de *Mouſſoul*, ſurmontant les craintes qu'*Abouhaſſan* doit avoir de ſa premiere aventure, l'engage à lui donner encore à ſouper. C'eſt ici que commence l'action du Drame. Pendant le ſouper, une poudre ſoporifique, adroitement inſinuée par le *Calife* dans la coupe d'*Abouhaſſan*, le plonge dans un profond ſommeil. Le *Calife* ſe retire. Des eſclaves préparés, & qui ont reçus leurs ordres, profitent de ce moment pour enlever *Abouhaſſan*. La ſcéne change. Tout eſt tranſporté dans un ſalon du palais des Califes. *Abouhaſſan* y paroît endormi ſur un ſopha. Il eſt fort étonné, à ſon reveil, de ſe trouver une ſeconde fois dans ce même palais où il croît avoir régné. La correction qu'il a éprouvée, pour avoir donné dans une pareille illuſion, produit en lui des frayeurs mortelles ſur l'événement de cette ſeconde métamorphoſe. Il prend le parti de feindre qu'il dort encore, pour mieux obſerver ce qui ſe paſſera. Tout concourt à le tromper ſur ſa grandeur imaginaire. D'un côté un Viſir le preſſe de s'éveiller pour vaquer aux ſoins de ſon Empire; d'un autre,

une troupe choisie de sultanes l'environne en formant autour de lui des danses voluptueuses & témoignent le plus grand desir de lui plaire. Parmi ces sultanes, il est une *Zulime* qu'il avoit déja remarquée pendant son premier séjour involontaire dans ce palais. Tout déterminé qu'il est à croire ce séjour & ce régne fantastiques, l'image de cette *Zulime* n'a pu s'effacer de son cœur : il concevoit bien que ce qui lui étoit arrivé n'avoit rien de réel, excepté l'amour que cette jeune beauté lui avoit inspiré. C'est ce sentiment qui va le faire retomber dans une nouvelle erreur. Nous passons sur ce que produisent les efforts que l'on fait pour fortifier l'illusion d'*Abouhassan*. On lui annonce enfin qu'une affaire, dont la décision demande toute la sagacité de Sa Hautesse, exige qu'il se rende au divan. Une femme âgée poursuit un homme, contre lequel elle demande justice. Ils ont déja forcé les premieres portes : ils parviennent à celle de la salle du *Calife*. Cette femme est la mere d'*Abouhassan*, l'homme est le faux marchand de *Moussoul*. Ils parlent tous deux en même tems. Au milieu de leur débat, *Abou*

hassan, que son amour pour *Zulime* a séduit, voudroit bien ne pas reconnoître, ou plutôt ne pas être reconnu de sa mere. Celle-ci se plaint du faux marchand de *Moussoul* : elle l'accuse d'être, pour la seconde fois, l'auteur de tous les maux qu'ont attiré sur son fils ses visions fantastiques & sa dignité imaginaire. Nous avons omis de dire qu'au commencement de ce Drame, cette bonne mere fait tous ses efforts pour congédier le faux marchand, lorsqu'il vient la seconde fois passer la soirée avec son fils. Ici elle reproche à ce fils, par une ariette, dont le chant & les paroles sont touchantes, l'ingratitude qu'elle éprouve de sa part, pour prix des soins avec lesquels elle a élevé son enfance. *Abouhassan*, pressé par ses remords, s'attendrit & finit par tomber aux genoux de sa mere. Il lui jure de n'être plus Calife de sa vie. Il le déclare au Visir, & se félicite d'être débarrassé du fardeau de la grandeur. Le vrai *Calife* alors reparoît dans tout l'éclat de la majesté souveraine. Il dit à *Abouhassan* que jusqu'à ce moment il l'avoit amusé ; mais qu'alors il l'intéresse. Le *Calife* veut le récompenser de

tout le plaisir qu'il lui a procuré. Il permet à *Abouhassan* de demander ce qu'il voudra. Celui-ci borne ses vœux à demeurer toujours auprès de la personne du *Calife*. Cette grace lui est accordée; mais son maître lui fait appercevoir que ce bonheur seroit imparfait sans la belle *Zulime*. *Abouhassan* se jette aux genoux du *Calife* : il est renvoyé, par lui, à ceux de *Zulime*. Cette jeune sultane, que les preuves de l'amour d'*Abouhassan* ont touché, consent facilement à remplir ses vœux & les intentions du *Calife*. Tous les esclaves & ce qui forme la Cour du *Calife*, est réuni par son ordre, pour célébrer le bonheur qu'il vient de procurer.

Le Mariage par capitulation.

Le 4 Décembre, les Comédiens risquérent une représentation du *Mariage par capitulation*, comédie en un acte, paroles de Monsieur *Dancourt*, musique de Monsieur *Rodolphe*. Cette Piéce, qui n'a pas été redonnée, a mis le Public dans l'impossibilité d'encourager les vrais talens du musicien.

Le Serrurier.

A cette Piéce, les Comédiens firent

succéder le 20 Décembre, *le Serrurier*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes; dans laquelle le Public trouva quelques morceaux de musique dignes d'être applaudis. Ils sont de Monsieur *Côte*.

L'Inconstant fixé.

Si souvent, avec justice, le Public se plaint qu'on risque au théatre des Piéces qui n'auroient jamais dû y paroître; quelquefois, avec la même justice, il pourroit réclamer contre les arrêts qui en ont écarté plusieurs ouvrages dignes de lui plaire. Il n'est pas facile de discerner la raison des refus fréquens qu'éprouvent quelques Auteurs, dont les productions sont au-dessus du médiocre, tandis que d'autres, flétris par des chutes non douteuses, font recevoir les leurs avec acclamations.

Les Comédiens, certainement ont un goût naturel que l'expérience a dû fortifier. Ils sentent, souvent mieux qu'un sçavant, l'effet que peut produire une situation. Ils décideront, avec justesse, si la longueur du dialogue fait languir la scéne: si les pensées, toutes brillantes qu'elles paroissent à l'auteur, sont déplacées: si les caracteres sont suivis, enfin si la marche de la Piéce est ou n'est pas

défectueuſe; pourquoi ſe trompent-ils ſi ſouvent dans leurs déciſions? Pourquoi proſcrivent-ils des Drames, qui pouvoient réuſſir, & pourquoi en adoptent-ils, dont la chute, à leurs yeux mêmes, étoit immanquable? Eſt-ce que dans leurs aſſemblées, il ſe trouve des jours marqués pour la ſévérité & d'autres pour l'indulgence, comme dans l'almanach de Liége, on diſtingue des jours heureux & malheureux? La raiſon de ces biſarres procédés, ne ſe rencontreroit-elle pas plutôt dans la valeur des rôles qui plaiſent ou déplaiſent aux ſujets qui ſoupçonnent les devoir remplir? Dans la faveur que l'on accorde plutôt à un auteur qu'à un autre? Dans cet eſprit de parti qui régne ordinairement dans toutes les compagnies? Si quelque ſévérité peut être exercée, ce n'eſt qu'envers les auteurs qui, déja couronnés par des ſuccès, ſe ſont négligés dans un nouvel ouvrage. Les coups d'eſſais méritent l'indulgence la plus décidée, dès lors qu'ils préſentent le germe du talent. On ne débute pas toujours par un chef-d'œuvre. C'eſt à la vue de ſes premieres fautes, que le génie ſe développe. A l'*Etourdi*, nous devons le

Miſantrop e

Misantrope : aux *Freres ennemis*, *Athalie* ; & pour ne nous pas trop écarter de notre sujet, c'est au *Diable à quatre*, que nous avons l'obligation du *Roi & du Fermier*, de *Rose & Colas*, & surtout du *Philosophe sans le sçavoir*, dont le succès pourroit peut-être enlever au théatre italien un de ses Poëtes favoris.

On nous pardonnera cette disgression, en faveur de la Piéce dont nous allons donner l'extrait.

Au mois d'Août, Monsieur *Gamniride* fit imprimer l'*Inconstant fixé*, Comédie en trois actes mêlée d'ariettes. L'auteur avoue, dans un avertissement, que cette Piéce, présentée aux Comédiens Italiens, a essuié un refus : *il appelle d'un tribunal juge & partie, aux lumieres duquel*, pour l'émulation des auteurs, *ces sortes d'ouvrages sont soumis*, au suprême tribunal du Public, seul en droit de juger de l'incompétence des juges & de réformer leurs sentences arbitraires.

Extrait de l'Inconstant fixé.

ACTEURS.

Le Marquis de VALCÉ.
Madame CLEVILLE, riche Veuve.
FANY, niéce de Madame Cléville.
ISETTE, fille d'un Fermier, & filleule de Madame Cléville.
FRONTIN, Valet-de-Chambre du Marquis.
BRIFORT, } Piqueurs.
LUCAS. }

Le Marquis de *Valcé* se fait un jeu d'être infidéle : il a quitté *Fany*, niéce de Madame *Cléville*, pour une Comtesse ; la Comtesse pour Madame *Cléville*, & Madame *Cléville* pour *Isette*, filleule de Madame *Cléville*, dans la terre de laquelle il vient passer quelque tems. Il ouvre la scéne avec *Frontin*, qui lui reproche son inconstance. *Valcé* fait l'éloge de la petite fermiere & prétend que ce n'est pas sa faute, si lorsqu'il aime une femme, il s'en présente une plus jolie.

ARIETTE.

A de beaux yeux rien ne résiste,
Ils dégagent de tous sermens ;
L'amour n'existe
Que dans le changement.

A de beaux yeux rien ne résiste.
Oh ! vous qui comme moi,
Par de fausses tendresses,
Avec si peu de foi,
Trompez tant de maîtresses,
Si l'on vous demande pourquoi,
Répondez avec moi :
A de beaux yeux, &c.

Isette entre avec une corbeille où il y a un bouquet : elle feint que ces fleurs sont destinées à *Colin* son amant. *Valcé* lui déclare qu'il l'aime mieux que tous les *Colins* de la terre. *Isette* n'en croit pas un mot.

ARIETTE.

Dans le Village
On vous connoît, Messieurs ;
Votre langage
Est peu fait pour nos cœurs ;
A Paris vous aimez pour plaire
Et pour charmer :
Dans nos hameaux, c'est le contraire,
Nous voulons plaire pour aimer.

L'indifférence d'*Isette* pour *Valcé*, n'est qu'une feinte ; elle l'aime, le lui avoue & sort pour préparer des bouquets

que lui demande Madame *Cléville*.

En arrivant, Madame *Cléville* reproche à *Valcé* qu'il s'amuse de tout, & que sa fureur est de plaire à toutes les femmes : elle prétend que le mariage seul pourra le fixer. Elle le quitte en lui annonçant l'arrivée de *Fany*, sa niéce, & le prie d'être discret avec elle & constant avec la tante.

Valcé seul, se plaint que toutes les femmes exigent de la constance, tandis qu'elles se plaisent à être infidelles. Elles entendent bien mal leurs plaisirs, car au vrai, dit-il, le changement des cœurs intéresse la moitié du beau sexe.

ARIETTE.

Elégantes & belles,
Qui dans vos humeurs chansonnés
Les amours infidéles,
De ces caprices revenez,
Vous ne sçavez ce que vous faites,
Si les amans
Etoient constans,
Que deviendroient tant de coquettes ?

Frontin vient lui annoncer qu'il s'est fait voir à *Fany* qui arrive. Au nom de *Fany*, *Valcé* sent renaître son amour

pour elle : mais il aime Madame *Cléville*, *Isette*, & de plus la *Comtesse*.... *Frontin* lui rend un billet de cette derniere qui lui donne son congé ; il sort pour la gagner, en apparenée de primauté ; & *Frontin* conclut de la conduite de son maître, en finissant ce premier acte, que s'il voit *Fany*, il en sera plus fou que jamais.

Valcé ouvre le second acte par l'ariette suivante.

ARIETTE.

Que servent les projets
D'asservir mille belles,
Sans être épris jamais
D'aucunes d'elles.

Un instant les détruit :
Tôt ou tard à mon âge,
L'amour enfin réduit
Le cœur le plus volage.

Plus il a sçu charmer,
Plus ce Dieu l'humilie.
Hélas ! s'il faut aimer
Une fois dans sa vie,
Que servent, &c.

Il a vu *Fany* & la trouve plus belle

que jamais : il l'avoue à *Frontin* qui survient, & ce dernier lui fait plaisamment la peinture de l'état de son cœur vis-à-vis de *Marton* suivante de *Fany*, qu'il a aimée, & c'est précisément l'histoire de *Valcé* avec *Fany*. Le maître se fâche de cette impertinence. Il est indécis. Doit-il ne plus penser à *Isette*? Abbandonnera-t-il l'espoir de trente mille livres de rente, que lui procurera son mariage avec Madame *Cleville*? Cédera-t-il aux charmes de *Fany*? *Frontin* lui conseille de les tirer toutes les trois à croix ou pile. Il décide qu'il faudroit être dupe pour lutter contre sa destinée, malgré son caractere, en ne s'attachant qu'à trois personnes.

ARIETTE.

Rien n'est pour rien
Dans la nature,
Un inconstant est la figure
Du tems qui mene tout à bien.
L'amant qui change
Est pour la vanité
De la coquette qui le venge
D'une infidélité.
Si la jeunesse

A ses plaisirs,
Il reste à la vieillesse
Les désirs.
Rien n'est pour rien, &c.

Madame *Cléville* surprend *Valcé* dans ses réflexions. Elle s'est apperçue qu'il n'a pu revoir *Fany* avec indifférence, & quoiqu'elle l'aime encore, s'il ne se décide pas à son sujet, elle lui déclare qu'il faudra qu'ils se séparent. A ce mot, *Valcé* lui rend ses lettres, il tire plusieurs portraits de ses poches, & ne trouvant point celui de Madame de *Cléville* pour le lui remettre, il se justifie ainsi.

AIR.

C'est dans mon cœur que trait pour trait,
Dans tout ne voyant que vous-même,
Je conserve votre portrait,
Pour vous apprendre comme j'aime.

La foible Madame *Cléville* n'est que trop portée à croire l'inconstant *Valcé*; elle se retire, en décidant qu'au retour de la chasse, ils déclareront leur mariage à *Fany*.

Fany, que *Frontin* a annoncé à son maître, vient rêver dans le salon à l'im-

fidéle *Valcé* & confier ses peines à l'écho qui répond aux paroles qu'on y articule. Cette scéne pourroit faire le plus grand effet au théatre & recevoir toutes les graces de la musique : elle est terminée par un *Duo* qui constate le pardon que *Fany* accorde à *Valcé*.

La jeune *Isette* vient interrompre cette conversation, elle a reconnu la perfidie de son amant & jure de ne l'écouter jamais : le ton dont elle le quitte ouvre les yeux de *Fany*, qui à son tour, veut rompre avec lui. *Valcé* feint de vouloir se passer son épée à travers le corps & sort pour aller se dégager, dit-il, & chercher une preuve convaincante qu'il sacrifioit une fortune considérable pour lui plaire.

Fany ne sçait que penser de l'étourderie de *Valcé*; elle interroge infructueusement *Isette*. Le bruit des cors l'avertit qu'elle doit se rendre auprès de sa tante, & cet acte doit finir par un *Quatuor* de chasseurs.

Le troisiéme acte se passe dans la forêt. L'ouverture commence par un orage, on entend le bruit du tonnerre. Deux piqueurs, écartés de la chasse par le mau-

vais tems, viennent se réfugier dans cet endroit de la forêt. L'un est effraié de la tempête, l'autre est aguerri & ne craint rien, il tâche de rassurer son camarade & lui fait la description d'une grande chasse. Cette scéne offre au Musicien les plus riches tableaux à rendre.

L'ôtage a séparé *Fany* du gros de la chasse; elle est tombée de cheval : *Valcé* l'a rencontrée & lui donne le bras. *Fany* est au désespoir de cet incident. Que pensera sa tante? Cette conjoncture améne un éclaircissement. *Valcé* a promis à *Fany* une preuve certaine de sa tendresse, il lui présente un billet, elle y lit ces mots.

» Je promets à *Fany* de n'aimer
» qu'elle, & de n'avoir jamais d'au-
» tre femme.

VALCÉ.

Ce billet détermine *Fany* à lui avouer qu'elle l'aime encore, mais pour ne plus craindre son inconstance, elle exige de lui la parole la plus sacrée. Il est prêt de jurer : un remords l'arrête. » Ah! » dit-il, je n'ai pas le front d'être par- » jure, je suis un perfide : apprends que

» *Valcé*, qui te proteste depuis ce ma-
» tin de n'aimer que toi seule, en di-
» soit autant à *la Comtesse*, à *Isette*, à
» la tante même, qu'il a trompé jusqu'ici
» toutes les femmes, & toi la premiere.

FANY *vivement*.

» Oh! Ciel!... Eh! que penses-tu
» dans ce moment!

VALCÉ.

» Je t'adore.

FANY.

» Sçais-tu comme on traite avec les
» ames qui connoissent les remords?...
» Leve-toi, tu m'es plus cher que ja-
» mais.

Madame *Cléville* surprend *Valcé* aux pieds de sa niéce; ils cherchent à l'adoucir, & *Isette* même prie pour eux.

DUO.

FANY. VALCÉ.

Qui nous égalera dans l'excès de nos feux?
Brûlez tous deux.

D'une éternelle flâme,
Nous n'avons plus qu'une même ame,
Qu'un regard dans les mêmes yeux.
Qui nous égalera dans l'excès de nos feux.
Nous séparer, c'est nous ôter la vie.
Faut-il à vos genoux....

Madame CLEVILLE.

Vous m'avez attendrie,
Mes enfans, levez vous.

Elle consent au bonheur des jeunes amans, si *Valcé* peut être constant jusqu'à son retour à Paris.

Valcé remercie Madame *Clévilke*, & adresse cette Ariette à *Fany*.

ARIETTE.

Après l'orage,
Le beau tems suit,
Le jour succéde à la nuit,
L'amant fidéle ou volage,
A sa tristesse la gaité.
Du papillon j'étois l'image,
Je le serai de la fidélité.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cette piece, c'est au Public

E v

à juger si l'Auteur a droit de réclamer contre la décision des Comédiens.

1765.

L'École de la jeunesse, ou le Barnevelt françois.

Quiconque lira avec attention la Piéce dont nous allons rendre compte, s'appercevra aisément qu'elle n'étoit pas destinée à tirer de la musique une partie de ses agrémens.

Dans la naissance du genre Lyri-comique, les tons de la Pastorale & de la Bouffonnerie étoient les seuls affectés à cette espece de Drame; maintenant il n'est rien à quoi il n'ose s'élever: scènes pathétiques, situations frappantes, tableaux terribles, tout est de son ressort, il embrasse tout, ce genre qui n'en est point un, réunit tous les genres, Parade, Bergerie, Féerie, Pastorale, Comédie, Tragédie. C'est un *je ne sçai quoi*, qui ne s'assujettit à aucune régle qui plaît, parce qu'il est nouveau, & dont la musique embellit les écarts, mais que le même esprit de singularité qui la fait naître, fera tomber aussi promptement qu'il s'est établit. Cette réflexion porte sur le genre en général, & non

sur la piece que nous allons extraire, & qui fut représentée pour la premiere fois le 24e Janvier de cette année. Les paroles sont de M. *Anseaume*, la musique de M. *Duni*.

Extrait du Barnevelt françois.

ACTEURS.

M. ORONTE, oncle de Cléon, *M. Caillot.*
SOPHIE, promise à Cléon, *Mme. la Ruette.*
DUBOIS, valet de M. Oronte, *M. Dehesse.*
HORTENSE, jeune veuve, *Mlle. Beaupré.*
FINETTE, Suivante d'Hortense, *Mlle. Desglands.*
MONDOR, ami d'Hortense, *M. la Ruette.*
DAMIS, *M. Desbrosses.*
JAVARD, Créancier de Cléon, *M. Regnault.*
Un Chevalier gascon, } *M. Trial.*
Un Baron, }
Un Chanteur, *M. Lobreau.*
Une Marchande de Mode, *Mlle la Font.*
Un Huissier, }
Un Brocanteur, } *M. Champville.*
Un Valet. }

Finette ouvre le premier acte avec *Dubois*, elle est envoyée par sa maîtresse Hortense pour parler à *Cléon*. *Dubois* ne veut pas la laisser entrer, il lui reproche que *Cléon* passe tous les

jours de sa vie dans la maison d'Hortense, dont la coquetterie attire les galans.

Oui, (dit-il) je vous le répéte,
Ce n'est qu'à force d'art qu'elle sçait les charmer.
Tout est faux dans son air, son maintien, sa parure,
Tout, jusqu'à son silence, annonce l'imposture.

Il ajoute que Cléon traite avec mépris pour elle, une fille aimable, & que sa conduite obligera bientôt son oncle à le proscrire. La matoise *Finette* se rit de la morale de *Dubois* qui, n'étant point écoutée, ne parviendra pas à rompre les chaînes de son maître.

M. *Oronte* entre une lettre à sa main. Il est en colere contre son neveu, qui abuse de ses bontés, & il prétend y mettre ordre. Dubois cherche à l'adoucir, en mettant sur le compte de la jeunesse, les égaremens de *Cléon*, il croit que Sophie le fera rougir de ses travers; mais Oronte lui répond qu'il a en vûe un autre parti pour *Sophie*. Il l'envoye porter sa lettre & lui recommande le secret.

Oronte déclare à *Sophie* qu'elle ne doit plus compter sur son hymen avec *Cléon*, qu'il a fait pour elle un choix

plus digne, mais cette jeune personne lui répond :

ARIETTE.

Ma flamme est trop chére à mon cœur,
Malgré les maux qu'elle me cause,
J'y trouve encor plus de douceur,
Qu'au changement qu'on me propose.
Pour moi, l'amour est un plaisir,
Même dans sa rigueur extrême...
Ah! si jamais l'ingrat que j'aime,
Sous mes loix pouvoit revenir ;
L'amour feroit mon bien suprême.

Oronte lui dit avec un ton de dépit.

Employez donc vos soins pour le rendre à lui-même,
Faites valoir les droits que vous donne l'amour,
Et disputez son cœur à la beauté qu'il aime.
Ce n'est qu'au nom de votre époux,
Que je pourrai le reconnoître.
Qu'il brise tous les nœuds qui l'empêche de l'être,
Ou qu'il craigne avant peu l'effet de mon courroux.

La tendre *Sophie* s'excite à prendre la défense de *Cléon* ; il arrive en petit maître, & après quelques complimens, il s'émancipe jusqu'à vouloir l'embrasser. *Sophie* le repousse & lui dit de réserver

ces transports pour *Hortense*. *Cléon* veut la désabuser, il s'offre de lui jurer.... mais elle demande pour preuve de son amour, qu'il ne mette plus d'obstacle à leur hymen. Cléon se trouve assez embarrassé ; pourquoi chercher la peine, dit-il, l'hymen est une chaîne, l'amour est un plaisir ? Sophie est indignée de cette réponse, & sort en protestant qu'elle va faire tous ses efforts pour étouffer le penchant qui l'attache à lui.

Cléon est médiocrement affecté du courroux de *Sophie*, mais il ne soutient pas de même les reproches de son oncle, qui en entrant a vu sortir *Sophie* en larmes : il feint avec lui, il promet de ne plus revoir *Hortense*, & de rendre son cœur à *Sophie*. C'est à ce prix qu'Oronte met le retour de son amitié, *Cléon* s'entretient assez long-tems avec Dubois. On annonce Damis. Ce *Damis*, personnage froid, & fort ressemblant au *Philinte* du glorieux, & qui même se trouve ici presque dans la même position, vient déclarer qu'il aime *Sophie*, & demander à *Cléon* pour qui, d'elle ou d'*Hortense*, il se décide. La scène s'échauffe. Des Créanciers arri-

vent. Un Huissier est de la partie. Finette entre en même-tems avec *Mondor*, qui vient avertir Cléon, combien *Hortense* est courroucée contre lui. *Cléon* donne rendez-vous à *Damis*, qui se trouve insulté du ton avec lequel il lui a répondu, il se débarrasse des autres, & sort avec Mondor & *Finette*.

Au second acte la scène est transportée chez Hortense : elle entre, la lettre de M. *Oronte* à la main, & se plaint des termes insultans qui y sont employés. *Mondor* approuve la colère qu'elle fait paroître, & Finette lui conseille de se venger du bon-homme, en épousant Cléon : c'est une nécessité que ce mariage, puisque lui seul peut fixer chez elle la fortune qui commence à s'éloigner. *Cléon* se présente, & boude un peu d'abord, mais l'assurance qu'il donne d'oublier Sophie & de braver son oncle, rétablit le calme entre *Hortense* & lui. *Mondor* a fait préparer un bal, il attend le Héros des Chanteurs. Un *Brocanteur* de bijoux arrive : en un moment, par les artificieuses menées de *Finette* & de *Mondor*, *Cléon* lui achete pour cinq cens louis de diamans, dont

il fait présent à *Hortense*. Mais lorsqu'il est question de payer, le Juif ne veut point se contenter d'un billet de *Cléon*, qui est obligé de lui donner deux cens louis comptant, & le reste de la somme en billets au porteur. Des joueurs viennent faire la partie de *Cléon*, & tandis qu'il se met au jeu, le Chanteur qui a été annoncé chante l'Ariette suivante, que *Mondor* accompagne sur le clavessin.

ARIETTE.

Laissons gronder la sagesse,
Elle aura son tour un jour,
Ne suivons dans la jeunesse
Que les plaisirs & l'amour,
Sans retour le tems s'envole,
Et trompe notre désir;
Mais Themire on s'en console,
Quand on a l'art d'en jouir.
Laissons, &c.

Cléon perd tout ce qu'on peut perdre dans la partie qu'il vient d'entamer. On apporte des Dominos, des musques arrivent, pendant que *Mondor* danse ridiculement un menuet avec Hortense,

Damis qui est du nombre des masques, fait ressouvenir Cléon du rendez-vous qu'il a accepté. Ils sortent ensemble, *Dubois* tout essoufflé, accourt, interrompt la danse & demande *Cléon*. Il apprend qu'il est sorti avec un masque. Il ne doute point que ce ne soit Damis. Il prie, il presse tous les assistans de courir après eux : à l'instant, » ils s'égorgent peut-être, dit-il, vous êtes ses » amis..... pour cette fois du moins, » soyons lui bons à quelque chose. « L'acte finit par un chœur.

C'est dans la maison d'*Oronte* que se passe le troisieme acte, moitié dans un salon, moitié dans un cabinet.

Cléon s'est battu contre Damis & l'a blessé. Il revient avec *Mondor*. Cet indigne ami, dont le caractère, tout odieux qu'il est, n'a que trop de modèles dans la société, *Mondor* acheve d'empoisonner le chœur du jeune Cléon par les plus détestables conseils. Il lui représente que son duel peut avoir des suites qui l'obligeront à se cacher, que pendant ce tems *Hortense* sera désespérée ; qu'il doit se décider entre elle & *Sophie*. Que s'il aime la premiere, elle est déterminée à

fuir avec lui au bout de l'univers. Ensuite il lui insinue que pour partir, il faut avoir des fonds. *Cléon* avoue qu'il est sans ressource, & *Mondor* lui réplique qu'à sa place, il feroit moins embarrassé. Enfin Cléon intérieurement se détermine & donne rendez-vous à Cléon pour le lendemain. *Dubois* arrive la larme à l'œil, il raconte à *Cléon* avec quelle bonté *Sophie* a plaidé sa cause devant son oncle; mais *Cléon* tout entier au projet qu'il médite, n'écoute rien, & se retire précipitamment à la vue de *Sophie*. Cette aimable fille s'informe à Dubois, si son amant n'est point blessé, s'il parle d'elle. Pour toute réponse, Dubois lui conseil d'aller se reposer, & sort avec elle.

Le Théâtre change & représente le cabinet d'Oronte, sur un des côtés on voit un sécretaire. *Cléon* arrive une bougie à la main, il avance jusqu'au sécretaire, il en a la clef, il la pose dans la serrurre... Un remords le prend, il veut fuir, mais en retirant sa main le sécrétaire s'ouvre. Cléon cherche de l'argent; il ne trouve qu'un porte-feuille, & que contient ce porte-feuille, un te-

ſtament dans lequel ſon oncle l'inſtitue unique légataire? ce trait porte la mort dans le cœur de *Cléon*. Au milieu de ſes tranſports, le coquin de *Mondor*, dont l'apparition eſt d'autant plus ſinguliere, qu'on ignore abſolument par quel moyen, au milieu de la nuit, il a pû s'introdnire dans la maiſon; *Mondor*, dis-je, vient ſommer Cléon de ſa parole, & ſçavoir ſi enfin il s'eſt pourvû de fonds pour partir. Quelques affreux que ſoient les reproches que *Cléon* fait à *Mondor*, ils ſont foibles en comparaiſon de ce que mérite ce monſtre, il ſort. *Dubois* veut arrêter *Cléon*, qui cherche à l'éviter. Cet infortuné fuit, montrant le ſécrétaire ouvert : » tiens, » dit-il, regarde l'ouvrage de ma main; » *Sophie* ſe trouve ſur ſon paſſage, elle cherche en vain à s'inſtruire de ce qui vient de ſe paſſer, Cléon la laiſſe, en lui diſant :

Je ſuis un monſtre, odieux à moi-même.
Je vais cacher ma honte & mon indignité.

SOPHIE.

Non, demeurez, non Cléon, je vous aime;

CLEON *sortant.*

Haïssez-moi plutôt, je l'ai bien mérité.

Oronte vient sur ces entrefaites. Il s'apperçoit qu'on a forcé son sécretaire. *Sophie* & *Dubois* implore cet oncle trop bon en faveur de son nevêu. Il ordonne à *Dubois* de le faire venir. J'y vais aussi, dit *Sophie*, » peut-être

S'il reconoît ses torts, son bonheur en ce jour
Sera l'ouvrage de l'amour.

Sophie & *Dubois* n'avoient pas besoin d'efforts pour attendrir *Oronte*; il n'est que trop porté à pardonner à son neveu. Ce n'est même qu'avec peine qu'il renferme sa tendresse.

ARIETTE.

Taisez-vous, ma tendresse,
Cachez-vous au fond de mon cœur.
Cléon revient de son erreur,
Et dans le trouble qui le presse,
Il entend la voix de l'honneur.
O jour heureux! jour d'allégresse!

Taisez-vous ma tendresse,
Cachez-vous au fond de mon cœur.

Si je vous croyois aujourd'hui,
Je courrois au devant de lui,
Au lieu d'un Juge inéxorable,
Il ne verroit qu'un tendre ami...
Taisez-vous, &c.

Cléon, amené par *Sophie*, tombe aux genoux de son oncle. Il fait en rougissant, l'humiliant aveu de son crime. Il lui dit un éternel adieu, ainsi qu'à *Sophie*. *Oronte* lui demande comment, sans besoins, il a pu se porter à ce honteux excès: *Cléon* lui retrace tous ses égaremens: Cette aveugle passion, qui l'eut porté à assassiner, si l'indigne objet qui l'avoit fait naître, l'eut exigé; enfin le déchirement de son cœur, à la lecture de cet acte qui le nomme héritier.

La bonté le dicta (dit-il) le crime le déchire.

La pensée n'est pas juste. Ce n'est pas le crime qui fait déchirer ce testament, c'est le repentir du criminel.

A ce trait, *Oronte* demeure éperdu; il pardonne à son neveu, l'unit à *Sophie*, & termine la Piéce par cette morale.

Souvent des cœurs bien nés, & que l'honneur anime,
Se trouvent renversés par un choc imprévu.

C'est un bonheur pour eux de voir de près le crime :
Ils en connoîssent mieux le prix de la vertu.

On voit par ce précis combien le ton de cette Piéce est éloigné du genre de l'Opéra bouffon. La musique coupe continuellement l'intérêt, & les ariettes peuvent, sans nuire au Drame, en être détachées. On regrette que *Sophie* ait si peu de jeu dans l'action. On ne découvre dans *Hortense* que le caractere de ces filles du monde qui ont levé le masque. *Mondor* est un scélérat qui n'a ni finesses ni vues *Oronte* est un homme foible qui se laisse aveugler par un repentir, qui n'a peut être sa source que dans le désespoir de n'avoir pu commettre le crime. Trop d'accessoires détournent l'attention de l'objet principal. Cependant il y a des momens de chaleur qui frappent. Le style en général est assez pur. Nous ne reléverons point quelques légéres ressemblances avec le *Dissipateur*, quelques vers imités de plusieurs Piéces connues ; mais nous croyons devoir dire que, s'il y avoit du risque à produire cet ouvrage sur le Théatre Italien, la gloire

qui

qui résulte des applaudissemens qu'il a reçu, est plus grande : le Musicien, au moins la partage, & le Public a reconnu, dans les airs de Monsieur *Duny*, ce talent décidé, qu'il a eu tant de fois occasion d'admirer. Au reste, Monsieur le Jeune a rendu le rôle de *Cléon* avec beaucoup d'intelligence, & il a fait regretter que les Comédiens Italiens laissassent dans l'oubli les célébres productions des Delislè, des Marivault, des Boissi & des Moissi, qu'on reverroit avec plaisir; nous disons plus, qu'il est intéressant pour eux de conserver, lorsque le nouveau genre, qui s'épuise chaque jour, cessera d'être de mode. Pour éloigner cette catastrophe prochaine, les Auteurs d'Opéra Bouffon pourroient finement faire entrer dans leurs plans des rôles seulement récités, qui fixeroient l'attention & sur lesquels porteroit l'intérêt, tandis que la musique, comme un cadre artistement travaillé, feroit ressortir les passages réfléchis,

Les Comédiens donnerent le 27 Février une premiere représentation de *Tom Jones*, Comédie lyrique en trois actes, Tom-Jones.

imitée du roman anglois de *Fiedling*, paroles de Monſieur *Poinſinet*, muſique de Monſieur *Philidor*.

Les Muſiciens prétendent que la réuſſite d'une Piéce du nouveau genre dépend ſeulement de la muſique, & pour appuyer leur ſentiment, ils citent une prodigieuſe quantité d'exemples : les Poëtes aſſurent que c'eſt aux paroles qu'on doit attribuer les vrais ſuccès, & ils offrent peu d'autorités : & les amateurs, ſans entouſiaſme, décident que c'eſt à l'heureuſe & intime liaiſon des paroles & de la muſique qu'on doit accorder ſes ſuffrages. Partant de ces principes, que penſera-t-on de la chute complette de *Tom Jones* le premier jour, de ſon étonnant ſuccès le ſecond, de ſa prompte retraite, & de ſon retour brillant & ſoutenu, depuis les légéres corrections faites dans le poëme par Monſieur *Sédaine*?

Il ſemble qu'il y ait une convention tacite, entre les ſpectateurs, de compter pour rien les paroles d'une Piéce à ariettes, quelques mauvaiſes qu'elles ſoient, & de ne juger que la muſique. Celle de *Tom Jones* eſt décidée bonne à beaucoup d'égards, pourquoi donc cette chute ſi

les paroles ſont ſeules en droit de décider un ſuccès ; pourquoi donc cette réuſſite ? Diſons, comme les amateurs, que le Poëte & le Muſicien concourrent également à la perfection d'un ouvrage, & que ſans cette union, on ne parviendra jamais à obtenir que des applaudiſſemens paſſagers, qui ſont toujours attribués aux reſſorts ſecrets que font jouer le cabaliſtes.

Revenons à la Piéce qui fait le ſujet de cet article.

Tom Jones de *Fiedling* eſt entre les mains de tout le monde : c'eſt de cet intéreſſant roman que Monſieur *Poinſinet* le jeune a tiré ſon ſujet ; c'eſt d'après l'Auteur anglois qu'il a voulu deſſiner les caractères de ſes perſonnages ; heureux s'il les eût rendus comme nous les voyons dans le roman.

Extrait de Tom-Jones.

ACTEURS.

TOM-JONES, *M. Clerval.*
Monſieur WESTERN, *M. Caillot.*
Madame WESTERN, *Mlle. Deſglands.*
Miſſ SOPHIE WESTERN,
Madame la Ruette.

HONORA, *Mme. Berard.*
ALWORTHYS, *M. Lobreau.*
BLIFIL, *M. la Ruette.*
DOWLING, QUAKER, *M. Dehesse.*
La Maîtresse de l'Hôtellerie d'Upton, &c.
Mme. Bognioli.

La toile se leve, *Sophie* fait de la tapisserie, *Honora* sa suivante fait de la dentelle. L'Auteur nous avertit qu'il ne doit point y avoir de lumiere sur le métier, parce que la scéne se passe le matin; il pousse l'attention jusqu'à faire remarquer que *Sophie*, en travaillant, enfile une aiguille, la pique en dessus, puis en dessous, ensuite en dessus, & qu'elle s'arrête, *Sophie* chante:

Que les devoirs que tu m'imposes,
Triste raison, ont de rigueur,
Tu gémis, Sophie, & tu n'oses
T'interroger sur ta douleur,
Quand sous tes doigts naissent les roses,
Les épines sont dans ton cœur.

Pendant cet air, *Honora* en chante un autre qui s'entremêlant avec ce premier, forment un Duo.

Honora paroît avoir deviné que sa maîtresse aime *Tom Jones*, & pour s'en as-

ſurer, elle fait ſon éloge & le peint à *Sophie*, comme l'amant le plus tendre elle ſuppoſe même que, quoiqu'il ne connoiſſe pas ſa famille, il doit être d'une extraction noble; elle en juge par ſon air. Cette converſation eſt interrompue par Madame *Weſtern*, grande nouvelliſte, qui connoît les divers intérêts des Puiſſances, qui les juge à ſon tribunal & qui, bien plus extravagante qu'elle ne l'eſt dans le roman, eſt bien moins intéreſſante dans la Piéce.

Cependant elle s'eſt apperçue que *Sophie* ſa niéce étoit amoureuſe, & qu'elle déſire d'être mariée. Par bonté d'ame, elle ſe promet d'en inſtruire ſon frere.

Weſtern arrive ſuivi de *Jones* & de ſes chaſſeurs; il fait l'éloge de la chaſſe, ſa paſſion favorite, dans l'ariette ſuivante, dont la muſique eſt d'un grand effet.

ARIETTE.

D'un cerf, dix cors j'ai connoiſſance;
On l'attaque au fort, on le lance,

---

* Il y a dans cet endroit quelques heureux retranchemens.

Tous sont près,
Piqueurs, valets
Suivent les pas de l'ami Jone.
J'entens crier, Volcelets, Volcelets :
Aussitôt j'ordonne
Que la meute donne.
Tayaut, tayaut, tayaut,
Mes chiens découplés l'environnent,
Les trompes sonnent :
Courage, amis, tayaut, tayaut :
Quelques chiens que l'ardeur dérange,
Quittent la voye & prennent le change.
Jones les rassure d'un cri :
Ourvari, ourvari :
Accoute, accoute, accoute,
Au retour nous en revoyons.
Accoute, à mirmiraut, courons :
Tout à Grifaut,
Y après, tayaut, tayaut.
On reprend route ;
Voilà le cerf à l'eau.
La trompe sonne,
La meute donne,
L'écho raisonne,
Nous pressons les nouveaux relais,
Volcelets, Volcelets.
L'animal forcé succombe ;
Fait un effort. se releve, enfin tombe,
Et nos chasseurs chantent tous à l'envi :

Amis, goûtons les fruits de la victoire,
Amis, amis, célébrons notre gloire,
Halali, fanfare, halali,
Halali.

Western aime sa fille avec tendresse, il regarde le jeune *Jones* comme son ami, il le présente à *Sophie* & veut qu'il soit le sien. Madame *Western* demande un entretien particulier à son frere, dans lequel elle lui fait part de la découverte qu'elle a faite des sentimens de sa niéce qui, selon elle, aime *Blifil* neveu de Monsieur *Alworthys*. *Western* est étonné de ce que sa fille aime un Docteur. Il en est cependant bien aise, quoiqu'il soit, dit-il, mauvais chasseur. Il envoye chez *Alworthys* qui arrive aussitôt: il annonce à ce bon voisin l'amour de *Blifil* & de *Sophie*; mais il a peine à le lui persuader. Arrive *Dowling*, qui de Procureur & Fripon dans le roman, est, par la grace de l'Auteur, devenu *Quaker* & honnête homme dans la comédie. *Alworthys* le charge d'avertir *Blifil*, & sort pour lui écrire un mot. Madame *Western* apprend à *Sophie* qu'elle a fait consentir son frere à la ma-

rier avec celui qu'elle aime. *Sophie* enchantée, remercie sa tante : elles font toutes deux l'éloge du jeune homme, chacune relativement à son idée ; mais qu'elle surprise lorsque l'une nomme *Blifil* & l'autre *Jones*. Madame *Western* entre en fureur, & va faire tous ses efforts pour engager son frere à chasser *Jones* du Château.

Dans l'Avant-propos qui est à la tête de cet acte, l'Auteur explique que le Théâtre doit représenter un endroit agréable du jardin de M. *Western* où il se trouve çà & là, quelques sieges peints en verd. Il dit que *Jones* se proméne seul, sans chapeau, sans armes, comme un homme qui est chez lui, qu'il paroît fortement occupé, qu'il tient un livre, le jette, porte sa main à son front, regarde s'il est seul, s'assied & se releve pour chanter.

ARIETTE.

Amour, quelle est donc ta puissance !
Me dois-je aveugler sur mon sort ?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor.

J'ose aimer la belle Sophie,
Le plus rare bienfait des Cieux,
Et qu'ils semblent avoir choisie
Pour charmer le cœur & les yeux;
La jeune fleur
Eclose à peine,
De son teint n'a pas la fraîcheur;
Naissante rose, ton odeur
Est moins douce que son haleine,
Et le jour moins pur que son cœur.

Jones n'ose se livrer à l'espérance, il se reproche d'aimer Sophie, il se représente son néant & veut fuir *Sophie*. C'est au milieu de cette agitation qu'il rencontre Honora, cette fine intrigante lui apprend l'impression qu'il a faite sur le cœur de sa jeune maitresse. Il l'embrasse pour cette bonne nouvelle & lui donne sa bourse. *Western* les surprend, il croit *Jones* amoureux d'Honora, fait l'éloge de la vie qu'il méne, & lui annonce qu'il marie *Sophie* à *Blifil*. *Jones* est consterné, *Sophie* arrive, & Western presse Jones de la féliciter sur ce mariage : on annonce *Blifil*. Cette scène, entre ce dernier, *Sophie* & *Honnora* pourroit bien avoir quelque Ressem-

blance avec la situation de *Philinte* au troisieme acte du *Glorieux*. *Western* revient, *Sophie* lui déclare que ce mariage qu'il ordonne, causera sa mort. Elle se jette à ses genoux : *Western* est inéxorable. *Jones* accourt à ce bruit, & le bon *Western* le prend pour juge de la querelle & le laisse avec sa fille pour la déterminer à lui obéir. *Jones* pour la premiere fois, déclare son amour à *Sophie* qui lui jure de l'aimer toujours & de fuir avec lui chez des Parents qu'elle a à Londres. Dans ce moment, *Western* & tous les acteurs qui viennent d'être informés de tout, arrivent : *Jones* reçoit son congé, il est traité d'imposteur & de suborneur. *Alworthys* lui-même, cet homme sage, exige qu'on le chasse, sans l'écouter.

Qu'elle étonnante dissemblance entre le Roman & la piéce. Dans la piéce, rien n'est préparé, tout se fait sans raison : *Western* n'approfondit rien, *Alworthys* est un homme ordinaire ; dans le roman, il faut tous les ressorts de la calomnie la plus atroce pour irriter *Alworthys* contre *Jones*, il faut qu'il le croye traître, ingrat, méchant. La piéce

ne fait rien pressentir, le spectateur ignore ce qu'est *Alworthys*, ce que lui doit *Jones*, & dans le roman, même en croyant punir justement *Jones*, le sage *Alworthys* a l'attention de pourvoir à ses besoins. Malgré le sentiment qui établit pour régles qu'on ne doit qu'éffleurer les sujets dans les piéces à ariettes, l'obscurité qui regne dans celle-ci, prouve que tout doit être préparé & qu'où il n'y a point de régles suivies, il n'y a point de comédie.

L'unité de lieu est dit-on, fort indifférente dans les Opéra-Bouffons, aussi voilà les spectateurs transportés tout-à-coup dans l'hôtellerie *d'Upton*. C'est dans une des Salles de ce cabaret que se passe le troisieme acte. *Dowling* envoyé par *Alworthys* à Londres s'y trouve : *Jones* chassé du Château de *Western* s'y est rendu. Le bruit que font des valets dans une cuisine, les obligent de sortir de leurs chambres. Ils sont surpris de se rencontrer. *Dowling* apprend avec chagrin l'affront qu'on vient de faire à *Jones*. « Si je disois un mot, si je n'étois » retenu par un reste de respect, dont » *Alworthys* se rend indigne » .... Mais

retire-toi, dit-il, ton sort changera. Il rentre dans sa chambre & *Jones* retourne dans la sienne.

Sophie a fui de la maison paternelle avec *Honora*. Elles sont arrivées à *Upton* & en veulent partir: la maîtresse de l'Hôtellerie leur conseille d'attendre le jour. *Sophie* reste seule, en attendant le thé qu'on doit lui apporter, le bruit que font les valets, jette la frayeur dans son ame. *Jones* sort une seconde fois de sa chambre en prononçant le nom de *Sophie*, elle l'entend: *Jones* la voit & ne veut plus la quitter. *Dowling* arrive, il va retourner au Château dans le dessein de les servir. Il fait retirer la maîtresse de l'Hôtellerie, parce qu'il veut avant de partir, découvrir un secret à *Jones*; lorsque *Honora* accourt, en criant, ah! Ciel! *Alworthys*, votre pere, *Blifil* sont arrivés. On fait cacher *Sophie*. *Western* entre, il arrête *Jones* & lui demande où est sa fille, il répond qu'elle est là: *Blifil* va trouver le Juge de paix & *Western* sort pour chercher sa fille. *Dowling* arrête *Alworthys*. « demeure, dit-il, . . . » souviens toi de ma promesse, je la » remplis & te quitte. . . . Je ne veux

» rien avoir à démêler avec un homme
» injuste .... Ce *Jones* que tu persécutes
» & qui te chérit .... C'est ton neveu,
» c'est l'aîné de *Blifil* .... Rappelle-toi
» *Summers* : ... il épousa ta sœur, cinq
» mois après il mourut ; *Jones* est le
» fruit de ce mariage .... Ta sœur a
» rempli ses devoirs en mourant, & m'a
» remis une lettre qui développe le mys-
» tere de sa naissance. Ton neveu *Blifil*
» s'en est chargé .... Il n'a pas rougi
» de te compromettre, en m'ordonnant
» de ta part, de cacher ce secret jus-
» qu'au moment qu'il épouseroit *Sophie*.

Blifil arrive. *Alworthys* lui demande les lettres de sa mere. *Blifil* est confondu; son oncle le chasse, & lui ordonne de faire venir *Jones*. Monsieur *Western* survient avec *Sophie* : il apprend que *Blifil* est un traître & que *Jones* est le neveu d'*Alworthys*. Il offre à *Jones* la main de *Sophie*, & tous retournent au Château.

Tel est le parti que Monsieur *Poinsinet* a sçu tirer de son original ; on n'y reconnoît plus le sage & généreux *Alworthys* la décente *Sophie*, l'honnête & tendre *Jones*. *Blifil*, il est vrai, fait le

nœud de la Piece; mais, comment ce caractere si bien tracé par *Fiedling*, est-il saisi par Monsieur *Poinsinet*? Il a dénaturé tous les Personnages, & cependant les seuls amours de *Sophie* & de *Jones*, sans épisodes, avec le seul secours de *Western* & de sa sœur, pouvoient en préparant les événemens, en liant les Scenes, en donnant à l'action une juste étendue, fournir à l'Auteur une Comédie intéressante & digne des applaudissemens que le Public n'a accordés qu'à la musique de Monsieur *Philidor*.

Le Tonnelier.

Le 16 Mars on donna sur le Théâtre des Comédiens Italiens, la premiere Représentation *du Tonnelier*, Opera-comique, mêlé d'Ariettes, les paroles de M. *Audinot*, la musique de Monsieur.....

Cette Piéce, comme nous l'avons rapporté précédemment, avoit été jouée en 1761. à l'Opera-comique, & n'avoit pas même été achevée. L'Auteur fâché d'abandonner un sujet qu'il jugeoit théâtral, l'a retouché avec soin, & d'*après des épreuves favorables & réitérées en*

plusieurs endroits, il n'a pas craint de le remettre sons les yeux du Public. Cette seconde tentative a eue plus de succès; on doit lui sçavoir gré de la modestie avec laquelle il avertit les *lecteurs rigides* qu'ils ne trouveront point dans son ouvrage *de quoi satisfaire la solidité du Goût*. Il est constant que le comique d'action perd nécessairement un peu à la lecture, mais la légereté du style, le brillant des saillies, certaine délicatesse répandue dans le Dialogue, cette liaison des scènes qui donne de l'activité aux situations, toutes ces finesses de l'art n'échappent point à des lecteurs judicieux, qui même dans leurs amusemens les plus frivoles, comptent la raison pour quelque chose.

Extrait du Tonnelier.

ACTEURS.

MARTIN, Tonnelier, *M. Audinot.*

FANCHETTE, jeune paysanne pupille, aimée de Martin, amoureuse de Colin, *Mlle. Beaupré.*

COLIN, jeune Milicien réformé, Garçon Tonnelier chez Martin, amoureux de Fanchette, *M. Trial.*

SEP, Vigneron, *M. Dehesse.*
GERVAIS, Meûnier, oncle de Colin, *M. Carlin.*

L'amoureux *Colin* apprend de sa bien-aimée *Fanchette* que *Martin*, leur maître réciproque, est passionné pour elle. La jeune fille ne dissimule pas que ce vieux barbon est jaloux de *Colin*, & dans le dessein de lui donner son congé. En effet *Martin* arrive, & en même-tems qu'il caresse *Fanchette*, il cherche querelle à *Colin*. Cependant la pupille l'appaise, elle l'invite à chanter, & chante elle-même la Romance qui suit.

ROMANCE.

Dans un verger, Colinette
Vit un jour de beau raisin,
Elle se croyoit seulette,
Vite, elle y porta la main.
Prenez garde, Colinette,
L'amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là;
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa;
La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis soupira.

Ah! ah! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger?
La faute, belle indiscrette,
Va vous donner à songer:
En vendange une fillette,
Court souvent plus d'un danger.

Fanchette chante si bien, que *Martin* veut l'embrasser pour lui prouver sa satisfaction, mais *Colin* l'en empeche. *Martin* se ressouvient d'une affaire, il sort en ordonnant à *Colin* de travailler, & à *Fanchette* d'aller arroser les fleurs du jardin.

Aussitôt que le maître est parti, *Fanchette* revient, elle demande à son amant, comment ils feront pour se marier? *Colin* se ressouvient que *Martin* doit trois cens livres à son oncle, le Meûnier *Gervais*. Il faut qu'il vienne lui demander cette somme: le *Daron*, qui est ladre, ne voudra pas la payer, & pour se débarrasser, il aimera mieux les marier: voilà le dénoûment prévû, & par conséquent la Piéce finie.

Martin de retour, s'informe où est *Fanchette*: les mauvais propos de *Colin* le mettent en colére, il lui donne son

congé & le chasse de sa maison. Colin, en partant, le prie de sa nôce, & lui annonce qu'il va épouser *Fanchette*. Le bon Tonnelier après avoir déclaré à sa pupille qu'il vient de renvoyer *Colin*, lui souhaite le bon soir & se retire dans sa chambre, après l'avoir vû passer dans la sienne.

Fanchette sort doucement de sa chambre avec une lumière :: elle attend *Colin*, & chante.

AIR.

Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir, cher Colin :
Viens, viens à ta maitresse
Annoncer son destin.

Qu'un doux espoir t'améne,
Qu'il rassure mon cœur;
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur

Si l'amour nous rassemble,
S'il protége nos feux,
S'il nous unit ensemble,
Que nous serons heureux!

Nos ames enchainées
Au gré de nos désirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

Colin a vu ſon oncle le Meûnier : il marche ſur ſes pas ; les deux amans ſe mettent à faire collation : comme en entrant, Colin a oublié de fermer la porte, le Vigneron *Sep* vient les ſurprendre : il eſt yvre, & tient les plus mauvais propos. Il parle haut, demande à boire & preſſé par *Fanchette* de ſe retirer, il renverſe le tonneau ſur lequel étoient la bouteille & les verres.

Tandis que *Fanchette* va voir ſi le Tonnelier ne s'eſt pas réveillé à ce bruit, *Colin* avant de ſe ſauver, cherche à relever le tonneau, il eſt ſurpris par *Martin*, qui lui-même eſt effrayé de voir marcher le tonneau que *Colin* roule pour ſe cacher. *Colin* ſe ſauve, & *Fanchette* qui eſt revenue aux cris de *Martin*, tâche de l'adoucir.

Quoique *Martin* ne ſe ſoit rélevé qu'au bruit qui ſe faiſoit & qu'il ſoit tard, il ne laiſſe pas d'entrer dans le tonneau pour le ratiſſer. *Colin* revient pendant que le maître travaille, *Fanchette* lui explique dans une chanſon tout ce qui ſe paſſe ſur la Scéne & qu'il ne voit pas : il léve la tête & s'apperçoit qu'il eſt trahi : dans ce moment ar-

rive le meûnier Gervais qui vient redemander ses cent écus, & plutôt que de les payer, *Martin* aime mieux consentir à l'union de *Colin* & de *Fanchette*. L'analise de cette Piéce, peut lui servir de critique.

Les amours de Gonesse.

Les *Amours de Gonesse*, en un acte, mêlé d'Ariettes, furent données dans le mois de May : dans un tems où les Auteurs s'efforcent de rendre le genre nouveau, susceptible d'intérêt, de goût, de décence & de sentiment, nous croyons ne devoir rien dire de ce Drame.

La réconciliation Villageoise.

La *Réconciliation Villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, fut représentée le 15 Juillet pour la premiere fois. Les paroles sont de Monsieur de la *Ribardière*, & retouchées par Monsieur *Poinsinet*. La musique de Monsieur *Razade*. Nous ne dirons rien de cette Piéce.

Isabelle & Gertrude, ou les Sylphes supposés.

Le 14 Août, les Comédiens Italiens représenterent pour la premiere fois, *Isabelle & Gertrude*, ou les *Sylphes supposés*, Comédie en un acte mêlée d'A-

riettes, paroles de Monsieur *Favart*, musique de Monsieur *Blaise*.

Le Conte de Monsieur de *Voltaire*, intitulé l'*Education des Filles*, a fourni à Monsieur *Favart* le sujet de sa Piéce, qui mérite à beaucoup d'égard, l'accueil favorable qu'elle a reçue du Public. Nous en allons rendre compte, avec d'autant plus de plaisir, que nous sommes persuadés qu'on y reconnoîtra cette touche légere & gracieuse qui caractérise *Annette & Lubin*, les *Sultanes*, &c.

Extrait d'Isabelle & Gertrude.

ACTEURS.

DUPRE', *M. Caillot.*
DORLIS, *M. Clairval.*
Madame GERTRUDE, *Mme. Favart.*
ISABELLE, *Mme. la Ruette.*
Madame FURET, *Mme. la Ruette.*
AMBROISE, Jardinier qui ne paroît point

La Scène est dans la maison de Madame Gertrude.

Sur l'un des deux côtés du Théâtre, qui représente un jardin, on voit un pavillon fermé, dont les fenêtres sont garnies d'épais rideaux. Pendant qu'on

joue l'ouverture, Dupré, enveloppé d'un manteau & portant une lanterne sourde, entre dans le pavillon par une porte secrette. Il allume des bougies & ouvre la principale porte : alors on voit un salon élégamment orné, & l'on découvre une toilette sur laquelle sont différens livres.

Dorlis neveu de *Dupré*, s'est introduit dans le jardin par la même porte, au moyen d'une clef qu'il a dérobée à son oncle. Il craint d'être découvert, & cherche avec précaution l'Appartement d'*Isabelle* fille de Madame *Gertrude*. Tandis qu'il tourne ses pas du côté de la maison, *Dupré* regarde à une Pendule & dit, il n'est que neuf heures & demie, elle ne viendra pas sitôt, à quoi m'occuper en l'attendant? Il examine les livres qui sont sur la toilette. L'un traite de l'union des ames, l'autre est le *Comte de Gabalis*, enrichi de notes où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances aériennes.

Dorlis revient : il apperçoit de la lumiere dans le pavillon, il s'avance & reconnoît que c'est un homme qui y est. *Dupré* entend du bruit, il croit que c'est Ma-

dame *Gertrude* &. l'appelle : à ce nom *Dorlis* cherche à se sauver & renverse une chaise. *Dupré* s'approche ; il voit son neveu & lui demande avec émotion ce qui l'attire dans ce jardin. Le neveu lui explique comment il est entré : il lui fait l'aveu de son amour pour *Isabelle*, dont il trace ainsi le Portrait.

ARIETTE.

De sa modeste mere
Elle a saisit le goût,
L'œil perçant du mystére
Ne voit rien & voit tout :
Ses timides prunelles,
Se glissant de côté,
Lancent des étincelles,
De pure volupté.

Doucement tourmentée
De ses quinze ou seize ans,
Tendrement agitée
De ses transports naissans,
Ne pensant point encore,
Mais cherchant à penser,
D'un désir qu'elle ignore
Son cœur se sent presser.

Lorsque je suis près d'elle,
Je la vois qui rougit,
Son embarras décele
Que le penchant agit.
N'est-il donc pas possible
Qu'elle approuve mon feu,
Pour une ame sensible,
Rougir est un aveu.

Quand les yeux se répondent,
Ce langage est bien sûr,
Quand leurs traits se confondent,
Il n'est plus rien d'obscur,
Nos paupieres baissées,
Nos regards n'en font qu'un,
Ames, cœurs & pensées,
Alors tout est commun.

Dupré demande à son neveu, jusqu'à quel point il peut porter ses espérances, puisque Madame *Gertrude* tient sa fille continuellement dans la retraite? *Dorlis* fait entendre à son oncle, qu'il soupçonne que Madame *Gertrude* ne lui est pas indifférente. Bon, répond *Dupré*, a-t-elle dessein de plaire? Vois avec qu'elle simplicité elle est mise? oui, dit *Dorlis*,

ARIETTE.

ARIETTE.

Oui, oui, le fard de la beauté,
Est la décence & la simplicité,
L'art de cacher l'art, c'est le moyen de plaire,
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude,
C'est un miroir,
Pour une prude,
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.
Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses,
S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Par ci, par là, dont l'œil est enchanté.
Le noir, le blanc, l'œil en est enchanté.
Ainsi l'on voit dans un boccage sombre
Les rayons du Soleil, se jouer avec l'ombre.
Oui, oui, &c.

Voyons avec qu'elle délicatesse, Monsieur de *Voltaire* colore ces mêmes tableaux, qui ont donné naissance aux Ariettes précédentes. Il dit de la mere,

Son maintien étoit sage & n'ayant rien de rude,
Ses yeux étoient charmans, mais ils étoient baissés

Sur sa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art discret en permettoit la vue.

Et de la fille,

Un dix avec un sept,
Composoit l'âge heureux de ce divin objet,
Plus fraîche que sa mere, elle étoit aussi belle.

Dupré ne peut dissimuler à son neveu, qu'il aime Madame *Gertrude* & qu'il croit en être aimé, sans même qu'elle le sçache. Ils sont tous deux obligés de fuir aux approches de Madame *Furet* qui, en entrant, fait le plus grand vacarme.

Cette prude médisante, vient informer Madame *Gertrude*, qu'une jeune pensionnaire à sauté les murs de son Couvent, pour suivre un amant qu'elle aime; mais que les coupables ont été arrêtés. Elle veut malgré les représentations de la modeste *Gertrude*, divulguer cette affaire, en instruire d'abord Monsieur *Dupré* à qui elle doit bientôt donner la main, & qui comme juge de la Prévôté...., Au nom de *Dupré*, Madame *Gertrude* se trouble, elle feint un étourdissement pour se débarrasser de Madame *Furet*: elle montre la plus gran-

de inquiétude, qu'elle ne découvre son intrigue & employe tous les moyens possibles pour l'engager à se retirer. Elle n'y peut réussir, qu'en sortant avec elle.

Dorlis & *Dupré* se r'approchent & n'ont qu'une courte scene ensemble, dans laquelle l'oncle approuve la conduite de *Gertrude* envers sa fille.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près;
Gentille fillette
Que l'amour guette, &c.

Il l'invite à se retirer & lui recommande de ne point faire d'éclat.

Madame *Gertrude* délivrée de Madame *Furet* vient trouver *Dupré*. Elle lui reproche de vouloir épouser cette médisante: il se justifie, mais elle n'en est pas moins inquiette, elle craint que cette femme ne découvre leur liaison.

ARIETTE.

Femme curieuse,
Femme envieuse,
Aigre, bigote,
Cagote,

Oh ! c'est en vérité
Trois fléaux pour l'humanité.
Agissante
Par oisiveté,
Médisante
Par vanité,
Méchante
Par charité:
Oh ! c'est en vérité
Trois fléaux pour l'humanité.

Bon, bon, dit *Dupré*, ma prudence mettroit en défaut trente Cerbéres comme Madame *Furet*. Il lui propose de l'épouser; mais elle s'en tient toujours à l'union des ames, qui est son systême favori.

Tandis qu'ils s'occupent à lire dans le pavillon, la jeune Isabelle, qui est agitée, sans sçavoir pourquoi, vient promener son inquiétude dans le jardin: elle annonce son état par l'air suivant.

ARIETTE.

Quel air pur, le Ciel est tranquille,
La paix régne dans cet asyle.
Quel air pur, le Ciel est tranquille;
Mais hélas!
Mon cœur ne l'est pas.

Elle s'approche sans dessein du pavillon, dans le tems que *Dupré* & *Gertrude* viennent d'interrompre leur lecture. elle apperçoit de la lumiere & dit, ma mere est ici avec quelqu'un. *Dupré* feint d'entrer dans les sentimens de la Prude & dit, en lui baisant la main, « tout » confirme votre systême & je vois bien » qu'il faut que je me corrige. Madame » *Gertrude* paroît satisfaite de la façon » de penser de *Dupré*, & lui répond fort » haut, » *Dupré* mon cher *Dupré*, vous faites mon bonheur ; surquoi *Isabelle* dit avec ingénuité, ma mere est heureuse, que je suis contente !

Pendant ce tems *Dorlis* qui cherche *Isabelle* par-tout, l'apperçoit & la tire par sa robe. *Isabelle* épouvantée, fait un cris, *Dorlis* fuit, Madame *Gertrude* fait retirer *Dupré* par la fausse porte du pavillon : ce coup de Théâtre est heureux & a été rendu avec une précision singuliere.

Il faudroit en copier la scene entre *Isabelle* & sa mere. L'ingénuité de la fille, l'embarras de *Gertrude*, tout concourt à rendre la situation des plus théâtrales. *Isabelle* a entendu nommer *Dupré*. elle demande si c'est ce *Dupré* qu'elle con-

noît, qui rend les gens heureux.. *Gertrude* pour détourner les idées de cette jeune personne, lui dit que la voix qu'elle a entendu est celle de *Dupré* & ne l'est pas, & qu'elle a dû lire dans le livre du Comte de Gabalis, qu'il y a des Sylphes, des esprits Aériens, des intelligences, qui, lorsqu'on a tenu une conduite sans reproches, viennent vous consoler des amertumes de la vie; que cette voix qui a frappé son oreille, est celle d'un de ces esprits avec qui elle s'entretenoit. *Isabelle* se plaint de l'ennui qu'elle éprouve & souhaite aussi d'entrer en liaison avec une intelligence: sa mere lui fait espérer que cela arrivera, si elle fait ses efforts pour parvenir à cet état de perfection qu'exige un si rare avantage.

ARIETTE.

Comme une rose
La naïve pudeur,
Quand on l'expose,
Perd bientôt sa fraicheur;
Oh! pour flétrir l'éclat d'une si belle fleur,
Il faut si peu de chose;
Conserve donc l'honneur
Comme une rose.

Il faut toute la fécondité & toute la Délicatesse de Monsieur *Favart*, pour donner un ton de nouveauté à ces petits couplets sur les fleurs, chantées si gracieusement & si souvent par lui.

Gertrude, que cette conversation a agitée, s'éloigne un moment sous prétexte de faire sa ronde & elle ordonne à sa fille de l'attendre. il auroit été possible de trouver un moyen plus raisonnable pour laisser la jeune personne seule dans le jardin.

Dorlis qui a vu partir Madame *Gertrude*, s'approche ; il appelle *Isabelle*, elle répond ; il se présente a elle. Elle le reconnoît, mais elle croit comme sa mere le lui a dit à l'égard de *Dupré*, que c'est une intelligence qui a pris la figure de *Dorlis*. Cette scene roule sur cette équivoque.

Madame *Gertrude* arrive, lorsque *Dorlis* baise la main de sa belle maîtresse, qui le prend toujours pour un esprit. *Isabelle* court au-devant de sa mere pour lui annoncer son bonheur. Quel doit être l'étonnement de Madame *Gertrude*, au milieu de cet embarras, arrive Madame *Fures*, qui vient avertir son

amie, qu'on a vû entrer furtivement quelqu'un chez elle, par la petite porte du jardin & que c'est assurement un voleur. Elle commande aux domestiques qu'elle a amenés de chercher par-tout; *Dupré* les arrête & les fait retirer. Madame *Furet* est surprise de le rencontrer si tard chez Madame *Gertrude*. Il est per-
» mis, dit-il, de venir voir sa femme.
» A ce mot, l'étonnement de Madame
» *Furet* redouble, *Gertrude* n'est pas
» moins surprise. *Dupré* lui dit à part,
» voulez-vous perdre votre réputation,
» vous n'avez pas d'autre parti à pren-
» dre. » Madame *Gertrude* se trouve dans la nécessité de consentir. *Isabelle* épouse *Dorlis*; & Madame *Furet* est confondue en apprenant que la pensionnaire enlevée, est sa fille: & que le jeune homme qui a fait le coup, est celui qu'elle a fait deshériter.

Le Public n'a eu qu'un sentiment sur cette Piéce. Elle lui a paru écrite délicatement & conduite avec art. Madame la *Ruette*, dont les progrès sont sensibles dans l'action théatrale, a porté le rôle d'*Isabelle* à un point de supériorité qu'il sera difficile d'égaler: & Monsieur *Cler-*

lui s'est surpassé dans *Dorlis*. La musique est digne de Monsieur *Blaise*, dont les talens sont si précieux aux amateurs du gracieux & du simple.

On s'est un peu plaint du foible parti que l'auteur a tiré du rôle de Madame *Furet* qui, sœur ou tante de Madame *Gertrude*, & logée dans sa maison ou dans une qui y communique, auroit porté plus de vivacité dans l'intrigue & rendu le denouement plus naturel.

Les *Législatrices*, Comédie en un acte, en vers libres, mêlée d'Ariettes, par Monsieur *Moline*. Cette Piéce, que l'impression seule a fait connoître, a occasionné une querelle littéraire qui n'a pû encore être jugée: deux Auteurs à la fois en réclament la paternité: l'un prétend que ce Drame a été pendant trois années dans le porte-feuille d'un Musicien connu: l'autre expose que depuis quinze Mois, son ouvrage est entre les mains des Comédiens. La premiere Piéce est en vers, la seconde est en prose; toutes deux portent le même titre. L'Anonyme n'a conçu sa Piéce, que d'après une lecture d'Aristophane, & ce sont les *Harangueuses*, Les Législatrices.

G v

Lisistrata, *les Fêtes de Cérés*, trois Comédies du Poëte Grec, qui lui en ont fait naître l'idée. Monsieur *Moline* n'a lû *Aristophane*, qu'après avoir composé les *Législatrices*. L'Anonime doit son dénouement au musicien, il est le même que celui dont s'est servi Monsieur *Moline*, & Monsieur *Moline* avoit confié sa Piéce au musicien. L'un assure que Monsieur de *Voltaire* n'est point plagiaire pour avoir puisé le sujet de *Rome sauvée* dans la même source dont s'étoit servi *Crébillon* pour *Catilina*. Monsieur *Moline* répond que Monsieur de *Voltaire* n'a pas composé sa Tragédie sur le Manuscrit de *Catilina*: tous deux ont raison, si on les écoute séparément; mais tous deux ont peut être tort de se disputer une Piéce, qui, vraisemblablement ne paroîtra pas sur le Théâtre. Il se peut très-bien que les *Législatrices* appartiennent en propre à Monsieur *Moline*: il se peut aussi que ce soit un bien que l'Anonime revendique avec juste raison; il n'y a que la ressemblance du dénouement qui jette un nuage sur ce procès: nous laissons au musicien l'honneur de résoudre le problême.

Quoiqu'il en soit, si cet Opéra-bouffon n'est pas le premier dont la paternité ait été disputée, il est le premier qui ait eu l'avantage d'avoir interressé les Grecs dans sa querelle. On avouera qu'un petit Drame du nouveau genre, dont le sujet est tiré de trois Piéces d'*Aristophane*, sans y comprendre le dénouëment dont l'idée vient d'ailleurs, doit être un ouvrage cher aux amateurs de l'antiquité & précieux pour les partisans du goût moderne; que ne doit-on pas espérer de cette production, si elle paroît un jour avec les graces que peut lui communiquer une musique gracieuse ?

Quelques Citoyens, fuyant leur Patrie saccagée, abordent une Isle déserte, dont la fécondité peut fournir abondamment à leurs besoins. Il est question d'établir une forme de gouvernement & de faire des loix. Les femmes prétendent s'ériger en *Législatrices* : les hommes s'y opposent. Les femmes veulent se séparer. On vient annoncer qu'une troupe de sauvages inonde l'Isle & met tout à sang : alors les hommes présentent leur épées aux femmes & leur disent que puisqu'elles veulent régner, elles doivent aussi re-

pouser l'ennemi : cette proposition n'est pas du goût des Dames, qui aiment mieux renoncer à l'honneur de faire des loix, que d'être dans l'obligation de s'aller battre.

Il est certain que ce sujet traité avec délicatesse, pourroit produire un très-bon effet au Théatre.

Le petit Maître en Province.

Le sept Octobre les Comédiens représenterent pour la premiere fois, le *Petit-Maître en province*, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. *Harny*, musique de M. *Alexandre*.

A la conduite, au style, aux caractéres, à la fine critique de nos mœurs, répandue dans le cours de la piéce, on s'apperçoit aisément qu'elle étoit destinée pour le Théatre François. M. *Harny* n'est pas le premier Auteur, forcé par des dégoûts comiques, de sourdes intrigues, des objections peu raisonnables, de transplanter ses ouvrages : *Marivaux*, *Boissi*, en fournissent plus d'un exemple & tandis que le même jour on voit paroître & disparoître des piéces qui auroient dû se perdre dans la

poussiere du porte-feuille de l'auteur : il en est d'autres qui pourroient réussir, que la cabale éloigne, que la jalousie rejette & dont les fausses connoissances prononcent l'arrêt.

Une lecture réfléchie du *petit Maître*, fait sentir combien le dialogue, coupé par la musique, perd de sa vivacité.

Un Marquis, jeune, petit Maître, dans toute l'étendue du terme, est depuis peu arrivé dans le Château d'un vieux Baron, dont il vient épouser la fille. Le Baron est absent, Le Marquis paroît en *frac* très-simple, tandis que ses Valets sont superbement vêtus. Il s'annonce avec beaucoup de fracas, tenant un dessein à la main, c'est celui de la voiture qu'il veut avoir pour son mariage. Il envoye la France, un de ses Laquais, à Paris, pour y faire travailler, & ordonne a un autre valet de passer chez différentes femmes. Il fait venir le cocher dont on lui a parlé ; il le trouve trop petit & sans mine. On lui en présente un autre plus grand, il le retient, non qu'il soit habile, mais parce qu'il est bienfait & qu'il s'appelle *Brillant*. *Dainval*, amant cheri de *Julie* que le *Marquis* doit épouser, vient

lui demander avec inquiétude ce qui l'attire dans ce château, le *Marquis* lui répond assez froidement.

Tu connois à Paris la Comtesse d'Orgé,
Sœur d'un certain Baron, Seigneur de ce Village,
Pour me donner sa niece, elle a tout arrangé,
Et j'ai sur sa parole entrepris le voyage.
Mais je n'ai pû trouver, en arrivant ici:
Que la mere & la fille avec beaucoup d'ennui.
Le Baron; m'a-t-on dit, est un homme sauvage,
Amateur de ses prés, de ses eaux, de ses bois,
Et qui de son Château n'est sorti qu'une fois.
Ce doit être, je pense, un plaisant personnage.

Et la fille, dit *Dainval*, elle est belle.

Sans doute, en arrivant, dès la premiere vue
Tu fixas ses désirs?

Je ne l'ai pas trop vue, répond le *Marquis*: Et tu vas l'épouser, ajoute *Dainval*? bon, dit le *Marquis*.

Que m'importe ses traits?
Je ne viens point adorer ma bergére,
Et filer à ses pieds les sentimens parfaits.
Ma femme me sera toujours fort étrangére.

Le Marquis à qui on vient annoncer que sa voiture est prête, quitte cavalie-

rement son ami. *Julie* qui survient assure *Dainval* qu'il n'a rien à craindre de ce rival. On annonce le maître du Château. Il est fort en colére contre sa femme qui, par complaisance pour le *Marquis*, a adopté quelques changemens qu'il a faits : il veut assommer son jardinier, parce qu'on a pris la moitié d'un clos pour faire un parterre. Il se plaint à *Dainval*, que Madame la *Baronne*, sur l'avis d'un fat, a fait jetter bas une avenue qui conduit à son bois, pour en faire une place où le Marquis exerce ses chevaux. Sa basse-cour est un manége, & sa grange une remise. La *Baronne* rit de son mauvais goût, & ne conçoit pas qu'il puisse regretter deux vilaines tourelles, éternelles enseignes d'une antique chaumiere.

Votre nouveau Château pourra vous faire honneur.
Voulez-vous avoir l'air d'un campagnard stupide ;
De ses fossés bourbeux, défenseur intrépide,
Et de son pont-levis, superbe admirateur.

Le *Baron* n'a point encore vû le *Marquis*, il l'entend venir, & se propose de lui parler sérieusement. Le *Marquis* arrive en frac, un fouet à la main.

& suivi de l'*Epine*, son valet, habillé superbement. Le Baron salue l'*Epine*, qu'il prend pour le *Marquis*, & veut faire retirer le *Marquis*, qu'il prend pour un valet. Le *Baron* qui s'apperçoit que le *Marquis* rit de sa méprise, dit à l'*Epine* en mettant son chapeau.

> Ce cocher m'a tout l'air d'un insolent rieur.
> Faites, ainsi que moi, mettez-vous à votre aise.

Il lui offre une chaise, & ordonne au *Marquis* de sortir, les ris redoublent, & *Dainval* est obligé d'expliquer au *Baron* que celui qu'il prend pour le valet, est le *Marquis*. Un valet, s'écrie le Baron. Cet homme porte donc les habits de son Maître? C'est le sien, lui dit *Dainval*. Alors le Baron ne s'étonne plus de l'air insolent du valet. Il demande au Marquis par quelle bisarrerie il se masque sous des dehors si peu faits pour lui? C'est, répond le petit maître, que je viens d'essayer six bidets à se mettre à genoux devant; c'est donc un grand plaisir que de conduire des chevaux & un équipage, dit le Baron?

Un plaisir, (reprend le Marquis) je dis plus, un
devoir à présent.
Paroître sur le cours, dans un diable élégant,
Tout droit & sans appui, d'un air fier, avec graces:
De cent détours nouveaux, tracer le court espace,
Moderer ses chevaux, les presser foiblement,
Animer tout à-coup leur fougue impatiente,
Serrer le fantassin culbuté d'épouvante :
Dans un passage étroit courir rapidement,
Près d'un char renversé voltiger d'un air libre,
Et malgré les cahots soutenir l'équilibre,
D'un jeune homme éduqué, c'est le premier talent.

Toute cette scène est une critique vive des mœurs & des usages du jour.

Dainval revient, & sûr du cœur de sa maîtresse, il annonce au *Marquis* qu'il se marie. Notre petit maître en est charmé, d'autant que celle qu'il épouse doit être jolie, & qu'abondance de biens est l'ame du commerce. La Scene suivante où le *Marquis* se trouve avec la *Baronne*, est consacrée à la satyre des campagnards, surtout des conteurs de gazettes, des chasseurs déterminés, des beaux esprits de Province, des femmes qui prétendent encore être adorées à quarante ans, & de celles qui trouvent toujours les hommes spirituels lorsqu'ils sont bienfaits.

Le *Baron* & son épouse ont une furieuse querelle ensemble ; le premier dit que le *Marquis* est un fou, il proteste qu'il n'aura jamais sa fille, & qu'il va en disposer en faveur de son ami ; la *Baronne* jure que sa fille épousera le *Marquis*. Le jardinier interrompt plaisamment cette dispute, il vient demander son congé. Il ne peut tenir contre les folles idées du *Marquis*, qui prétend lui faire changer tout le potager.

Le *Baron* ordonne à sa fille, qui entre, de se préparer à donner la main à *Dainval*, & la Baronne veut qu'elle la réserve pour le *Marquis*.

Julie remet à sa suivante une lettre pour le *Marquis* : il survient & commence par se plaindre de ce qu'elle rougit & paroît déconcertée.

> Depuis un mois, (dit-il) que je vous gronde!
> Quand prendrez-vous le ton du monde !

La jeune *Julie* voudroit bien qu'il lui fît une peinture vraye de ce monde, dont elle entend parler. C'est ce que dans une Ariette le *Marquis* s'efforce de lui crayonner. Julie y répond par une autre Ariette, dans laquelle elle

trace un tableau gracieux de la pureté & de la candeur des mœurs villageoises, & sort en riant.

La suivante remet au *Marquis* la lettre de *Julie*. Le *Jardinier* qui les croit tous d'intelligence, va avertir le *Baron*. Le *Marquis* ouvre le billet, & lit :

La nature, Monsieur, vous forma très-aimable ..... Il s'interrompt, & met le billet dans sa poche.

Le *Jardinier* & le *Baron* arrivent, & restent dans le fond du théâtre, tandis que le Marquis fait l'amour à la Suivante, & veut l'engager de le suivre à Paris. La *Baronne* qui entre, demeure à côté de son mari. Le *Marquis* continue ses propos galants : il dit à la Suivante qu'on a toujours le tems d'aimer sa femme, & que, quant au *Baron*, peu lui importe : que c'est un franc Provincial, qui a une estime profonde pour ses lapins & son vieux Château ; ensuite il fait l'énumération de tous ses ridicules, le *Baron* est prêt d'éclater, mais sa femme l'en empêche. Le *Marquis* continue, il tombe sur le chapitre de la *Baronne*, qui à son tour devient furieuse. Un *Quatuor* très-animé, termine cette scène.

Dainval arrive avec *Julie*. Il avoue au *Baron* qu'il adore sa fille, & il le conjure de se décider entre le *Marquis* & lui. Le *Marquis* plaisante Dainval sur ce qu'il a l'audace de se déclarer son rival. Tiens, lui dit-il, en lui présentant le billet de *Julie*, lis, voilà ton congé par écrit. *Dainval* lit le billet, souvent interrompu par le petit maître.

La nature, Monsieur, vous forma très-aimable.
Embellissez Paris, qui sans vous plairoit moins:
Continuez à lui donner vos soins;
Mais de les partager, je me sens incapable.
Par des nœuds plus chers à mon cœur,
En ces lieux mon ame est liée,
Et je vous devrai mon bonheur,
Si de vous je suis oubliée.

Dainval est transporté. Le Marquis loin d'être confondu de cette catastrophe, soutient avec le front le plus décidé, les plaisanteries du *Baron* & de la *Baronne*, & sort en disant qu'il se flatte qu'au premier jour, il recevra un billet plus sincére de la part de *Julie*.

La Baronne ne s'oppose plus à l'union de sa fille avec Dainval.

Par le léger précis que nous venons

de donner de cette piéce, on voit combien la musique, quelque gracieuse qu'elle soit, en retarde l'effet. Les applaudissemens accordés aux Ariettes, ont nui à la chaleur de l'action. Quelques critiques ont fait remarquer à M. *Harny* combien la piéce avoit de ressemblance avec le *méchant* & l'*impertinent*; & en effet il lui seroit difficile d'éluder ce reproche, mais aussi ils ont rendu justice à l'aisance de son style, à la légereté de ses portraits, & à l'économie entiére de l'ouvrage, qui a dû souffrir par le mêlange, toujours déplacé, du dialogue & de la musique.

La Fée Urgele, ou ce qui plaît aux Dames.

Un Conte de Monsieur de *Voltaire* mis en action par Monsieur *Favart*, & représenté au Théâtre Italien, ne pouvoit manquer de réussir : aussi la *Fée Urgele* a obtenu des applaudissemens. Cette Piéce représentée le 26 Octobre à Fontainebleau, fut jouée à Paris le 4 Décembre suivant.

EXTRAIT de la Fée Urgele.

ACTEURS.

MARTON, *Mme. la Ruette,*
ROBINETTE, *Mme. Carlin.*
Une Vieille, *Mme. Favart.*
Le Chevalier Robert, *M. Clerval.*
LA HIRE, Ecuyer de Robert, *M. Caillot.*
La Reine Berthe, *Mlle. Desglands.*
L'Avocate générale de la Cour d'Amour. } *Mlle Catinon.*
Vieilles Conseilleres de la Cour d'Amour. } *Les Srs Champville & Baletti.*
L'Huissiere, *Mlle, Léonore,*
PHILINTE, Berger, *M. Lobreau.*
LICIDAS, autre Berger, *M. Beaupré.*
THERESE, Bergere, *Mme. Carlin.*
LISETTE, Bergere, *Mlle. Adelaïde,*
Le Grand Véneur, *M. Dehesse.*
Suite, &c.

Au premier acte, le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du Roi Dagobert.

Marton déclare à la petite Bergere *Robinette* qu'elle est éprise du Chevalier *Robert,*

ARIETTE.

Non, non, (dit-elle) je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux guerrier.,
Ah! si son cœur devenoit tendre,
A son sort je veux me lier;
Ne détruis pas mon espérance,
Je puis triompher en ce jour,
Richesse, honneur, grandeur, naissance,
Tout disparoît devant l'amour.

Quoi? vous pensez à l'épouser? lui dit *Robinette*, mais songez-vous à la distance.... L'amour n'en connoît point, lui répond *Marton*.

C'est ainsi, que Monsieur *Favart* commence à préparer son dénouement.

Marton veut plaire à *Robert* sous des habits de Villageoise, elle en aura plus d'honneur à le soumettre, & pour s'assurer de sa constance, elle prétend lui laisser soupçonner qu'il a un rival: on entend la voix de *Robert*, les deux Bergeres se retirent.

Robert ordonne à son Ecuyer d'attacher son cheval à un arbre. Il veut jouir de la douceur de l'air qu'on respire dans cette campagne, & s'amuse à chanter ainsi les louanges de la Chevalerie errante.

ARIETTE.

La noble chose
Que d'être Chevalier !
On prend la cause
De l'univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire,
On répare les torts,
On n'aspire à la victoire
Que pour venger les *foibles* des *forts*.
La noble chose, &c.
D'un bras puissant
On soutient l'innocent,
On le défend
Contre un tyran,
Un brigand ;
Plein de valeur,
Un cœur
Qui suit l'honneur,
Goûte le fruit
De ses travaux,
Reçoit le prix
Que mérite un héros.
La noble chose, &c.

Lahire est fort aise que son maître reprenne haleine ; car il est bien las de courir, & il ne reste plus à *Robert* que son armure, son cheval & vingt écus dans sa valise.

Puisque

Puisque nous avons cité l'Ariette de *Robert* qui fait l'éloge de la Chevalerie, il est juste de transcrire celle de la *Hire*, qui en fait l'histoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un instant de repos,
Errant,
Courant
Les aventures,
Du froid, du chaud,
Il faut essuyer les injures;
Faire des défis,
Exposer sa vie,
Voilà les profits
De la Chevalerie.
Trouver un objet friand,
N'oser baiser que son gand;
Rien que son gand;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire,
Passer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour sans boire;
Trouver son bien pris
Et sa douce amie,
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Robert a déjà apperçu *Marton* & en est devenu amoureux, il reste pour la revoir. Pendant que *la Hire* délace son héaume & son armure, *Marton* entre en chantant l'Ariette suivante.

ARIETTE.

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils sont tout frais.
Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage,
Je vends, &c.
C'est l'image
D'un objet charmant,
C'est l'hommage
D'un tendre amant;

Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage,
Je vends, &c.
Sitôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir,
Fraîcheur d'amour passe comme elle,
Il n'est qu'un tems pour le plaisir,
Hâtez-vous d'en faire usage:
Je vends, &c.

Ici *Marton* est apperçue de *Robert*, pour irriter l'amour naissant du Cheva-

lier, elle feint que le ſoir même, elle ſera fiancée à un certain *Colin* qu'elle aime. Le nom de *Colin* excite l'attention de *Robert* : il demande à la Bergere, quel eſt ce *Colin*.

Colin, (dit-elle) remplit tous mes vœux.
Nous ſommes pauvres, mais travailler nous ſoulage;
Le travail eſt notre héritage,
Il nous ſuffit, nous jouiſſons du jour,
Nous avons l'appetit, le ſommeil & l'amour.

Robert offre à *Marton* de lui acheter ſes bouquets pour vingt écus, & un baiſer. Les bouquets tombent & ſont foulés aux pieds, *Marton* dans ſon déſeſpoir chante.

ARIETTE.

Ces œillets étoient à ma mere,
Et mon panier en étoit plein.
Mais, hélas! comment vais-je faire?
Le baiſer étoit à Colin.

Dans ce moment le cheval de *Robert* prend la fuite, *la Hire* & le Chevalier courrent après : *Marton* eſt peu inquiéte de ce prompt départ, elle ſçait un moyen pour l'épouſer.

Un chœur annonce l'arrivée de la Reine *Berthe*. Elle va chasser l'oiseau : *Marton* se jette à ses genoux, compte ce qui vient de lui arriver & obtient de la Reine, qu'on suive les traces de *Robert* & qu'on l'amène.

La Hire ouvre le second acte ; il vient de recouvrer le cheval & la valise ! *Robert* arrive & lui conte comment il a été arrêté par les gardes de la Reine *Berthe* ; ils l'ont conduit devant son tribunal, & pour avoir pris de force un baiser à *Marton*, il s'est vû condamner à perdre la vie.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie ?
Marton est si jolie
Qu'on devoit m'excuser.
Qu'une beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Une question que je dois résoudre, ajoute t-il, décidera de mon sort.

C'est de dire,
Ce qui séduit les femmes en tout tems.

La Hire traite cette queſtion de bagatelle, il propoſe pour l'éclaircir, de conſulter des femmes. *Robert* en a déjà *conſulté mille*, & n'en eſt pas plus avancé. Il en paroît pluſieurs qui ne l'inſtruiſent pas mieux. Une vieille ſe preſente : elle propoſe à *Robert* de le tirer de l'embarras ou il ſe trouve, s'il s'engage par un ferment ſacré,

A former, à tenter, à finir à ſon gré
L'entrepriſe la plus hardie.

Il le jure foi de Chevalier ; ce qui finit l'acte.

Au troiſiéme acte, le Théatre repréſente la ſalle où ſe tient la Cour d'amour. *Berthe* ſe place ſur ſon Tribunal au milieu de ſes conſeilleres, vieilles & jeunes. L'Huiſſiere appelle plusieurs cauſes, qui ſont jugées ſommairement : vient celle de *Robert* & de *Marton*. Telle eſt la maniere dont *Robert* réſoud la queſtion qui lui a été propoſée.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'eſt pas facile à définir,
Il faudroit pénétrer leurs ames ;
Et comment y parvenir?

A chaque instant leur goût varie ;
Un seul point flatte leur envie,
Un point qui doit les réunir,
Je vais le dire :
Plaire, charmer, séduire,
Est un bonheur dans leur printems,
Mais gouverner, avoir l'empire,
Est leur plaisir dans tous les tems.

Dans l'instant que *Robert* obtient sa grace, arrive la vieille, qui vient réclamer ses sermens. Elle expose à la Reine *Berthe* que c'est elle qui lui a dicté la réponse qu'il vient de faire, qu'elle attend la récompense dûe à cet éminent service, & que cette récompense est de l'accepter pour épouse. On doit juger comment *Robert* reçoit une pareille proposition. Il aimeroit mieux subir la premiere sentence : il fuit pour n'être pas réduit à cette ignominie ; mais il ne peut échapper aux poursuites de sa vieille qui le suit. Un divertissement de Provenceaux finit cet acte. Une Romance de la vieille qui cherche *son bien-aimé*, coupe la fête assés inutilement, puisque comme Fée, elle n'a point de recherches à faire.

Le Théatre au quatriéme acte, représente l'intérieur de la Chaumiere de la vieille.

La Hire tâche de consoler son maître qui paroît dans l'abbattement, & se retire à l'arrivée de la vieille : elle apporte de quoi faire un frugal repas, & invite *Robert* à se mettre à table. Vous vous taisez, dit-elle,

Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, sans vous déplaire,
Refondre votre caractère.

. . . .

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon, bon, votre âge n'est rien ;
Si je pouvois changer le mien,
Je vous trouverois plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sçachez que notre âge est le même,
Et qu'on est jeune tant qu'on aime ;

Qui dit vieillesse, dit insensibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante;
Nous tombons, en naissant, dans la caducité.
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'amour, ce vrai présent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse;
Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et sçait soustraire la vieillesse
A la rapidité du tems.

Toute cette scéne est charmante & de la force du couplet qus nous venons de citer. La *Vieille* en accusant *Robert* d'aimer toujours *Marton*, lui demande si cette *Marton* devenue vieille, seroit constamment aimée de lui? ah! dit-il,

Ma bonne, pourquoi me forcer à vous dire,
Que Marton sur mon cœur conserve son empire?
Pour attaquer mes jours, je sçais ce qu'elle a fait:
Mais malgré sa trame cruelle,
Son ascendant l'emporte & triomphe toujours;
Vous avez conservé mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris,
Je pourrois te citer au tribunal de Berthe;
De ta déloyauté tu recevrois le prix;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte;

La *Vieille* est désespérée ; elle s'affoiblit, la mort va fermer ses yeux : prête à mourir, elle implore le Ciel en faveur de son Chevalier. Cette générosité touche le cœur de *Robert*.

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable bonne,
La perte de vos jours causeroit mon trépas :
Disposez de mon sort. . . . . Marton que j'abandonne . . . .
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne. . . .
Oui . . . je jure. . . .

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

Dans l'instant la Chaumiere est changée en un Palais magnifique, & la Fée *Urgéle* paroît sur un trône brillant : *Robert* la reconnoit pour *Marton* & le mariage de ces deux amans, termine cette jolie Piéce.

Les vers & la musique de cette Piéce, ont obtenu les plus vifs applaudissemens. Le premier acte a prévenu en faveur de l'ouvrage, le second & le troisiéme ont paru froids, mais le dernier a réuni tous

les suffrages : ce qui a fait écrire à quelques critiques que ce Drame plus resserré n'en auroit été que plus intéressant. Un reproche bien légitime qui a été fait à Monsieur *Favart*, c'est de s'être servi de deux actrices pour remplir le rôle d'*Urgéle* : puisqu'il falloit se prêter à l'illusion, l'intérêt eût été bien mieux soutenu, & le coup de Théâtre bien plus frappant, si *Marton* & la *Vieille* eussent été joués par la même personne. On auroit souhaité à Monsieur *Caillot*, un rôle plus trânscendant & dans lequel il lui eût été possible de déployer ses talens si chéris du Public : on en dit autant de celui de Madame la *Ruette*, qui toutefois s'est surpassée dans *Marton*, nous disons surpassée, parce que nous n'avons point de termes pour exprimer le nouveau plaisir qu'elle nous fait dans les rôles dont elle se charge journellement.

Le 18 Janvier, les Comédiens Italiens risquérent la premiere & unique représentation d'une comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, intitulée le *Garde-chasse* & le *Braconnier*. Le peu de succès de cette nouveauté, dispense d'en

donner l'extrait, & prouve qu'un sujet manqué par un Auteur, est difficilement raccommodé par un autre. Cette réflexion peut se rapporter à plusieurs Piéces qui, dans le même cas, ont éprouvé à peu-près le même sort.

La Bergere des Alpes, Pastorale en trois actes & en vers, mêlée de chant, par Monsieur *Marmontel*, musique de Monsieur Koot, fut donnée sur le Théâtre Italien le 19 Fevrier. La Bergére des Alpes.

Les ingénieux Contes de Monsieur Marmontel sont entre les mains de tous les gens de goût, & la Bergere des Alpes y tient un rang distingué: mais quoique chaque conte à la lecture, semble présenter une action Théatrale suivie & presque dialoguée, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait encore bien des difficultés à surmonter; plusieurs Auteurs, frappés de l'intérêt tendre qui regne dans le conte de la Bergere des Alpes, ont infructueusement tenté de traiter ce sujet. Il étoit réservé à l'inventeur de nous le présenter avec succès sur la scéne. Ce n'est pas toutefois que le Public ait reçu avec entousiasme cet ouvrage plein de décence & de délicatesse: gâté, si on ose le dire, par

les tableaux grotesques de quelques Piéces du prétendu nouveau genre, accoutumé à ce ton grossierement plaisant, ou froidement rustique de leurs Personnages : oubliant volontiers & avec raison, le Poëte pour applaudir le musicien, le spectateur fut étonné de rencontrer dans cette Pastorale une action suivie, des caracteres soutenus, de l'intérêt, une exposition, un nœud, un dénouement, enfin une comédie. Il ne pardonna qu'avec peine à l'Auteur, d'avoir essayé de l'attendrir & d'avoir forcé son attention chez les Italiens. Ces réflexions firent un peu de tort à la Piéce & jetterent du froid sur les représentations. On partagea la tendre douleur d'Adelaïde, mais les larmes ne coulerent pas à la vue du tombeau champêtre de Dorestan, & l'on regretta que la même plume n'eût pas dessiné cette situation pour le théatre de la nation.

Telle est la force du préjugé. Les intermédes Italiens ont fait naître les Piéces à Ariettes ; mais les Auteurs qui ont saisi ce genre, loin de s'attacher à l'annoblir, ne se sont appliqués pour la plupart, qu'à choisir leurs sujets dans les plus viles conditions : un Poëte célébre daigne en-

trer dans cette carriere, son style est décent, naturel, sa conduite sage, ses personnages ne grimacent point, il peint le sentiment, il interresse, il parle au cœur, & l'indifférence est le fruit qu'il recueille d'un travail pénible & réfléchi.

Si l'on ne voyoit le même Public, qui prodigue avec fureur ses applaudissemens à certains monstres, mêlés d'Ariettes, porter le lendemain à Cinna ou à Mérope le tribut de son admiration ou de ses larmes, l'Etranger croirait que le goût de la nation, est perverti, & que la seule Boufonnerie, aidée de quelques airs, a droit de lui plaire.

Les Pêcheurs.

On donna le 7 Juin sur le même théatre, une premiere représentation des Pêcheurs, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par MM ..... & Gossec.

La Clochette.

Le Jeudi 24 Juillet, les Comédiens Italiens, donnerent la Clochette, Comédie en un acte & en vers, mêlée d'Ariettes, paroles de Monsieur Anseaume, Musique de Monsieur Duni.

Voici encore un sujet tiré des contes du naïf la Fontaine : sujet d'une si grande simplicité & qui semblait si

peu propre à fournir une intrigue théatrale, que plusieurs fois il avoit été abandonné. Monsieur Anséaume plus hardi, a sçû s'approprier ce conte, & en l'étendant, il en a composé un *rien* qui sans être ni Comédie, ni Pastorale, ne laisse pas d'avoir quelqu'agrément.

ACTEURS.

COLINETTE, jeune Bergére, *Mme. la Ruette.*
COLIN, Berger, amant de Colinette, *M. Clairval.*
NICODEME, vieux Fermier, amoureux de Colinette, *M. la Ruette.*

Colin a donné quelque sujet de mécontentement à la Bergere Colinette: Nicodéme qui le rencontre & qui aime aussi Colinette, mais qui ignore que Colin est son rival, attribue le chagrin qu'il fait paroître, au dépit de n'avoir pu obtenir le bail de la ferme du Seigneur, qui vient de lui être adjugé. Les deux Bergers s'expliquent. Colinette s'avance avec son troupeau & Colin menace Nicodéme de lui faire un mauvais parti, s'il parle à la Bergere: tous deux se retirent dans l'es-

pérance d'avoir une converſation avec elle.

On ſe doute bien que Colinette qui paroît triſte, va chanter & qu'elle s'adreſſera à ſes moutons, elle le fait en effet dans ces termes.

ARIETTE.

Du Printems qui vient de renaître,
Chers moutons, goûtez la douceur :
Tout vous rit dans ce lieu champêtre,
C'eſt pour vous qu'eſt fait le bonheur.

A l'abri des cruelles peines,
Dont l'amour tourmente mon cœur,
L'inſtant où vous portez ſes chaînes,
Eſt pour vous l'inſtant du bonheur.

J'aimois Colin, dit-elle, mais l'ingrat a changé & elle ajoute, en s'adreſſant à ſon Agneau chéri.

Petit agneau, ſeul plaiſir de ma vie,
Eſſaye-toi, rejoins le reſte du troupeau :
Va, commence à courir ſur l'herbette fleurie;
Mais ſonge à ne pas t'égarer :
Je mourrais, s'il falloit de toi me ſéparer.

Nicodéme arrive, il lui fait ſa déclaration d'amour, d'un ton niais, qui,

quoique souvent rebattu, excite encore le rire. Colinette reçoit son nouvel amant avec assez de froideur, mais voyant Colin qui s'approche, elle l'écoute plus favorablement. Colin est déséspéré, il reproche à Colinette son inconstance. La Bergere lui ordonne de se retirer, mais en sortant, il presse furieusement la main de Nicodéme, ce qui jette celui-ci dans la plus grande frayeur.

Cependant Nicodéme croit sa victoire assurée; mais la naive Colinette lui déclare qu'il se trompe & qu'elle ne se sent aucun penchant pour lui. Le sot Berger ne peut concevoir qu'une simble Bergere, sans égard à sa fortune, refuse un Fermier tel que lui. Il se propose de lui jouer un tour, qui réussissant, ne peut manquer de le faire aimer.

Colinette, poursuivie par Colin, rentre sur la scéne. Elle reproche à son amant d'avoir parlé d'amour à Lison & de lui avoir dérobé un baiser : Colin accuse Colinette de s'être laissée éblouir par le bien de son rival. Ils se séparent plus brouillés que jamais : Colin resté seul, est persuadé que sa maîtresse ne l'aime plus, tandis qu'il rêve, le Fermier arrive;

il fait connoître assez ingénûement que la Bergere ne l'aime pas, mais il ajoute qu'il a un moyen sûr pour la réduire. Une Bergere, dit-il, doit rendre compte de ses Moutons. S'il s'en perd un, elle en est responsable. On examine le troupeau le soir. Ce discours intrigue Colin ; il veut faire parler Nicodéme qui lui laisse entrevoir, que tandis qu'il causoit avec Colinette, un loup auroit bien pu lui enlever un mouton, une brebis, ou quelqu'agneau. Il n'en faut pas plus à Colin pour le persuader que l'agneau chéri de sa Bergere, est la proie du loup, mais lorsque Nicodéme lui demande s'il ne pense pas que Colinette auroit quelque retour pour celui qui lui rendroit son agneau, il croit entrevoir du mystere, & sort pour chercher l'agneau, le délivrer ou le venger.

C'est Nicodéme qui a détourné le petit animal : il s'en félicite. Colinette vient en pleurs en demander des nouvelles au Fermier, & sur ce qu'il lui laisse croire qu'il le retrouvera, elle lui prend la main & lui dit, *ah ! comme je vous aimerai.* Cette expression enchante Nicodéme qui lui demande, s'il le ramène,

ce qu'elle lui donnera ? *Oh*, répond elle en s'en allant, *tout ce que vous voudrez.* quelle joie pour Nicodéme d'avoir enlevé une ferme à Colin & de lui ravir encore sa maîtresse, aussi le voyant arriver, l'interroge-t-il, sous prétexte de sçavoir s'il a retrouvé le mouton perdu. Colin répond qu'il la cherché inutilement par tout : *Vous êtes mal-adroits vous autres*, replique le Fermier, *si je m'y mets, je gage le trouver. Je gage que non*, reprend Colin, Nicodéme, sûr d'avoir renfermé l'agneau, sort pour l'aller prendre. *Il croit rire à mes dépens*, dit Colin, *ce qu'il cherche est à mon pouvoir.* Et là-dessus il tire de sa poche la clochette de l'agneau qu'il a détachée ; c'est par cette ruse qu'il espere l'emporter sur son rival, & obtenir sa maîtresse. Nicodéme désespéré de n'avoir plus trouvé l'agneau où il l'avoit caché, arrive sur le Théâtre tout hors de lui-même. Il se plaint dans un récitatif, qui est interrompu par la clochette, que Colin fait sonner dans la couliffe : Nicodéme y court, croyant que c'est l'agneau. Il se fait là, en chantant un jeu long & puéril, qui a dû fatiguer les Acteurs & ennuyer les

ſpectateurs. Colin traverſe pluſieurs fois la ſcène, en faiſant entendre la clochette. Nicodéme ne ceſſe de courir du côté de l'endroit où elle vient de ſe faire entendre. Situation neuve ſi l'on veut, mais qui n'a pas dû exiger un grand effort d'imagination : heureuſement que pour la terminer, une vieille mazure ſe préſente dans un des coins du Théâtre, où entre Nicodéme, croyant y entendre l'agneau, & dans laquelle il eſt enfermé par Colin. Laiſſons-le y reprendre haleine, les courſes chantantes ont dû le faire aſpirer à cet inſtant de tranquillité.

De ſon côté, Colinette pendant tout ce tems a cherché infructueuſement ſon agneau chéri, la laſſitude la ramene ſur le Théâtre, où elle entend Nicodéme ſe débattre dans la mazure, l'appeller & la ſupplier de le tirer de cette priſon. *Je m'en vais*, dit-elle, attendez. Dans ce moment Colin, réfugié dans un petit boſquet à l'oppoſite de la mazure, fait entendre la clochette : elle croit que c'eſt ſon agneau, elle y vole ; & trouve Colin qui l'arrête & la fait aſſeoir ſur un gazon. Tout s'explique. L'agneau eſt en ſûreté & ſera rendu. Cette jalouſie cauſée par

la soi-disante liaison de Colin avec Lison, n'étoit que pour faciliter le mariage de cette jeune bergere avec Lucas. Les deux amans se raccommodent, & un baiser est le gage de leur intimité. Pendant cette scène, l'impatient Nicodéme est sorti de la mazure par une lucarne, il a tout entendu; & qui plus est, vû donner le baiser, ce qui le détermine à garder la Ferme, & à céder la Bergere à Colin.

Telle est la marche de ce Drame, à la réussite duquel le Musicien n'a pas peu contribué. Le style en général est assez naturel, mais le bon Nicodéme prend quelquefois un ton élevé, & ne se souvient pas assez qu'un niais doit toujours être niais. Il eût été à souhaiter, qu'au lieu d'étendre son sujet, l'auteur se fût renfermé dans les bornes que le conte lui prescrivoit. Six scènes bien filées auroient fait de ce *rien* une *Bluette* très-agréable. La musique est digne de M. *Duni*, pour ne point répéter les éloges qu'il mérite. Quelques connoisseurs se feroient passés d'y trouver les Drelin, Drelin du Vaudeville & l'imitation de la clochette, sorte d'effort musical, qu'en dépit du goût, le Public

semble prescrire aux Auteurs d'une piece à Ariettes, depuis la réussite de quelques morceaux de ce genre.

La Fête du Château.

Quoique la fête de ce Château soit très-éloignée du ton des pieces à Ariettes, & que par conséquent elle ne semble pas exiger de place dans ce catalogue, nous nous en rappellons avec plaisir la premiere représentation donnée sur le Théâtre Italien le 25 Septembre.

Il seroit facile de prouver combien l'on a perdu, en quittant le Vaudeville pour l'Ariette ; & la critique la moins amere auroit un vaste champ à parcourir, si elle daignoit comparer les pieces du nouveau genre avec celles de l'ancien. Quelle source de bon comique, d'excellentes plaisanteries, de pointes fines, & jamais étrangeres au sujet, ne trouve-t-on point dans les dernieres? Quel froid, que de pensées inutiles & déplacées, que d'épigrammes hors d'œuvre se rencontrent dans ce qu'on appelle abusivement Comédies mêlées d'Ariettes. Pour l'ordinaire, en quoi consiste une piece moderne? c'est un canevas informe, des précis de scènes, des

mouvement & point d'action; ajoutez à cela une prose manierée ou une poësie fade & sans goût, dont l'inconséquence du Musicien détermine la mesure, vous avez une partie des Comédies en musique. C'est ce que n'a point fait M. Favart dans la fête du Château: courrant dans la carriere de l'Opera comique, ou si souvent il a atteint le but, il a forcé les applaudissemens du public, surpris de s'amuser à de petits airs connus, tandis qu'il ne croyoit ses oreilles propres qu'à entendre des Ariettes *italiennisées*, dont la difficulté, plus que le goût, fait souvent tout le mérite.

Esope à Cythère.

Esope à Cythère, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. Dancourt, musique de MM. Trial & Vachon, donnée le 15 Décembre, nous n'opposerons à la sanglante satyre dont cette piece est remplie, que ce vers de Destouches.

La critique est aisée, & l'art est difficile.

Le fond du sujet, sa marche, le style qu'on y a employé, tout constate cette vérité.

1767.

L'Esprit du Jour, piéce en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. Harny, musique de M. Alexandre, fut donnée sur le Théâtre Italien le 22 Janvier, & n'eut que cette seule représentation, ce qui nous dispense d'en présenter une analyse qui ne pourroit être que fautive. L'esprit du jour.

L'Aveugle de Palmyre, Comédie Pastorale en deux actes, en vers, mêlée d'Ariettes, fut représentée le 5 Mars, avec une sorte de succès. Les paroles sont de M. Desfontaines, & la musique de M. Rodolphe. L'Aveugle de Palmyre.

ACTEURS.

ZULMIS, aveugle, amant de Nadine, *M. Clairval.*
NADINE, amante de Zulmis, *Mme. la Ruette.*
THELAMIS, rivale de Nadine, *Mlle. Mandeville.*
ALIBECK, Grand Prêtre du Soleil, *M. Caillot.*
ASSAN, Prêtre subalterne, *M. Delesse.*
Suite.

Zulmis, aveugle depuis l'eufance, a été élevé avec la jeune Nadine, & leur amour s'eſt accru avec l'âge. Alibeck, Grand Prêtre du Soleil, qui les protége, eſt parti depuis huit années pour chercher un reméde à l'aveuglement de Zulmis : il a, pendant ſon abſence, chargé Aſſan de garder ces jeunes amans, & lui a expreſſément défendu de les unir, que Zulmis n'eût vingt ans accomplis.

Thelamis, jeune coquette, rivale de Nadine, ouvre la ſcène avec Aſſan ; elle lui annonce ſes prétentions ſur Zulmis, qui, ce jour écoulé, aura terminé ſa vingtieme année ; elle prétend qu'Alibeck eſt mort, puiſqu'il n'eſt point de retour, & veut obliger Aſſan de ſéparer Zulmis de Nanide pour faire triompher ſon amour. Cette ſcène eſt bien faite ; elle annonce Nadine ſimple, modeſte & qui plaît ſans chercher à plaire ; elle peint Thelamis, moins pénétrée d'amour, que de jalouſie & de coquetterie ; & fait connoître que l'oracle du Soleil a déclaré qu'il falloit attendre la fin de ce jour, avant de déſunir Nadine & ſon amant. Thélamis ſe mocque des ordres d'Aſſan, elle compte ſur l'amour qu'elle

qu'elle implore & se retire, en voyant arriver la jeune Nadine qui conduit Zulmis.

Les tendres soins de Nadine pour Zulmis, leur amour réciproque, leurs expressions simples, jettent de l'intérêt dans cette scène, Zulmis attend sa guérison des secrets que rapportera le Grand Prêtre; mais dût-elle devenir impossible, ce malheur ne l'affecteroit pas, il adoreroit toujours Nadine; cependant aux transports qu'il éprouve, quand il est près d'elle, il est persuadé qu'elle posséde des beautés infinies. Nadine l'assure qu'un cœur tendre est tout son partage. Quoi! tout absolument, répon-t-il? .... Que veux-tu d'avantage, dit Nadine?

ZULMIS.

Je veux... je veux... je ne sçais pas
Très-bien ce que je veux, & c'est mon embarras.

AIR.

Depuis l'enfance on me répéte,
On me répéte qu'ici bas,
Jamais notre cœur ne souhaite
Les plaisirs qu'il ne connoit pas.

Le mien que le désir éclaire,
Et par le désir tourmenté,
Me dit tous les jours le contraire ;
Et mon cœur dit la vérité.

Je ne connois point, ma Nadine,
Les plaisirs de l'amant heureux,
Mais mon amour qui les devine
Sent bien qu'ils manquent à mes feux ;
De ces plaisirs auxquels j'aspire,
Quelle est donc la réalité ?
Je l'ignore & je la désire,
Mon cœur m'a dit la vérité.

Le mien, lui répond Nadine, est occupé d'un soin plus sérieux. Cette tendre amante craint que le Soleil qui est avancé dans sa course, ne nuise à leurs feux. Zulmis est persuadé que le Grand Prêtre Alibeck sera de retour avant le coucher de ce astre ; mais, ajoute Zulmis, s'il faut nous voir séparer, attendons pour nous en affliger, que ce malheur nous soit arrivé, & jouissons du bonheur présent, Nadine répond :

ARIETTE,

L'espoir qui t'enflâme
Me rassure, & de mon ame

Suſpend la douleur:
Oui, oui, de mon ame
L'heureux eſpoir qui t'enflâme,
Suſpend, par ſa douceur,
Les allarmes & la douleur.
Dans ton aſſurance,
Je lis mon bonheur,
Et la conſtance
Soutient mon cœur, &c.

Nadine eſt charmée des tranſports de ſon amant, mais elle craint, s'ils deviennent époux, que Zulmis ne change: le Berger la raſſure, en lui faiſant eſpérer que l'amour & la gayeté logeront toujours avec eux, & qu'après s'être mêlés aux amuſemens de leurs enfans dans la prairie, de retour chez eux ils joueront enſemble à leur tour.

NADINE.

AIR.

Des ſimples jeux de ſon enfance,
Heureux qui ſe ſouvient long-tems.
Ces jeux, qu'inventa l'innocence,
N'amuſent que les vrais amans.

ZULMIS.

On dit que dans le mariage
On en apprend de plus charmans?

NADINE.

Je n'en sçais rien, mais en ménage
Comme l'amour, soyons enfans.

ZULMIS.

Quand auprès de moi dans la plaine
Tu répétes quelque chanson,
Je prète ma voix à la tienne,
Et nous chantons à l'unisson.

NADINE.

On dit que dans le mariage
On apprend des jeux plus charmans?

NADINE.

Je n'en sçais rien, mais en ménage
Comme l'amour, soyons enfans.

Nadine quitte un moment Zulmis pour aller addresser sa priere au Soleil. Pendant ce tems la jalouse Thélamis s'approche, & prend la place de sa rivale, dont elle contrefait la voix. Tan-

dis qu'elle parle & qu'elle propose à Zulmis de venir s'unir avec elle aux pieds des Autels, sans attendre le retour d'Albeck, ce Berger paroît étonné, embarrassé; il ne peut comprendre, dit-il ensuite, d'où peut naître le froid qu'il éprouve. Thélamis s'en offense, elle lui en fait des reproches; elle feint de le croire inconstant, & lui déclare qu'elle le prévient, & que malgré ses regrets, elle sçait prendre son parti. Zulmis à ce langage ne reconnoît pas la tendre Nadine. Qui ne m'épargne pas le plus léger chagrin, qui même, me croyant inconstant, me déclare qu'elle oublie ma perfidie & prend son parti, sans être attendrie & sans verser des larmes, n'est point Nadine. Tout ce que peut dire Thélamis, toujours contrefaisant la voix de Nadine, ne peut échauffer le cœur de Zulmis. Elle feint de le croire amoureux d'elle-même, & sur ce qu'il lui jure qu'il n'en est rien, & que tout, s'il perd Nadine, est fait pour lui déplaire, Thélamis est désespérée, & pour comble d'embarras, elle apperçoit Nadine qui revient.

Thélamis vient (dit-elle) je te laisse avec elle;
Mon cœur avec plaisir lui céde un infidéle,
Et de son [illegible] [illegible]
Ne veux point le [illegible]

Zulmis que ces derniers mots ont piqué, s'adresse à Nadine qu'il prend pour Thélamis, & lui demande d'éloigner leur union, pour qu'il ait le tems de connoître son ame. Ce trait accable l'innocente Nadine, & tandis qu'elle s'en plaint dans une Ariette analogue à sa situation, Zulmis éprouve un changement qu'il ne peut concevoir; tout l'amour, dit-il, qu'il avoit pour Nadine, il le ressent pour Thélamis. Nadine croit qu'un songe a troublé ses esprits. *Ecoute-moi*, lui dit-elle, *mon cher Zulmis... je vous écoute aussi*, répond-il, *ma chere Thélamis*. Ce nom prononcé excite la colere de Nadine, & Zulmis en témoigne sa surprise. Thélamis n'a rien perdu de cette conversation, mais lorsqu'elle entend Nadine se nommer, elle s'avance avec précipitation, & prenant la main de Zulmis, elle lui dit:

C'est moi, Zulmis, moi qui la suis,
Laisse qui te trompe & me suis.

Zulmis est plus que jamais dans l'étonnement, & pour s'en tirer, il demande à Nadine, si c'est pour la seconde fois qu'elle vient auprès de lui depuis qu'elle a été au Temple, & apprenant que c'est la premiere, il se trouve éclairci de la perfidie de Thélamis. Dans ce moment Assan vient annoncer à ces amans la mort d'Alibeck, & l'ordre qu'il a reçu du Ciel pour les séparer, ce qui ne s'exécute point de leur part sans regrets, & ce qui comble de joie la jalouse Thélamis, & termine le premier acte.

On ne peut se dissimuler que les trois scènes précédentes, d'ailleurs écrites avec délicatesse, ne soient hors de toute vraisemblance. Ce ne seroit pas assez de présenter Zulmis aveugle, pour donner quelque vérité à la scène, il faudroit encore le supposer privé de l'ouïe. Zulmis élevé avec Nadine depuis l'enfance, Zulmis qui connoît Thélamis, & qui plus d'une fois a dû être dans le cas de faire la comparaison des voix de ces deux Bergères, peut-il être supposé se méprendre aussi grossiérement. Le cœur de Zulmis parle, il est vrai, mais trop tard, & en passant la premiere mé-

prise, on ne peut adopter l'instant de la seconde, lorsque les deux Bergéres se trouvent ensemble.

Alibeck ouvre le second acte avec Assan, il a voulu allarmer les deux amans par le bruit de sa mort, mais il vient sécher leurs larmes & récompenser leur constance. Zulmis & Nadine s'approchent, & lui témoignent la joie qu'ils ont de le revoir, en le priant de ne pas différer plus long tems leur bonheur. Alibeck y consent. mais Thélamis arrive, elle s'oppose à ces nœuds, & déclare qu'elle a des prétentions sur Zulmis. Cet incident arrête la cérémonie, c'est alors qu'Alibeck fait connoître l'oracle que le Soleil a prononcé.

L'Oracle a prononcé (dit-il) que dans ces mêmes lieux
De deux beautés, dignes de ton hommage,
L'une devoit te rendre heureux:
Mais j'ignore, Zulmis, à laquelle des deux
est réservé cet avantage.

Le Grand Prêtre prétend sonder les sentimens des deux Bergeres : il fait éloigner Zulmis, & ordonne à Assan

de rassembler toutes les beautés du canton.

Cet incident de l'oracle fait le nœud de la piéce, & il seroit difficile d'en trouver autant dans quantité de drames que nous avons passés en revue. Peu d'Auteurs s'astreignent à cette nécessité indispensable, qui les jetteroit dans l'embarras de dénouer leur intrigue.

La scène suivante est bien écrite, & pleine de délicatesse & de sentiment. Thélamis souhaiteroit que Zulmis recouvrât la vue pour connoître le prix de de ses charmes ; mais lorsqu'Alibeck lui dit, que malgré les rides que l'âge imprimera sur son visage, l'aveuglement de Zulmis lui laissera toujours croire que son épouse conserve les agrémens de sa jeunesse, Thélamis s'écrie :

Qu'il soit aveugle & pour toute sa vie.

La tendre Nadine est d'un sentiment bien contraire, elle n'aime Zulmis que pour lui, & quand même il devroit lui être infidéle, puisque la cessation de son aveuglement doit être un bonheur pour lui, elle demande ardemment qu'il recouvre la vue.

Alibeck qui voit arriver Zulmis, ordonne aux deux Bergeres de garder le silence. Nadine & Thélamis, chacune de leur côté, se confondent dans la foule de leurs compagnes. Le Grand Prêtre rend la vue à Zulmis, qui étonné du spectacle nouveau qui se présente, d'abord en remercie le Dieu du jour, mais au milieu de cette troupe de Bergeres, il doit reconnoître sa maitresse. Il la cherche, il est incertain; enfin un mouvement intérieur semble lui annoncer qu'il l'a trouvée; il s'arrête devant Nadine, & chante.

ARIETTE.

Vous avez toutes des attraits,
Et Vénus qui vous aime,
Prit plaisir elle-même
A former vos traits.
Mais malgré tant d'appas,
Un instinct flatteur,
Un charme vainqueur
Ramene ici mes pas.
Je vais... oui... non... je n'ose, hélas!...
Nadine.... seroit-ce toi!...
Oui... non... je n'ose obéir
Au secret désir
Qui me fait la loi.

Au milieu de cette incertitude de Zulmis, Allibeck lui propose de lui refermer les yeux. Nadine dans ce moment s'écrie par un mouvement involontaire : *Non*...... Zulmis, à cette exclamation, dit, transporté de joie : *la voilà*...: *c'est Nadine*, & le Grand Prêtre termine la piece, en disant à Thélamis,

> Vous les voyez heureux :
> Pour mériter de l'être, apprenez comme on aime.

Malgré les défauts de cette piece, on y découvre avec plaisir le germe de la Comédie, & les nuances du sentiment : on a reproché à l'Auteur un peu de froid ; mais ce froid même doit lui faire honneur & vaut mieux, selon nous, que cette grosse gayeté qui excite le rire *faux*, & ne part jamais du cœur. La musique de M. Rodolphe n'a pas non plus ce brillant & ce difficile si indiscrettement recherché, mais elle est agréable & offre des morceaux assez bien travaillés pour procurer de justes éloges à son

compositeur. Si le sentiment, dans les pieces théâtrales du genre nouveau, ose une fois se montrer sans crainte, si une musique moins sçavante, moins difficile peut y être adaptée & entendue avec d'autant plus de plaisir, qu'elle sera plus chantante; enfin si la conduite & la diction sont regardées comme les parties essentielles d'un poëme, & que dans la musique on vienne à préferer le goût & l'agrément à la difficulté vaincue, on verra renaître avec satisfaction des Drames, qui, dans leur origine, n'ont éprouvé que froideur, & qu'indifférence de la part du Public. Ce tems peut être éloigné, mais il se peut aussi qu'une nouvelle révolution dans les goûts, nous ramene bientôt à la pureté du bon goût.

Toinon & Toinette.

Toinon & Toinette, Comédie en deux actes; mêlée d'Ariettes; paroles de Monsieur Desboulmiers, musique de Monsieur Gossec, fut donnée pour la premiere fois le 20 Juin sur le Théâtre des Italiens.

ACTEURS.

Le Pere LA ROCHE, Aubergiste,
M Caillot.
TOINETTE, fille du Pere la Roche,
Mme la Ruette.
Maître ANTOINE, Oncle de Toinon,
M. la Ruette.
SABORD, Capitaine de Vaisseau corsaire,
M. Nainville.
TOINON, amant de Toinette,
M. Clerval.
Un bas Officier de Sabord.

Le Pere la Roche avoit autrefois placé deux mille écus sur la Frégatte la belle Marguerite, & depuis long-tems n'en ayant point de nouvelles, il s'est vû dans l'obligation d'emprunter mille livres d'Antoine Bertrand, à condition que s'il ne les lui rend pas au bout de l'an, ce vieillard épousera sa fille Toinette. Toinette aime Toinon, neveu d'Antoine, & elle en est aimée.

Sabord ouvre la scène par l'Ariette suivante.

ARIETTE.

Point de soucis, point de tristesse,
Point de langueurs, point de tendresse;

L'amour ne fait le plus souvent
Qu'engendrer l'humeur sombre & noire;
Et si par fois le cœur se rend
Aux charmes d'une aimable enfant,
C'est lorsqu'elle nous verse à boire.
Si le tendron fait le mutin,
Ma douleur est bientôt calmée:
Je prend ma pipe, & mon chagrin
Bientôt se dissipe en fumée.

Il est inutile de faire remarquer que l'idée de cette ariette, est prise de l'air que chante d'Outremer dans le Port de mer de Boindin.

Toinette vient verser du vin à Sabord qui tente de sçavoir si elle a le cœur pris. Elle se retire à l'arrivée de son pere. La Roche expose à Sabord le sujet de ses chagrins: il n'a qu'un jour pour rendre à maître Antoine les mille livres qu'il lui a emprunté, & s'il n'acquitte pas sa parole, il aura la douleur de lui voir épouser sa fille, comme il s'y est engagé par écrit. Le vieil Antoine vient interrompre la conversation & cette Scene n'est pas toujours dans le style de la bonne plaisanterie, quoique les pensées n'en soient pas neuves. La Roche cherche à

engager son créancier à lui donner du répit pour les mille livres en question, jusqu'aux nouvelles qu'il attend de la frégatte la belle Marguerite, sur laquelle il a placé ses deux mille écus. A ce nom de la belle Marguerite, Sabord dit qu'il l'a rencontrée à Cadix avec une prise considérable : qu'elle ne peut tarder à arriver, & que peut être, elle est l'un de ces vaisseaux qu'on voit à l'ancre au large & qui n'attendent que la Marée pour entrer dans le Port.

Toinette se trouve avec son pere & lui avoue son amour pour Toinon. Il sort pour s'assurer de l'arrivée de son vaisseau. Antoine Bertrand, qui a reconnu la belle Marguerite en rade, est inquiet & voudroit bien terminer son mariage avec Toinette, avant qu'on fût informé du retour de la frégatte ; c'est un mauvais plaisant qui tient des propos assez hazardés à la petite Toinette. Toinon arrive tout joyeux d'avoir vû la belle Marguerite, & son oncle en prend occasion de dire à la petite Toinette que c'est sa maîtresse : la ruse est peu fine, cependant elle produit l'effet que le vieillard prétend en tirer, qui est de brouiller les

jeunes amans; mais pour peu de tems; la Roche éclaircit ce soit-disant Mystere. Le tems se couvre, annonce une tempête qui pendant l'entr'acte, ne fait qu'augmenter, & qui successivement s'appaise.

Toinette ouvre le second acte; Toinon qui la suit, lui annonce que son pere, ayant appris la fortune du sien, consent à leur mariage; mais cette joye est troublée par l'arrivée d'Antoine: ce méchant vieillard les instruit que la belle Marguerite vient de faire naufrage dans le Port, il ajoute qu'il va faire mettre la Roche en prison.

Pendant qu'Antoine seul, se félicite de sa dureté, un bas Officier de Sabord vient l'arrêter, Toinette rentre, lorsqu'on l'entraîne, & lui demande la liberté de son pere qui a été conduit en prison. A ce bruit arrive Sabord, qui ne reconnoit point dans Antoine celui qu'il a engagé, & la Roche qui est sorti de prison & qui se présente, jette encore un nouvel embarras dans cette scène. La Roche croit devoir sa délivrance à Sabord: ce n'est point lui. C'est Toinon qui a fait cette bonne action & qui, obligé de renoncer à Toinette, s'est engagé avec le

Capitaine Sabord, moyennant mille francs pour délivrer la Roche. Cet éclairciſſement eſt un peu allongé & languit, parceque la Roche qui n'a que des doutes, propoſe à Toinon de lui prêter les cent piſtolles de ſon engagement, pour les rendre au Capitaine Sabord, ſans doute auteur de ce bienfait : le jeune homme ne les a plus. Il les a donc employées à cette bonne œuvre. Sabord, pour préſent de nôce, donne à Toinette l'engagement de Toinon ſon amant : alors, la Roche annonce à ſa fille que le Capitaine de la frégatte la belle Marguerite, avoit mis tous ſes effets ſur ſa priſe, qu'il entre dans le Port avec le produit de ſes courſes, & que la frégatte perdue ne leur apporte aucun dommage, puiſqu'elle avoit été prêtée à un autre Capitaine. Ainſi finit cette piéce, dont le ſujet, traité avec plus de clarté, pouvoit faire un meilleur effet.

Nicaiſe, ancien Opéra-comique de Vadé, remis au Théatre Italien, avec des Ariettes, par Monſieur Framery, Muſique de Monſieur Bambini, fût donné le 15 Juillet. Nicaiſe.

C'est s'abuser étrangement que de croire rendre plus saillans nos Opéra-comiques, en substituant des Ariettes aux Vaudevilles. On fait disparoître les graces du naïf, pour ne mettre à leur place que des mots & des sons, qui parlent bien rarement au cœur & à l'esprit.

Le double Déguisement.

Le double déguisement, Comédie en deux actes mêlée d'Ariettes, par Monsieur A.... Musique de Monsieur Gossec, donnée le 28 Septembre pour la premiere & unique fois. Deux déguisemens mal préparés & assez indécens, deux peres *Dindons*, un Gascon & une Hôtesse, dont il y auroit bien quelque chose à redire aux mœurs; voilà tout ce que nous avons pû remarquer dans cette production nouvelle.

Les femmes & le secret.

Les Femmes & le Secret, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par Monsieur Quétant, Musique de Monsieur Vachon, donnée le 9 Novembre.

ACTEURS.

LE BAILLY, *M. la Ruette.*
LUBIN, mari d'Annette, *M. Nainville.*
ANNETTE, femme de Lubin, *Mlle. Beaupré.*
MARGUERITE, *Mme Berard.*
LUCAS, amant d'Helene, *M. Clairval.*
HELENE, Maîtresse de Lucas, *Mme. la Ruette.*

Lucas & Lubin ont fait la partie de chasser un Lievre, & tandis que Lucas est à sa poursuitte, Lubin apporte une cruche de vin: Lucas arrive, il a bien tué le lievre, mais le Bailli du Village s'en est saisi & l'auroit fait arrêter lui-même, s'il ne se fût sauvé. Ils ne sçavent qui a pû instruire le Bailli de leur dessein: Lubin soupçonne sa femme Annette; pour s'en éclaircir, il fait cacher son ami dans un Grenier, dont les fenêtres donnent dans l'endroit de la maison où ils sont présentement, avec promesse de l'aller bientôt retrouver; Annette arrive, Lubin son mari lui confie qu'il a eu querelle avec Lucas, qu'il l'a tué & que si l'affaire est sçue, il risque d'être pendu. Annette se désespere, & il la quitte en

lui recommandant de taire ce secret important. Marguerite vient visiter sa voisine, elle la voit triste & lui en demande le sujet ; tout en discourant, celle-ci lui tire adroitement son secret, bientôt elle le dit à Héléne. Le Bailli le sçait & vient pour faire mettre Lubin en Prison, tout se découvre, & le Bailli est le jouet du village.

Il y a dans cette Piéce des Scenes agréables & bien faites, entr'autres celles où le secret est divulgué ; celle de l'écho, entre Lucas & Héléne, n'est pas neuve & pourroit en être retranchée, sans que le Drame y perdit ; la langueur du dénouement le rend froid, avec d'autant plus de raison, qu'il est prévu.

On sent que malgré la simplicité du fond de cette Piéce, on en pouvoit tirer des effets plus heureux, rendre le Bailli plus comique, ménager d'avantage la sensibilité d'Héléne, ou lui donner plus de ressorts, & prêter plus de jeu au babillage des commeres : ces Scenes conçues de la sorte, auroient amené un dénouement plus naturel, plus serré & bien plus gai. On aime dans ce Drame plusieurs morceaux de la musique de Monsieur Gossec.

Nous terminerons notre carriere par l'analyse de cette piece. Si le grand succès des Moissonneurs réveille l'attention du Public en faveur de ce genre de spectacle, nous avons lieu de croire que la fécondité des Auteurs, nous fournira bientôt assez de matieres, pour enrichir cet ouvrage d'un supplément, & pour nous réformer dans les choses que nous aurons mal vues, ou dans lesquelles nous n'aurons pas saisi avec justesse les décisions des Spectateurs. Nous demandons humblement pardon aux amateurs des Ariettes, si nous avons traité ce genre de *faux Goût*; mais nous avons cru appercevoir, dans les pieces les mieux construites & les plus favorisées, combien le chant faisoit perdre à l'intrigue, à la vivacité du Dialogue, & au jeu des Acteurs: de là nous avons conclu que quelques efforts qu'on employât, il n'étoit pas possible de parler en même-tems aux oreilles, à l'esprit & au cœur, nous pouvons nous tromper. Au reste ceci n'est qu'une opinion de vieillards, qui ne tire point à conséquence, & jusqu'à ce que ce chef-d'œuvre soit présenté sur la scène, on voudra bien leur permettre

de ne point s'en départir; de plus quelqu'agréable que ce genre paroiſſe, quelque ſuivi qu'il ſoit, nous ne craignons pas de dire qu'il ne peut durer longtems. Si ſon régne a plus d'étendue que nous n'oſons le croire, il en aura l'obligation aux talens réunis de Meſſieurs Sédaine & Favart, de Meſſieurs Monſigny, Philidor & Duni, de Meſdemoiſelles la Ruette, Favart & Berard, & des Sieurs Caillot, Clairval & la Ruette, dont les talens ſi ſouvent dans le cas de ſoutenir des productions médiocres, ajouteront des graces aux ouvrages eſtimés des Auteurs que nous venons de nommer.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

De la seconde Partie.

TABLE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, l'*Histoire de l'Opera Bouffon*, je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. L'Auteur de cet Ouvrage connoît bien le Théâtre, & il m'a paru que ses jugemens étoient aussi équitables, que sans partialité, ce qui ne peut que mériter le suffrage du Public. A Paris le vingt-huit Avril 1768.

ELONCEL.

S. Zlatin
1.9.89
[VOLT.]

890266



